

COLLÈGE DE FRANCE – CNRS  
CENTRE DE RECHERCHE D’HISTOIRE  
ET CIVILISATION DE BYZANCE

---

TRAVAUX ET MÉMOIRES  
21/1

Οὐ δῶρόν εἰμι τὰς γραφὰς βλέπων νόει

MÉLANGES  
JEAN-CLAUDE CHEYNET

édités par  
Béatrice CASEAU,  
Vivien PRIGENT  
&  
Alessio SOPRACASA

*Ouvrage publié avec le concours  
de l’université Paris-Sorbonne*

ORIENT ET MÉDITERRANÉE (UMR 8167) / MONDE BYZANTIN  
COLLÈGE DE FRANCE / INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES

## **TRAVAUX ET MÉMOIRES**

– publication annuelle paraissant en un ou deux fascicules –

Fondés par Paul LEMERLE

Continués par Gilbert DAGRON

Dirigés par Constantin ZUCKERMAN

Comité de rédaction :

Jean-Claude CHEYNET, Vincent DÉROCHE,

Denis FEISSEL, Bernard FLUSIN

Comité scientifique :

Wolfram BRANDES (Francfort)

Peter SCHREINER (Cologne – Munich)

Jean-Luc FOURNET (Paris)

Werner SEIBT (Vienne)

Marlia MANGO (Oxford)

Jean-Pierre SODINI (Paris)

Brigitte MONDRAIN (Paris)

Secrétariat de rédaction, relecture et composition :

Emmanuelle CAPET

©Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance – 2017

ISBN 978-2-916716-63-3

ISSN 0577-1471

## « LA TOUR D'IRÈNE » (EIRENE KULESI) À ISTANBUL : LE PALAIS DE LOUKAS NOTARAS?

par Thierry GANCHOU

---

En 1858, l'orientaliste Andreas David Mordtmann se trouvait en poste à Istanbul depuis une bonne dizaine d'années, chargé d'affaires des villes hanséatiques auprès de la Sublime Porte<sup>1</sup>. Moins prenante qu'il n'y paraît, cette fonction lui laissait le loisir de s'adonner aux recherches nécessaires à l'élaboration du livre qu'il projetait sur la chute de Constantinople en 1453, qui parut cette année-là<sup>2</sup>. Outre les récits du Pseudo-Sphrantzès, Doukas, Chalkokondylès, Isidore de Kiev et Leonardo de Chio<sup>3</sup>, principales sources depuis longtemps disponibles en éditions, Mordtmann avait pu *in extremis* mettre à contribution pour son ouvrage celui, primordial pour l'enchaînement des faits, du diariste vénitien Nicolò Barbaro, qui venait tout juste d'être publié<sup>4</sup>. Toutefois, la véritable valeur ajoutée de son livre – première monographie scientifique consacrée à cet événement de portée mondiale – tenait surtout à sa connaissance de la topographie et de la géographie de l'ancienne capitale byzantine, qu'il avait pu sillonner en tous sens durant les années précédentes, portant un soin tout particulier à l'examen de ses murailles. Âgé d'une quarantaine d'années et peu sportif lui-même, Mordtmann se faisait seconder par son serviteur Géorgios Philippidès, un jeune Grec de l'île d'Andros qu'il avait converti à ses intérêts historiques, lorsque l'examen de certaines inscriptions requérait de l'agilité sinon une escalade périlleuse. Aussi est-ce en termes chaleureux qu'il évoquait dans son ouvrage son zélé collaborateur, tout particulièrement à propos d'une inscription dont la découverte était entièrement due au jeune homme<sup>5</sup>.

1. Voir H. G. MAYER, Mordtmann, Andreas David, dans *Neue deutsche Biographie*. 18, *Moller-Nausea*, Berlin 1997, p. 92-93.

2. A. D. MORDTMANN, *Belagerung und Eroberung Constantinopels durch die Türken in Jahre 1453, nach den Originalquellen bearbeitet*, Stuttgart 1858.

3. Lui manquait le récit de Kritoboulos d'Imbros, alors inconnu, et qui devait être publié douze ans plus tard : *Critobuli Imbriotae libri quinque de rebus gestis Mechemetis II*, dans *Fragmenta historicorum Graecorum*. 5, 1, ed., prolegomenis, annotatione, indicibus instructis C. Müller, Parisiis 1870, p. 40-161.

4. *Giornale dell'assedio di Costantinopoli 1453 di Nicolò Barbaro P. V. corredato di note e documenti per E. Cornet*, Vienna 1856.

5. MORDTMANN, *Belagerung* (cité n. 2), p. 143 : « Diese bisher wie es scheint unedierte Inschrift wurde von meinem Bedienten Georg Philippides aus Andro entdeckt, der mir überhaupt bei meinen

Cette inscription se trouvait « sur la muraille de la ville du côté de la mer de Marmara, à proximité immédiate du Boukoléôn et entre les actuelles portes Çatladı kapı et Ahır kapı, sous une maison de bois turque perchée sur cette muraille »<sup>6</sup>. Ce faisant Mordtmann n'était guère précis, puisque la distance qui sépare les portes Ahır kapı et Çatladı kapı est tout de même de près de 900 m : si le palais du Boukoléôn se trouve bien entre ces deux portes, on ne saurait donc dire si l'inscription en question était située à l'est ou à l'ouest du vieux palais impérial du x<sup>e</sup> siècle. Or l'imprécision est fâcheuse, car cette inscription n'a jamais été repérée depuis.

En fait Mordtmann ne fut pas le premier savant à la voir, puisque l'honneur en revient au philologue et byzantiniste français Emmanuel Miller, qui la signala en 1843<sup>7</sup>. Néanmoins il fut semble-t-il le dernier à l'avoir lue – lui ou son jeune aide qui lui en aura dicté la teneur –, et surtout à en avoir publié le texte, la fin de la première ligne se trouvant dissimulée sous une charpente de bois<sup>8</sup> :

+ ΛΟΥΚ.  
NOTAPΑΣ  
ΔΙΕΡΜΗΝΕΥΤΟΥ

Mordtmann en retirait deux informations. La première était qu'avant d'être revêtu du titre aulique de *mégas doux*, Loukas Notaras l'avait été de celui de *diermeneutès*, c'est-à-dire

diesmaligen Excursionen in Constantinopel durch seine körperliche Gewandtheit und durch sein lebhaftes Interesse an den christlichen Alterthümern seiner Glaubensgenossen sehr erspriessliche Dienste leistete, und manche mir unzugängliche Inschrift von einer schwindelnden Höhe herab diktierte. » L'archéologue écossais George Finlay, qui inspectait à la même époque la citadelle de Trébizonde, ne disposait pas d'un serviteur aussi agile et zélé. Aussi dut-il renoncer, en 1850, à contrôler *in situ* la lecture que Jakob Philipp Fallmerayer avait donnée en 1842 d'une inscription très haut placée sur une tour – aujourd'hui détruite – de la citadelle pontique. L'archéologue allemand n'avait pu la lire qu'à l'aide d'une longue-vue, un jour de beau temps ; mais son collègue écossais « had no telescope » et, confessait-il, « my sight is bad ». Pour les références, voir Th. GANCHOU, La date de la mort du basileus Jean IV Komnènos de Trébizonde, *BZ* 93, 2000, p. 113-124, ici p. 114, n. 9.

6. MORDTMANN, *Belagerung* (cité n. 2), p. 142 : « An der Stadtmauer auf der Seite des Marmara-Meereres in der unmittelbaren Nähe des Bukoleon, zwischen den heutigen Thoren Tschatlady Kapu und Achyr Kapussi unmittelbar unterhalb eines türkischen Holzhauses, welches oben auf der Mauer steht. »

7. En effet, dans la *Revue de bibliographie analytique* qu'il fonda à Paris avec Joseph Adolphe Aubenas en 1840, Emmanuel Miller la mentionne *en passant* dans un très long compte rendu qu'il écrit, dans le numéro de 1843, à propos d'un ouvrage publié l'année précédente à Londres. Il y rapporte en effet « qu'en faisant le tour de l'enceinte de Constantinople, du côté de la Thrace, de loin en loin, sur la vieille muraille que les Turcs ont respectée, dans les espaces que ne recouvre pas encore la sombre tapisserie du lierre, vous apercevez de courtes inscriptions en caractères noirs, encadrées d'un rectangle de fer. Presque partout, c'est le nom d'un Paléologue, ou bien : "Triomphe la fortune de Constantin le pieux, notre maître". Ailleurs, et du côté que baigne la mer de Marmara, un peu avant le palais de Théodose le Jeune, une autre pierre vous jette, comme une plainte funèbre, le nom de Lucas Notaras, qui fut décapité peu de jours après la prise de la ville, avec deux de ses fils, devant Mahomet II. » Voir E. MILLER, c.r. de *Greece as a kingdom, or a statistical description of that country, from the arrival of the king Otho in 1833, down to the present time... by Fr. Strong*, *Revue de bibliographie analytique* 4, 1843, p. 405-465, ici p. 457. C'est lors d'un séjour à Constantinople que l'on doit situer dans la décennie 1830 que le jeune philologue – il était né en 1811 – dut voir cette inscription, qu'il fut capable de lire visiblement sans problème ; parce que sa jeunesse lui permit une agilité égale à celle du jeune collaborateur grec de Mordtmann vingt ans plus tard, ou parce qu'il disposait d'une longue-vue ?

8. MORDTMANN, *Belagerung* (cité n. 2), p. 143 : « [...] durch ein hölzernes Gerüst verdeckt ».

d'interprète de la cour. Maintenant que la biographie du personnage est mieux connue, on peut même avancer qu'il obtint ce titre en 1423, date à laquelle son père Nikolaos, qui le détenait jusque-là, mourut<sup>9</sup>; et c'est en 1449 qu'il l'échangea contre celui, bien plus prestigieux, de *mégas doux*, qui lui fut octroyé par le dernier *basileus* Constantin XI<sup>10</sup>. En revanche, la seconde information que Mordtmann croyait tirer de cette inscription est plus surprenante : « elle nous apprend où se trouvait la maison de cet homme d'État »<sup>11</sup>.

Imagine-t-on cependant Loukas Notaras habiter un palais juché sur les remparts de Constantinople, et surtout, faire placer sur la façade de cette demeure une inscription libellée « [maison] de Loukas Notaras, interprète » ? L'idée était saugrenue, et de fait, dès 1889, dans sa belle étude sur les murailles de Constantinople, Alexander van Millingen ne s'y trompa pas : mentionnant cette inscription trouvée dans l'ouvrage de Mordtmann, il décréta, sans même faire référence à l'interprétation erronée que ce dernier en avait donnée, qu'elle témoignait de « repairs made on the fortifications beside the Sea of Marmora »<sup>12</sup>. C'était là en effet la seule analyse vraiment autorisée, à laquelle se sont ralliés ceux qui s'en sont occupés depuis<sup>13</sup>, à une exception près<sup>14</sup> : l'inscription témoignait en réalité de réparations financées sur ce secteur de la muraille de la mer de Marmara par Loukas Notaras. Et comme ce dernier avait alors le titre de *diermeneutès*, ces réparations

9. PLP 20733, entrée Νοταρῶς Νικόλαος. Pour la date de sa mort : Th. GANCHOU, Le rachat des Notaras après la chute de Constantinople, ou Les relations étrangères de l'élite byzantine au xv<sup>e</sup> siècle, dans *Migrations et diasporas méditerranéennes (x<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles) : actes du colloque de Conques (octobre 1999)*, réunis par M. Balard et A. Ducellier (Byzantina Sorbonensia 19), Paris 2002, p. 149-229, ici p. 165, et n. 66.

10. PLP 20730, entrée Νοταρῶς Λουκάς. Il est possible que Loukas ait aussi hérité dès 1423 de la charge politique de second *mésazôn* que son père occupait au moment de sa mort. Voir Th. GANCHOU, Nikolaos Notaras, *mésengyos tôn Ausonôn*, et le *mésastikion* à Byzance au xv<sup>e</sup> siècle, *Bizantinistica* 14, 2012, p. 151-181.

11. MORDTMANN, *Belagerung* (cité n. 2), p. 143 : « Wir lernen aus dieser höchst interessanten Inschrift [...] wo das Haus dieser Staatsmannes war. »

12. A. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople : the walls of the city and adjoining historical sites*, London 1899, p. 192.

13. Ils ont toutefois été peu nombreux. Seuls la citent, en suivant l'interprétation de Van Millingen, C. MANGO, The Byzantine inscriptions of Constantinople : a bibliographical survey, *American journal of archaeology* 55, 1, 1951, p. 52-66, ici p. 55, n. 14; C. BARSANTI, Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo : la testimonianza di Cristoforo Buondelmonti, *Rivista dell'Istituto nazionale d'archeologia e storia dell'arte* 56, 2001, p. 83-253, ici p. 233, n. 546; A. EFFENBERGER, Die Illustrationen : topographische Untersuchungen : Konstantinopel/Istanbul und ägäische Örtlichkeiten, dans Cristoforo Buondelmonti, *Liber insularum Archipelagi : Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf Ms. G. 13, Faksimile*, hrsg. von I. Siebert und M. Plassmann, mit Beitr. von A. Effenberger, M. Plassmann, F. Rijkers (Schriften der Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf 38), Wiesbaden 2005, p. 13-89, ici p. 41, n. 581, et J. HARRIS, *The end of Byzantium*, New Haven – London 2010, p. 112. Quant aux ouvrages classiques sur la topographie de Constantinople à l'époque byzantine que sont B. MEYER-PLATH & A. M. SCHNEIDER, *Die Landmauer von Konstantinopel. 2, Aufnahme, Beschreibung und Geschichte*, Berlin 1943, et R. JANIN, *Constantinople byzantine : développement urbain et répertoire topographique* (AOC 4A), Paris 1964<sup>2</sup>, ils ignorent l'inscription.

14. M. PHILIPPIDES & W. K. HANAK, *The siege and the fall of Constantinople in 1453 : historiography, topography, and military studies*, Farnham 2011, p. 363, n. 15, en sont restés en effet à l'interprétation ingénue de Mordtmann. Sur ce livre indigeste à l'érudition scientifique souvent dépassée, voir la recension qu'en a donnée, en juillet 2011, Michael Angold dans *Reviews in history*, [www.history.ac.uk/reviews/review/1101](http://www.history.ac.uk/reviews/review/1101), page consultée le 30 mai 2017. Voir aussi *infra*, n. 128.

furent effectuées entre 1423 et 1449 : probablement en 1435, mais cette question n'intéresse pas ici<sup>15</sup>.

Rien ne vient en tout cas accréditer sérieusement l'idée que la maison familiale Notaras à Constantinople ait pu être située sur les rives de la Marmara, comme l'a popularisée le Finnois Mika Waltari, qui avait sélectionné l'ouvrage de Mordtmann parmi le matériel littéraire réuni pour son fameux roman *Les amants de Byzance*<sup>16</sup>. Il se trouve surtout que plusieurs indices, que l'on se propose d'examiner dans les lignes qui suivent, tendent en fait à privilégier une tout autre localisation : du côté de la Corne d'Or.

Parmi les sources contemporaines qui évoquent la demeure de Loukas Notaras, au moins permettent d'appréhender sa localisation<sup>17</sup>. La première de ces sources est littéraire,

15. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople* (cité n. 12), p. 192, datait ces réparations financées par Loukas Notaras du côté de la Marmara « when Constantinople trembled before the Ottoman power ». En réalité, elles furent une réponse aux dégradations provoquées à l'été 1434 par les Génois sur ce secteur – dégradations que ce même auteur évoquait précisément en détail au paragraphe précédent –, lors du siège auquel ils soumièrent alors Constantinople. Il se serait agi de la part de Loukas Notaras, détenteur de la citoyenneté génoise tout en étant le second *mésazôn* de l'Empire, de se faire pardonner auprès de l'opinion publique byzantine des accointances qu'elle tolérait volontiers en temps de paix mais devait juger plus durement en temps de guerre.

16. Traduit en vingt langues et régulièrement réédité, ce roman à succès a paru pour la première fois en 1952, en finnois, sous le titre *Johannes Angelos*, puis sous celui de *The Dark Angel* pour sa traduction anglaise en 1953, devenant *Les amants de Byzance* à l'occasion de sa traduction en français, en 1981. Sur fond de siège puis de chute de Constantinople, il narre les amours contrariées d'Anna Notaras, fille de Loukas, et d'un jeune prétendant à la couronne impériale depuis peu revenu d'Italie pour réclamer ses droits. Ignorant encore son identité il raccompagne la jeune fille chez elle. Le couple se dirige depuis Sainte-Sophie vers la mer de Marmara, longe les arcades de l'hippodrome et s'approche du port du Boukoléon. Près de là, « à côté du mur maritime, se trouvait sa maison [...] un imposant et beau bâtiment de pierre » : M. WALTARI, *Les amants de Byzance*, Paris 2014, p. 82. L'année même de la parution de son roman, Waltari profita d'un séjour à Venise pour aller consulter à la bibliothèque Marcienne le manuscrit original du *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), comme le prouve la feuille de consultation de ce manuscrit : « 1952 11 7. Mika Waltari; Helsinki ».

17. Mais la plupart des mentions textuelles de la demeure Notaras ne servent à rien pour établir sa localisation. Dans son oraison funèbre de Loukas, Ióannès Moschos rapporte que ἐν τοῖς οἴκοις ἐκεῖνου avaient lieu des « soirées » au cours desquelles ses hôtes, choisis parmi ce que la Ville comptait de plus brillant, étaient invités à disputer de questions théologiques et philosophiques, à disserter sur les œuvres historiques des Grecs et des Romains anciens, mais aussi sur celles des auteurs plus récents. Voir É. LEGRAND, Ἰωάννου τοῦ Μόσχου λόγος ἐπιτάφιος ἐπὶ τῷ Λουκᾷ Νοταρᾷ, *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ ἔθνολογικῆς ἐταιρείας* 2, 1885, p. 413-424, ici p. 418, l. 33 – 419, l. 3, et *infra*, n. 304. Géorgios Scholarios, dans une lettre adressée à Loukas en 1451/52, confirme le fait, puisqu'il lui rappelle que εἰς τὴν σὴν οἰκίαν se réunissaient chaque jour des lettrés. Voir *Ceuvres complètes de Gennade Scholarios. 4, Polémique contre Pléthon; Œuvres pastorales, ascétiques, liturgiques, poétiques; Correspondance; Chronographie*, publiées pour la première fois par L. Petit, X. A. Sidéridès, M. Jugie, Paris 1935, lettre V, p. 495, l. 31-34. Enfin, la remise en gage du rubis balais de Constantin XI à un consortium de bourgeois génois de Péra contre un prêt pour servir au financement de la défense de Constantinople en janvier ou février 1453 eut lieu « in domo quondam domini Luce Natara in Constantinopoli », sans plus de précision. Voir A. ROCCATAGLIATA, Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Pera (1453), *Atti della società ligure di storia patria*, NS 39, 1999, p. 101-160, ici doc. 12, p. 145-148; traduction française et commentaire de cet acte notarié dans Lorenzo Calvi, *Témoignage à propos d'un prêt à Constantin XI pour la défense de Constantinople* – Péra, le 7 août 1453, trad., introd. et notes de Th. Ganchou, dans *Constantinople 1453 : des Byzantins aux Ottomans : textes et documents*, réunis, trad. et présentés sous la dir. de V. Déroche et N. Vatin, Toulouse 2016, p. 657-665. Tout en citant entre guillemets les

et elle émane de l'historien Doukas. La seconde – évidemment la plus importante pour la localisation précise de cette demeure à Constantinople – est cartographique : une vue de Constantinople contenue dans un manuscrit du *Liber insularum Archipelagi* de Cristoforo Buondelmonti.

#### LA PREMIÈRE VERSION DE LA CAPTURE DE NOTARAS D'APRÈS DOUKAS ET LA QUESTION DES PORTES IMPÉRIALES DE LA CORNE D'OR

Commençons par le témoignage de Doukas, considéré à juste titre comme l'un des auteurs grecs les mieux renseignés sur la chute de Constantinople. Il rapporte deux versions des circonstances de la capture de Loukas Notaras et de sa famille par les Ottomans, le 29 mai 1453. Voici la première, qui est aussi la plus connue :

« Quand le *mégas doux* eut vu que les Turcs étaient entrés à l'endroit où il se tenait – il surveillait la Porte impériale (τὴν Βασιλικὴν πύλην) avec cinq cents hommes – il cessa de garder cette porte et se replia en direction de sa propre demeure (πρὸς τὸν ἴδιον οἶκον), avec quelques hommes. Tout le monde commençait à se disperser et les uns, avant même d'arriver chez eux, étaient faits prisonniers. D'autres arrivés à leur maison, la voyaient dévastée : plus d'enfants, plus de femme, plus aucune affaire, et eux-mêmes, avant d'avoir pu gémir et pleurer, se retrouvaient attachés les mains dans le dos. D'autres, arrivant chez eux, et voyant leur femme et leurs enfants qu'on emmenait déjà, étaient liés et enchaînés avec leurs enfants chéris et leur épouse. Le *mégas doux* trouva donc ses filles, ses fils et sa femme, qui était malade, enfermés dans la tour (ἐν τῷ πύργῳ), où ils s'efforçaient d'empêcher les Turcs d'entrer. Il fut lui-même arrêté, avec ceux qui l'accompagnaient. Alors le tyran [Mehmed II] envoya des hommes pour le garder, lui et sa maison. »<sup>18</sup>

Que cette « Porte impériale » défendue par Loukas Notaras et ses hommes ait été située sur la Corne d'Or est certain : les témoins du siège Ubertino Posculo, Nicolò Barbaro et Leonardo de Chio confirment que le secteur défendu par le *mégas doux* était bien « le port » de Constantinople, ce qui pour eux signifiait sans équivoque la Corne d'Or. Kritoboulos d'Imbros l'atteste également<sup>19</sup>. En outre, Posculo précise comme Doukas que

traductions de ce volume afin que le lecteur puisse s'orienter, j'ai parfois été amené à les modifier très légèrement sans en faire état, sauf quand cela était nécessaire à la démonstration.

18. Ducas, *Istoria turco-bizantină, 1341-1462*, ed. critica de V. Grecu, Bucarest 1958, p. 371, l. 5-19. Nous reproduisons ici, avec quelques menus changements, la traduction française offerte dans Doukas, *Histoire turcobyzantine*, trad. et introd. de B. Flusin, notes de G. Saint-Guillain, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 105-186, ici p. 165-166.

19. Pour Ubertino Posculo, voir la note suivante. Leonardo de Chio, *Lettre au pape Nicolas V – Chio*, le 16 août 1453, trad. de C. Gadrat-Ouerfelli revue par V. Déroche et G. Saint-Guillain, introd. de Th. Ganchou, notes de Th. Ganchou et G. Saint-Guillain, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 681-728, ici p. 712-713 : « Kyr Lucas veillait à la protection et à la défense du port et de toute la zone maritime » ; pour le texte original de Leonardo, voir *Leonardi Chiensis de expugnatione Constantinopolis*, PG 159, col. 935a. Nicolò Barbaro, *Journal du siège de Constantinople*, trad., introd. et notes de A. Sopracas, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 455-502, ici p. 474-475 : « Le mégaduc, l'homme le plus important de Constantinople après l'empereur, était chargé de la surveillance du rivage du côté du port [...] ». Pour le texte original, voir *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 19. Kritoboulos, *Histoires*, trad., introd. et notes de V. Déroche, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 241-322, ici p. 283 : « Les défenseurs des cargos avaient été préparés à ce combat [contre une prétendue tentative d'intrusion de la flotte ottomane stationnée au Diplokiônion dans la Corne d'Or le 16 ou 17 avril] par le



dans ce secteur Notaras défendait bien la « Porte impériale » (*Basilicam [...] portam*)<sup>20</sup>. Cette information pose toutefois un problème de topographie constantinopolitaine sur lequel il convient de s'attarder au préalable.

L'historiographie s'est accordée avec le temps à comptabiliser pas moins de trois Portes impériales le long du rivage de la Corne d'Or, non sans avoir longtemps fluctué quant à l'identification de certaines d'entre elles avec les portes modernes<sup>21</sup>. Comme on sait, l'exercice est en effet rendu délicat en raison des noms alternatifs donnés concomitamment aux portes de Constantinople par les contemporains avant 1453, chaque auteur manifestant ses préférences en la matière. Pourquoi plusieurs portes dites impériales sur la Corne d'Or? Leur multiplication est postérieure à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, à partir du moment où la dynastie Comnène transféra la résidence impériale du Grand Palais, situé dans le vieux cœur politique de la ville, à la pointe nord-ouest de la capitale, aux Blachernes, un transfert définitivement consacré par les Paléologues. La conséquence en fut l'abandon des voies traditionnelles utilisées pour les processions impériales vers Sainte-Sophie ou l'Hippodrome. Désormais l'empereur, pour rejoindre le point de départ de la procession, prenait le bateau à partir d'une porte de la Corne d'Or située au plus près de sa résidence des Blachernes, porte désormais qualifiée « d'impériale », tandis que celle devant laquelle il débarquait plus au sud, pour rejoindre le vieux centre politique et religieux de la ville, se voyait attribuer la même épithète<sup>22</sup>. Mais pour les processions

*mégas doux*, qui était affecté là, responsable de la défense sur mer » (pour le texte original, voir *Critobuli Imbriotae Historiae*, rec. D. R. Reinsch [CFHB 22], Berolini et Novi Eboraci 1983, p. 51, l. 12-14).

20. Voir la traduction française dans Ubertino Posculo, *Constantinopolis*, trad. de V. Déroche, introd. et notes de V. Déroche et Th. Ganchou, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 359-398, ici p. 370 : « Et toi, Luc Notaras, tu protèges activement la porte Impériale qui t'a été confiée. » Pour le texte original, voir *infra* n. 25.

21. Le premier spécialiste à avoir suggéré l'existence de plusieurs « Portes impériales » sur la Corne d'Or est VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople* (cité n. 12), p. 230-240, l'une à Balat kapı, l'autre à la pointe du Sérail. J. PARGOIRE, Constantinople : la porte Basilikè, *EO* 9, 1906, p. 30-32, en postula une troisième située à peu près à égale distance des deux premières, qu'il proposa d'identifier avec Zindan kapı. Critiquant Pargoire, S. SALAVILLE, Note de topographie constantinopolitaine : la porte Basilikè, *EO* 12, 1909, p. 262-264, contesta cette identification pour la deuxième Porte impériale du Zeugma et lui préféra Ayazma kapı, une hypothèse à laquelle s'est rallié JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), p. 290-291. Or cette identification est impossible : l'Ayazma kapı n'est autre en effet que la Μικρά Πύλη/*Porta Parva* des sources médiévales. Murée à l'époque ottomane, cette « Petite Porte » se vit substituée peu avant 1578, à quelques mètres de son emplacement initial, par celle d'Ayazma kapı, située entre Unkapanı kapı et Odun kapı. Voir Th. GANCHOU, L'ultime testament de Géorgios Goudélès, homme d'affaires, *mésazôn* de Jean V et *ktètôr* (Constantinople, 4 mars 1421), *TM* 16, Paris 2010 (= *Mélanges Cécile Morrisson*), p. 277-359, ici p. 332-333, et n. 174. Sa qualité même de « petite » exclut évidemment de voir en elle une « Porte impériale ». L'étude classique de A. M. SCHNEIDER, Mauern und Tore am Goldenen Horn zu Konstantinopel, *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, philologisch-historische Klasse* 5, 1950, p. 65-107, sur le rivage de la Corne d'Or, n'est guère éclairante sur la question de ses Portes impériales. Il ignore en effet les travaux antérieurs de Pargoire et de Salaville et, s'il connaît l'ouvrage de Van Millingen, il ne l'exploite pas, se contentant de noter une seule Porte impériale, la première, près des Blachernes (*ibid.*, p. 68).

22. Sur cette question, voir P. MAGDALINO, *The empire of Manuel I Komnenos, 1143-1180*, Cambridge 1993, p. 116-119, et surtout A. BERGER, Imperial and ecclesiastical processions in Constantinople, *Byzantine Constantinople : monuments, topography and everyday life*, ed. by N. Necipoğlu, Leiden – Boston – Köln 2001, p. 73-87, ici p. 83-85, ainsi que l'étude du même auteur citée à la note suivante. Le palais impérial en usage aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles – et donc le *palacii* de



religieuses auxquelles le souverain prenait part, à l'occasion de fêtes sacrées spécifiques, vers des sanctuaires situés au nord-ouest du vieux centre, tels les monastères des Saints-Apôtres, du Pantokratôr ou de Lips, il n'avait pas besoin de débarquer jusqu'au sud de la Corne d'Or, mais quelque part vers le milieu de cette dernière : d'où l'apparition d'une Porte impériale supplémentaire – plusieurs ? – dans cette zone.

L'étude consacrée en 1995 à la topographie de la rive de la Corne d'Or par Albrecht Berger a fixé précisément la localisation de ces trois Portes impériales repérées depuis longtemps par la recherche, une localisation avalidée depuis par Arne Effenberger : d'est en ouest, Balat kapı (Porte de Saint-Jean Prodomos), Unkapanı kapı (Porte de Platéa), et Yalıköşkü kapı (Porte d'Eugène) (fig. 1)<sup>23</sup>. En privilégiant la candidature d'Unkapanı kapı pour la Porte impériale centrale, au Zeugma – soit entre les actuels ponts d'Atatürk et de Galata –, Albrecht Berger rejetait par la même occasion celle, proche, de Zindan kapı au Pérama, postulée par George P. Majeska en 1984<sup>24</sup>.

Il apparaît cependant que pour son étude Berger a exclu totalement de son corpus de textes les sources relatives à la chute de Constantinople en 1453. Or, lorsque Posculo rapporte, comme Doukas, que Notaras défendait la Porte impériale, c'est dans le cadre d'une liste qu'il donne des combattants pour quelques portes sur la Corne d'Or, une liste parfaitement ordonnée, puisque dressée dans la direction ouest-est. Il commence en effet par la Xyloporta (*Xilina*) « qui est proche du port », puis il évoque la Porte du Kynègos (*Cynagon*/Küngöz kapı), la Porte du Phare (*portam Phari*/Phanarion/Fener kapı), la Porte de Sainte-Théodosie (*Theodosia* [...] *portam*/Ayakapı), la Porte des puits (*Ispigas*/*Puteal*/Cibali kapı), la Porte Platéa (*Plateal*/Unkapanı kapı), et enfin la Porte impériale défendue par Notaras<sup>25</sup>. Ensuite, l'humaniste brescian se contente de signaler

la vue de Buondelmonti examinée *infra*, n. 104 – n'était déjà plus celui du complexe principal des Blachernes édifié par Manuel I<sup>er</sup> Komnènos, mais une construction annexe plus modeste, située un peu plus au sud, aujourd'hui connue sous le nom de Tekfur Sarayı. Voir N. ASUTAY-EFFENBERGER, *The Blachernai Palace and its defense, dans Cities and citadels in Turkey : from the Iron Age to the Seljuks*, ed. by S. Redford & N. Ergin (Ancient Near Eastern studies 40), Leuven – Paris – Walpole Ma 2013, p. 253-277, ici, p. 274 : « The long history of the Byzantine emperors, beginning in the fourth century in the Great Palace on the shore of the Sea of Marmara and continuing in the Blachernai Palace, ended in this small structure next to the walls of Manuel [I Komnenos]. »

23. A. BERGER, *Zur Topographie der Ufergegend am Goldenen Horn in der byzantinischen Zeit, Istanbul Mitteilungen* 45, 1995, p. 149-165, ici p. 152-156; EFFENBERGER, *Die Illustrationen* (cité n. 13), ici « Tabelle III : Tore am Goldenen Horn », p. 76, n° 3B (Balat kapı) ; p. 77, n° 8 (Unkapanı kapı) ; p. 78, n° 13 (Yalıköşkü kapı). La base de travail qui a servi à l'élaboration de cette carte, ainsi que la suivante, est disponible en licence Cc-by-sa-3.0 sur [https://de.m.wikipedia.org/wiki/Datei:Byzantine\\_Constantinople-de.svg](https://de.m.wikipedia.org/wiki/Datei:Byzantine_Constantinople-de.svg).

24. G. P. MAJESKA, *Russian travelers to Constantinople in the fourteenth and fifteenth centuries* (DOS 19), Washington DC 1984, p. 353.

25. Ubertino Posculo, *Constantinopolis*, trad. Déroche (cité n. 20), p. 369-370 ; *Ubertini Pusculi Brixienensis Constantinopoleos Libri IV, IV, « Anhang »* dans *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur. 3, Aneecdota graecobarbara*, hrsg. von A. Ellissen, Leipzig 1857, p. 64, l. 179-65, l. 194 : *Ast Xilina tenes, regis de gente vetusta | Paleologe, prope est portum quae limina portea | Emmanuel. Longe haud succedit proxima, Graii | quam dicunt Cynagon, Gabriel Trivisanus habebat | cui geminae Venetum parebant forte trivemes. | [...] Hunc delecta manus iuvenum stipabat et ingens | murorum tractum ad litus complexa tenebat. | Ad portam Phari custos Alexius, idem | Dyspatus. Tibi diva tuam Theodosia servat | Bamblacus portam. Puteae Metochitus adstans | Paleologus habet. Platea Philanthropus. Ac tu |*



En effet, s'il avait pensé à la Porte impériale la plus au sud, soit la Porte d'Eugène (Yalıköşkü kapı), cela signifierait qu'entre la Porte Platéa et la Porte d'Eugène, il aurait ignoré les combattants défendant quelque cinq portes intermédiaires de première importance, de surcroît sur une longueur de plus de 2 km. Il faut surtout avoir à l'esprit que, d'un point de vue stratégique, il n'y avait aucune nécessité de défendre la Porte d'Eugène, puisqu'elle était située tout près de la fameuse chaîne qui bloquait l'entrée du port et empêchait l'incursion de la flotte ottomane, chaîne derrière laquelle s'était massée la flotte chrétienne. Enfin, force est de constater que la zone de la Corne d'Or dont il fallait assurer la défense en priorité était bien la partie nord-ouest de la rive depuis que, le 23 avril, Mehmed II avait introduit dans la Corne d'Or, en les faisant passer par-dessus la colline de Péra/Galata, une soixantaine de bateaux qui mouillaient désormais, menaçants, à l'ouest de Péra, aux « Eaux Froides » (*Psychra hydata*)<sup>28</sup>. En raison de l'intrusion inopinée de cette flottille ottomane, les assiégés avaient dû dans l'urgence revoir complètement leur système de défense, « car jusqu'alors ils n'avaient pas de garde sur le mur de la Corne d'Or, d'environ 30 stades », seule étant gardée la muraille terrestre<sup>29</sup>. C'est donc à partir du 23 avril qu'avaient été assignés à ses différentes portes les défenseurs dont Posculo nous donne la liste. Loukas Notaras, qui surveillait déjà auparavant avec ses hommes toute la rive de la Corne d'Or<sup>30</sup>, se réserva alors la défense de la seule Porte impériale.

Si de simples raisons stratégiques permettent donc d'écarter, au sud-est, la candidature de la Porte d'Eugène (Yalıköşkü kapı), l'énumération de Posculo permet aussi d'exclure la Porte impériale du nord-ouest, la Porte de Balat kapı (Porte de Saint-Jean Prodromos), celle par laquelle l'empereur s'embarquait depuis les Blachernes pour descendre la Corne d'Or. En effet, cette dernière se trouve entre la Porte du Kynégos – qu'elle suit immédiatement – et la Porte du Phare (Fener kapı), toutes deux citées par Posculo<sup>31</sup>.

Langasco défendent la jonction de la muraille terrestre et de la muraille maritime jusqu'à la Xyloporta avec de nombreux hommes, le Vénitien Gabriele Trevisan défend la zone allant de la Porte du Kynégos (Küngoç kapı) jusqu'à la Porte du Phare (Fener kapı) avec 400 hommes, tandis que ses compatriotes, les frères Lodovico et Antonio Bembo, sont postés à partir de cette Porte du Phare jusqu'à la Porte impériale avec 150 hommes. Puis Leonardo de Chio évoque, à l'extrémité sud-est de la Corne d'Or, la Porte de Saint-Démétrios – par-delà la chaîne – défendue par le cardinal Isidore de Kiev : *quid*, là encore, de l'importante zone intermédiaire comprenant cinq à six portes, celles les plus proches de la chaîne ?

28. Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 288 ; *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 56, l. 32-33.

29. Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 288 ; *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 57, l. 5-6.

30. Voir le témoignage de Kritoboulos d'Imbros *supra*, n. 19.

31. EFFENBERGER, Die Illustrationen (cité n. 13), « Tabelle III : Tore am Goldenen Horn », p. 76, n° 3B, située entre « pylé tou Kynégou/Kynegion/Küngöçkapı » (3A) et « Fener Kapı/Porta Phani (4) ». Une mention supplémentaire de la Porte impériale dans le récit de Doukas permet également d'éliminer la candidature de Balat kapı. Il nous dit en effet que « de la Porte impériale jusqu'au Kynégion, c'étaient les Vénitiens, aux côtés des Romains [Byzantins], qui combattaient les Turcs » (Doukas, *Histoire turcobyzantine* [cité n. 18], p. 151 ; Ducas, *Istoria turco-bizantină* [cité n. 18], p. 345, l. 5-6). La Porte impériale n° 1 (Balat kapı) suivant immédiatement la Porte du Kynégion (Küngöç kapı), il ne peut s'agir d'elle, la distance entre les deux étant dérisoire : Doukas entend clairement signifier ici une large portion de la Corne d'Or, sinon toute la zone de ce que l'on considérerait alors comme « le port », c'est-à-dire le nord de la Corne d'Or jusqu'au Pérama. Il faut donc lui préférer là encore l'une des « Portes impériales » suivantes, et constater que, contrairement à Posculo, Doukas raisonne ici d'est en ouest. Bien des historiens ont identifié la Porte impériale défendue par Loukas Notaras avec

Ne resterait donc envisageable que la candidature de la Porte impériale du milieu de la Corne d'Or, soit Unkapanı kapı. Or Unkapanı kapı s'identifie avec la Porte Platéa, une identification qui ne laisse aucun doute<sup>32</sup>; et Posculo montre cette Porte Platéa, qu'il dit défendue par un membre de la famille Philanthropènos, *précéder* la Porte impériale défendue par Notaras!

Doit-on postuler une erreur de Posculo, due à sa méconnaissance de la topographie de la capitale byzantine, qu'il habitait pourtant depuis quelques années? On ne saurait cependant retenir cette hypothèse, car l'on constate que Doukas évoque également, dans son récit du siège, la [Porte] Platéa<sup>33</sup>, ce qui prouve qu'il la distinguait lui aussi de cette Porte impériale qu'il évoquait à propos de Notaras.

Il ne saurait s'agir de remettre complètement en question ici l'identification proposée par Berger en 1995 des trois portes impériales de la Corne d'Or, et en particulier celle de la Porte Platéa/Unkapanı kapı, qui paraît solidement établie<sup>34</sup>. Mais force est de reconnaître déjà que ce nombre de trois n'est nullement inscrit dans le marbre<sup>35</sup>. Il y a deux solutions. Soit les témoignages de Doukas et de Posculo invitent à postuler l'existence d'une quatrième Porte impériale, située au sud du Zeugma, et à l'identifier avec Zindan kapı, ou Porte du Pérama<sup>36</sup>, comme Majeska l'avait avancé en 1984; moyennant quoi on aurait eu dans la zone Platéa-Zeugma-Perama deux Portes impériales relativement proches l'une de l'autre, puisque distantes de 800 m environ, Unkapanı kapı à l'ouest et Zindan kapı à l'est, encadrées par Ayazma kapı<sup>37</sup> et Odun kapı (Porte du drongaire/de la Bigla). Soit il faut admettre que durant le dernier siècle de l'Empire byzantin, la Porte impériale du Zeugma aurait migré d'Unkapanı kapı à Zindan kapı, au Pérama : un fait qui ne serait pas, après tout, si étonnant, puisque c'était à Zindan kapı que se trouvait l'embarcadère pour Péra/Galata, l'endroit le plus étroit de la Corne d'Or<sup>38</sup>.

Balat kapı; ainsi SALAVILLE, Note de topographie (cité n. 21), p. 264; A. J. MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille 1892, p. 41; C. BARSANTI, Un panorama di Costantinopoli dal *Liber insularum Archipelagi* di Cristoforo Buondelmonti, dans *L'arte di Bisanzio e l'Italia al tempo dei Paleologi 1261-1453*, a cura di A. Iacobini e M. Della Valle (Million 4), Roma 1999, p. 35-54, ici p. 37. Sur le quartier de la Corne d'Or du Kynégion, voir l'étude récente citée *infra*, n. 61

32. BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 154 et n. 28; 163; EFFENBERGER, Die Illustrationen (cité n. 13), « Tabelle III : Tore am Goldenen Horn », p. 77, n° 8 (Unkapanı kapı/porta plateia/basilikē pylē).

33. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 156; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 355, l. 3.

34. Les éditeurs de *Constantinople 1453* (cité n. 17), dont l'auteur de ces lignes, ont choisi délibérément de ne pas ouvrir cette discussion et de s'en tenir à l'état le plus récent de la bibliographie. L'identification de la Porte impériale défendue par Notaras y est donc tout du long et sans réserve celle donnée par BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), à savoir Unkapanı kapı. Voir les notes offertes à Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 151, n. 194, p. 156, n. 209.

35. En effet, aucun texte byzantin ne donne le chiffre exact des Portes impériales de la Corne d'Or, et ce n'est que la recherche historique qui a déterminé qu'il y en aurait trois.

36. Pour Zindan kapı, voir BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 163, et EFFENBERGER, Die Illustrationen (cité n. 13), « Tabelle III : Tore am Goldenen Horn », p. 77, n° 10.

37. Sur Ayazma kapı, voir *supra*, n. 21.

38. Comme le reconnaît lui-même BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 157 : « Die Anlegestelle lag in der Osmanenzeit an der engsten Stelle des Goldenen Hornes beim Zindan kapı und befindet sich auch heute noch dort, und es gibt keinen Grund, warum dies in früheren Jahrhunderten anders gewesen sein sollte. »

Un passage de Kritoboulos d'Imbros relatif à un autre épisode du siège de 1453 est-il en mesure de privilégier la première option, celle de deux Portes impériales dans cette zone? Ce chroniqueur rapporte que le 29 mai 1453, constatant que la ville était déjà tombée et que son pillage commençait, l'amiral Hamza Bey, qui commandait la flotte ottomane stationnée au Diplokiônion (auj. Beşiktaş), mit le cap sur la chaîne barrant l'entrée de la Corne d'Or, la brisa et fit pénétrer sa flotte dans le port. Les bateaux italiens ayant déjà pris la fuite, il coula les bateaux byzantins qui se trouvaient là, et ceux dont il s'empara il les fit remorquer « jusqu'aux portes appelées impériales (ταῖς Βασιλικαῖς καλουμέναις Πύλαις) » qu'il trouva encore fermées : faisant alors sauter leurs serrures et abattant leurs verrous, il pénétra avec ses hommes dans la ville, où il trouva là un bon nombre de Rhômaïoi rassemblés et prêts au combat. En effet, « l'armée de terre, qui pillait le reste de la Ville n'était pas encore arrivée à cet endroit »<sup>39</sup>. Comme l'a justement relevé Agostino Pertusi<sup>40</sup>, ce récit est parfaitement fantaisiste. Ce furent en réalité les équipages des navires italiens qui rompirent la chaîne du port pour permettre la fuite de la flotte latine, en début d'après-midi, comme le rapporte le diariste Nicolò Barbaro qui faisait partie de ces équipages<sup>41</sup>. Et s'il est vrai que la flotte de Hamza Bey se présenta bien devant la chaîne le 29 mai « une heure avant le jour » pour y engager bataille, l'amiral ottoman préféra finalement, comme le rapporte aussi Barbaro, ne pas affronter la flotte alliée massée derrière cette chaîne et mettre le cap sur la côte de la Propontide, du côté de Vlanga, où ses équipages débarquèrent<sup>42</sup>. Si l'épisode rapporté par Kritoboulos est donc erroné<sup>43</sup> – et on verra qu'il a tout simplement confondu deux flottes ottomanes, celle déjà présente dans la Corne d'Or et celle stationnée au Diplokiônion –, cela n'handicape pas pour autant sa connaissance de la géographie constantinopolitaine. Or, il évoque à cette occasion les Portes impériales de la Corne d'Or, manifestement proches l'une de l'autre.

39. Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 302-303; *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 74, l. 5-16.

40. A. PERTUSI, *La caduta di Costantinopoli. 2, L'eco nel mondo*, Milano 1976, p. 462, n. 9 (une remarque capitale qui n'est cependant pas relayée par les éditeurs de *Constantinople 1453* [cité n. 17]). C'est aussi ce qu'avait conclu R. GUILLAND, La chaîne de la Corne d'Or, *EEBS* 25, 1955, p. 88-120, ici p. 119-120, au terme d'une étude par ailleurs des plus confuses.

41. Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 501; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 58. Doukas (Doukas, *Histoire turcobyzantine* [cité n. 18], p. 168; Ducas, *Istoria turco-bizantinā* [cité n. 18], p. 375, l. 5-6), dit que les événements écoulés entre l'irruption des Turcs dans la ville par la Porte Saint-Romain et la fuite des nefes italiennes de la Corne d'Or (rapportée *ibid.*, p. 373, l. 26-32) eurent lieu « depuis la première heure du jour jusqu'à la huitième », soit entre sept heures du matin et deux heures de l'après-midi.

42. Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 498-499; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 56.

43. Postuler que Kritoboulos aurait pu se tromper seulement sur le moment de l'épisode, qui se serait déroulé en réalité dans l'après-midi après le départ des grandes nefes latines, n'est pas pertinent : à ce moment-là la flotte d'Hamza Bey ne pouvait absolument pas manœuvrer, faute de marins, qui avaient tous débarqué depuis le matin sur la côte de la Marmara pour se livrer au pillage. Elle n'entra donc jamais dans la Corne d'Or le 29 mai 1453. Tout aussi faux est par ailleurs un autre épisode rapporté par Kritoboulos d'Imbros, celui concernant une attaque précédente contre la chaîne par cette même flotte ottomane du Diplokiônion – alors commandée par l'amiral Baltaoğlu –, qui serait survenue le 16 ou le 17 avril (voir références *supra*, n. 19). Non seulement aucune autre source ne rapporte un tel fait, mais Barbaro est catégorique sur ce point : « Jamais cette flotte n'est venue attaquer, mais elle nous a quand même obligés, par crainte, à rester en armes du 12 avril jusqu'au 29 mai, jour et nuit » : Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 477-478; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 22.



Il semble toutefois qu'il ne faille pas faire grand cas de ce pluriel, car on constate que, de manière étrange, Kritoboulos alterne dans son récit les dénominations des portes de la capitale byzantine au pluriel et au singulier<sup>44</sup>.

LA SECONDE VERSION DE LA CAPTURE DE NOTARAS D'APRÈS DOUKAS : LA *TURRIS FRANCORUM*

Quoi qu'il en soit, un autre élément permettrait de privilégier Zindan kapı par rapport à Unkapanı kapı pour la candidature de la Porte impériale défendue par Notaras : la version alternative de la capture du personnage rapportée également par Doukas quelques pages après la première. « Selon d'autres », nous dit-il, ce n'est pas devant sa demeure que le *mégas doux* aurait été fait prisonnier, mais alors qu'il se trouvait, avec d'autres nobles dignitaires byzantins et le prétendant ottoman Orhan, défendre « la tour du château des Francs » (ou « des Français » : ἐν τῷ πύργῳ τῷ τοῦ καστελίου τῶν Φραντζεζίδων)<sup>45</sup>. C'est là l'unique référence à cette tour livrée par un texte byzantin. Cependant, une vue de Constantinople déjà ottomane figurant dans l'un des nombreux manuscrits de Buondelmonti, celui dit de Düsseldorf réalisé vers 1485/90, fait bel et bien figurer une *tur-ris francorum* (« tour des Francs ») sur la Corne d'Or (fig. 2)<sup>46</sup>. Dans son étude sur cette vue, Arne Effenberger s'est attaché à préciser la localisation de cette *turris francorum*, au terme d'une analyse dans laquelle la mention de cette tour chez Doukas n'est d'ailleurs pas convoquée, l'auteur ne la connaissant visiblement pas. C'est donc seulement à partir d'une comparaison de la vue de Düsseldorf avec la feuille 9 du fameux panorama de Constantinople de Melchior Lorichs de 1559 – sur laquelle on reviendra –, qu'il a finalement établi que cette « tour des Francs » devait s'identifier avec la tour dite de « la prison de l'impératrice » (« Der Kayserin gefangene Thurm ») de ce panorama de Lorichs, elle-même qualifiée par Stefan Gerlach, en 1578, de « tour du sel »<sup>47</sup>. Or il la situe entre Zindan kapı (Porte du Pérama) et la porte suivante, celle de Balıkpazarı kapı (*porta Piscaria* ou *Hikanatissa*)<sup>48</sup>, ce qui implique une distance très réduite entre Zindan kapı

44. S'il évoque la Porte de bois (τῆς Ξυλίνης Πύλης) et la Porte de Charisios (τῆς Πύλης τῆς Χαρισσοῦς), la Porte Dorée (τῆς Χρυσέας) est aussi nommée les Portes Dorées (τῶν τῆς Χρυσέας Πυλῶν), tandis que la Porte d'Eugène est désignée exclusivement comme les Portes d'Eugène (τῶν Εὐγενίου Πυλῶν) de même que la Porte de Saint-Romain, qualifiée de Portes de Saint-Romain (ταῖς καλουμέναις Πύλαις τοῦ Ῥωμανοῦ). Voir respectivement Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 275, 276, 317, 270, 272, et *Critobuli Imbriotaie Historiae* (cité n. 19), p. 42, l. 14 et 20; p. 42, l. 22; p. 43, l. 7; p. 90, l. 15; p. 37, l. 27; p. 39, l. 31-32. D. R. Reinsch comprend au singulier la référence aux Portes impériales, qu'il place également au Zeugma : « Das "Kaisertor" ist schwer zu identifizieren, da es mehrere Tore dieses namens gab [...]. Wahrscheinlich lag es nicht allzu weit innerhalb der Hafensperre etwa in Höhe des Stadtviertels Zeugma », D. R. REINSCH, *Mehmet II. erobert Konstantinopel : die ersten Regierungsjahre des Sultans Mehmet Fatih, des Eroberers von Konstantinopel (1453) : das Geschichtswerk des Kritobulos von Imbros*, Graz – Wien – Köln 1986, p. 311, n. 74/1.

45. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 170 et n. 260 pour le commentaire; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 379, l. 1-2.

46. Ms. G 13 de l'Universitäts- und Landesbibliothek de Düsseldorf, f. 54<sup>r</sup>. Sur Cristoforo Buondelmonti et la riche tradition manuscrite de son *Liber insularum Archipelagi*, voir *infra*, n. 83.

47. EFFENBERGER, Die Illustrationen (cité n. 13), p. 38-39. Voir *infra* fig. 9 et 18, et p. 254-255.

48. *Ibid.*, « Tabelle III : Tore am Goldenen Horn » : « Frankenturm (Lorichs, Blatt 8 : fälschlich als "Gefängnis der Kaiserin" bezeichnet, Gerlach : Salzthurn », après Zindan kapı (*ibid.*, p. 77, n° 10)



Fig. 2 – La tour des Francs, ms. G 13 de Düsseldorf.

et cette tour : une centaine de mètres au maximum. Signalons que nous nous trouvons là immédiatement à l'est de la colonie vénitienne de la capitale byzantine, qui s'étendait sur la rive de la Corne d'Or sur 400 m de long, jusqu'à Zindan kapı<sup>49</sup>.

Dans sa version alternative de la capture de Notaras, Doukas signale quels furent et d'où venaient les combattants ottomans auxquels Notaras, Orhan et leurs compagnons, « voyant qu'ils ne pouvaient résister davantage aux Turcs, se rendirent ». Doukas les qualifie de « ceux des bateaux » (οἱ τῶν πλοίων), et effectivement il montre ensuite Notaras et Orhan – ce dernier, reconnu et dénoncé, étant immédiatement exécuté –, jetés avec les autres captifs dans un bateau commandé par un capitaine (ναύαρχος)<sup>50</sup>. Or, cette flotte ottomane ne peut qu'être celle qui avait pénétré le 23 avril précédent dans la Corne d'Or, et qui, ancrée depuis aux « Eaux Froides », attendait le moment propice pour passer à l'attaque<sup>51</sup>; celle-là même dont Kritoboulos, dans son récit mentionné plus haut, a confondu l'action le 29 mai avec celle de la flotte extérieure ancrée au Diplokiônion commandée par Hamza Bey<sup>52</sup>. Doukas confirme d'ailleurs le fait quelques

et avant Balıkpazarı kapı (*ibid.*, p. 78, n° 11), cette dernière porte étant aussi identifiée avec la *porta Piscaria* et l'*Hikanatissa* d'après BERGER, *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 163.

49. Sur les limites de la colonie vénitienne, voir BERGER, *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 156-160, qui contredit (*ibid.*, p. 157) l'identification traditionnelle entre la Porte du Pérama et Balıkpazarı kapı (sur laquelle voir encore *I trattati con Bisanzio, 1265-1285*, a cura di M. Pozza, G. Ravegnani [Pacta veneta 6], Venezia 1996, p. 87) : « Das weiter östlich liegende Balıkpazarı kapı, das oft für das Perama-Tor gehalten worden ist, hat mit diesem deshalb gar nichts zu tun. »

50. Doukas, *Histoire turco-byzantine* (cité n. 18), p. 170; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 379, l. 6; 379, l. 11.

51. Pas plus que la flotte du Diplokiônion, dont Barbaro nous dit qu'elle n'attaqua jamais avant le 29 mai (voir *supra*, n. 43), celle qui avait pénétré dans la Corne d'Or le 23 avril n'entra en action. Elle ne le fit qu'à l'occasion de l'ultime assaut ottoman. Barbaro rapporte ainsi que les défenseurs de la Corne d'Or, dont il était, craignirent qu'elle ne le fit lors de l'assaut général précédent, celui du 7 mai. Mais tandis que la bataille faisait rage du côté terrestre, il rapporte que « la flotte turque n'afficha pas l'intention de bouger, car elle avait peur de notre flotte, qui se trouvait à la chaîne prête à l'attendre ». Voir Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 488; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 37.

52. Voir *supra*, p. 179.



pages auparavant, ainsi que Barbaro dans son journal du siège : commandée, elle, par Zaganos Paşa, cette flotte entra en action dès les premières heures du 29 mai, peu après le début de l'assaut terrestre<sup>53</sup>. Les soixante-dix fustes qui la composaient « se dirigèrent toutes en même temps à un endroit de la ville appelé Phanarion »<sup>54</sup>, c'est-à-dire vers le quartier situé en haut de la Corne d'Or, à l'ouest de la Porte du Phare (*portam Phari*/Fener kapı). Mais leurs assauts furent repoussés avec succès ; il fut impossible aux équipages turcs d'appuyer leurs échelles sur les remparts, et ils durent refluer. Précision importante : Doukas ajoute que les défenseurs de la Corne d'Or résistèrent ainsi victorieusement jusqu'à la troisième heure<sup>55</sup>, soit jusqu'à neuf heures du matin environ. Tout changea en effet lorsque les Turcs de cette flotte surent que leurs compagnons de l'armée terrestre avaient réussi à pénétrer dans la ville – un événement qui était intervenu « à la première heure du jour »<sup>56</sup>, c'est-à-dire vers sept heures du matin –, et que celle-ci était désormais leur. Barbaro et Doukas divergent sur la façon dont ces assaillants turcs de la Corne d'Or apprirent la victoire de leurs congénères. D'après Barbaro, ils le surent parce qu'ils virent, sur la tour qui se trouvait sur « la place » – la Chalkè donnant sur l'Augustéon ? –, l'étendard du sultan que les Turcs, entrés par la Porte Saint-Romain du côté terrestre, y avaient hissé pour remplacer les bannières vénitienes et byzantines, jetées à bas<sup>57</sup>. Selon Doukas, ils l'apprirent parce que ces mêmes Turcs déjà dans la ville, « lorsqu'ils virent les Rhômaïoi combattre ceux des leurs qui étaient hors les murs, criant de toutes leurs forces, montèrent en courant au sommet du rempart » afin de les alerter. Si bien que « ceux des

53. Tandis que la flotte du Diplokiônion s'était ébranlée elle aussi, « une heure avant le jour » selon Barbaro : Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 498 ; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 56. Mais on a vu qu'elle renonça à attaquer le port de la Corne d'Or et chercha à accoster du côté des remparts de la Marmara (voir *supra*, n. 43).

54. Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 499 ; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 56.

55. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 165 ; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 369, l. 21-24.

56. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 160 ; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 361, l. 8-9.

57. Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 498 ; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 55-56. Quoique Barbaro l'appelle simplement « la piazza » comme s'il était inutile d'en dire plus pour être compris, l'identification de cette place – dont il nous dit aussi qu'elle était distante de la Porte Saint-Romain de cinq milles – est tout sauf évidente. Dernièrement (sur une suggestion de J.-P. Grémois), A. Sopracasa (Nicolò Barbaro, *Journal du siège*, p. 498, n. 164) a proposé de manière convaincante d'identifier la « tore » donnant sur la « piazza » avec la porte monumentale du Grand Palais, la Chalkè, au sommet de laquelle était perchée l'église du Christ Sauveur rebâtie par l'empereur Jean Tzimiskès au x<sup>e</sup> siècle (N. ASUTAY-EFFENBERGER, A. EFFENBERGER, Zur Kirche auf einem Kupferstich von Ğugas İnciciyan und zum Standort der Chalke-Kirche, *BZ* 97, 2004, p. 51-94). Cette construction monumentale, qui donnait sur la place de l'Augustéon, s'apparentait assez en effet à une tour : portées sur de hauts mâts, des bannières hissées à son sommet pouvaient certainement être visibles de la Corne d'Or. En parlant simplement de la « piazza », Barbaro aura ainsi voulu désigner le vieux cœur politique de la capitale byzantine, l'Augustéon se trouvant à l'articulation des restes du Grand Palais (Chalkè), du Million, du Dihippion – aux *carceres* de l'Hippodrome –, du Sénat et de Sainte-Sophie. Ce forum Augustéon, où se dressait la colonne de Justinien, gardait toujours à la fin de l'Empire un aspect grandiose en dépit des dégradations, et on ne sache pas qu'il ait été envahi de constructions parasites. En outre, il servait encore de marché alimentaire, ce qui en faisait un lieu de rassemblement quotidien. En évaluant la distance entre la Porte Saint-Romain et la « piazza » à cinq milles, Barbaro s'égare de toute façon puisque, à raison de 1 738 m par mille vénitien, une longueur de 8,69 km excède déjà largement les dimensions de la ville elle-même. La distance entre la Porte Saint-Romain et la porte de la Chalkè est d'environ 4,3 km.

bateaux, voyant les Turcs dans les murs, surent que la Ville avait été prise. Plaçant alors bien vite leurs échelles, ils montèrent à l'intérieur des remparts, brisèrent les portes et entrèrent tous dans la Ville »<sup>58</sup>. On verra ce qu'il faut en penser.

Il est probable en tout cas que ce débarquement de « tous les équipages des soixante-dix fustes qui descendirent alors à terre »<sup>59</sup> ne se soit pas borné comme précédemment à la seule zone du Phanarion, mais qu'il ait eu lieu de manière uniforme tout au long de la côte jusqu'au Pérama ; guère plus à l'est cependant, tant la crainte d'une possible riposte des formidables nefes italiennes, alignées le long de la chaîne, animait toujours Zaganos Paşa. Un indice pourrait même laisser penser que leur attaque aurait plutôt porté frontalement sur la zone de la muraille allant de la Porte des Puits/Ispigas (Cibali kapı) à la Porte Platéa (Unkapanı kapı)/Porte impériale, donc à la Platéa : le sort différencié des chefs de la défense de la Corne d'Or à l'issue de l'attaque, entre ceux qui y laissèrent la vie, et ceux qui furent faits prisonniers. On constate en effet que les défenseurs italiens des murailles au nord-ouest de la Corne d'Or cités par Leonardo de Chio<sup>60</sup> furent seulement capturés : ainsi Girolamo Italiano et Leonardo di Langasco à la Xyloporta, Gabriele Trevisan entre la Porte du Kynégos (Küngöz Kapı) et celle du Phare (Fener Kapı), et les frères Antonio et Lodisio Bembo qui commandaient quelque part entre cette dernière porte et la Porte impériale (Porte Platéa/Unkapanı kapı)<sup>61</sup>. On ne sait rien en revanche, certes, du sort ultérieur des combattants byzantins de la zone négligés par Leonardo de Chio mais cités par Posculo<sup>62</sup>, tels que Manouël Palaiologos à la Xyloporta – trop d'homonymes contemporains pour permettre une identification assurée –, Alexios Dishypatos à la Porte du Phare (Fener kapı), ou ce TzAMPLAKŌN anonyme à la Porte Théodosia (Ayakapı). En revanche, le Métochitès Palaiologos qui gardait la Porte des Puits (Cibali kapı) est certainement le co-gouverneur de Constantinople Dèmétrios Palaiologos Métochitès, dont Chalkokondylès nous dit qu'il « périt au combat » avec ses deux fils<sup>63</sup>. Quant au Philanthrôpènos anonyme de la Porte

58. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 164 ; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 369, l. 24-371, l. 4. L'histoire des portes brisées de Doukas rappelle étonnamment celle des portes de la même zone dont, selon Kritoboulos, les Turcs « firent sauter les serrures et abattre les verrous » pour pénétrer à l'intérieur de la ville.

59. Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 499 ; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 56.

60. Voir *supra*, n. 27. Du côté ottoman, au xvii<sup>e</sup> siècle, les auteurs Evliya Çelebi et Müneccimbaşı ont cru pouvoir donner les noms des « cheikhs » appartenant à différentes confréries auxquels, selon eux, fut dévolue une porte de la Corne d'Or à attaquer. Il n'y a cependant rien là d'historique, les noms de ces personnalités n'étant que le fruit de rapprochements homophoniques avec le nom ottoman de chaque porte. Voir la traduction du récit d'Evliya Çelebi dans M. BALIVET, *Entre mythes et histoire : les narrations tardives de la conquête d'Istanbul, d'après trois auteurs ottomans du xvii<sup>e</sup> siècle : Solakzade (mort vers 1657), Evliya Çelebi (mort vers 1683), Müneccimbaşı (mort vers 1702), dans Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 1227-1242, ici p. 1227-1234.

61. Sur leur sort, voir le témoignage de Barbaro dans *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 62 et les informations annexes évoquées par les auteurs de l'apparat critique dans Leonardo de Chio, *Lettre au pape Nicolas V* (cité n. 19), p. 713, n. 130-131. Sur le quartier du Kynégion donnant sur la porte de même nom, voir N. ASUTAY-EFFENBERGER, *Zum Stadtteil Kynegion und seinem Hafen in spätbyzantinischer und osmanischer Zeit*, dans *Die byzantinischen Häfen Konstantinopels*, F. Daim (Hrsg.) (Byzanz zwischen Orient und Okzident 4), Mainz 2016, p. 109-118.

62. Voir *supra*, n. 25.

63. Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques*, trad., introd. et notes de A. Papaconstantinou dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 323-342, ici p. 337 et n. 33 ; *Laonici*

Platéa (Unkapanı kapı), s'il s'agit bien, comme je crois, de Manouël Philanthrôpènos, on sait « qu'il combattit vaillamment pour la patrie, pour la foi et pour la liberté » mais que « le cours de ses jours se trouva interrompu par un glaive ennemi »<sup>64</sup>.

C'est à ce moment-là en tout cas – peu après la troisième heure selon Doukas, comme on l'a vu –, que Notaras, à la Porte impériale/Zindan kapı ou à la tour des Francs, voyant sur sa gauche les portes tomber les unes après les autres et dans son dos l'étendard du sultan flotter déjà sur la ville, aurait compris que toute résistance était inutile. Il se serait alors replié avec sa suite jusqu'à sa maison, ou bien il aurait fait sa reddition sur place avec ses compagnons, parmi lesquels le prétendant Orhan. Or, de ces deux versions données par Doukas, la seconde est également rapportée par Laonikos Chalkokondylès, qui affirme narrer pour sa part, quoique plus laconiquement, « ce qui se passa, selon les Grecs eux-mêmes ». En effet, pour Chalkokondylès, Notaras, voyant la ville prise, abandonne son poste de combat – non précisé – pour se retirer avec Orhan « dans une des tours de la Ville » – sans en préciser non plus la localisation – « afin d'y décider vers quel lieu ils devaient s'enfuir ». Mais il était trop tard : assiégés dans cette tour, Notaras et son entourage sont faits prisonniers, « vers l'heure à laquelle la place publique est pleine de monde » (περὶ πλήθουσας ἀγοράς)<sup>65</sup>. Pour ce féru des *Histoires* d'Hérodote<sup>66</sup>, à qui Chalkokondylès aura emprunté en priorité cette expression proverbiale, cela signifiait autour de la troisième heure du jour<sup>67</sup>, ce qui confirme pleinement la donnée temporelle fournie par Doukas<sup>68</sup>, c'est-à-dire peu après neuf heures du matin.

Il est bien entendu paradoxal que Chalkokondylès ait été seul à rapporter une version réputée véhiculée par « les Grecs eux-mêmes ». On peut cependant assurer qu'il disait vrai, attendu que l'on retrouve à Vienne en 1460, dans ces grandes lignes, le même récit sous

*Chalcocandylae Historiarum demonstrationes. 2. Pars posterior libros VIII-X et indices continens*, rec., emendavit, annotationibusque criticis instruxit E. Darkó, Budapestini 1927, p. 161, l. 20-21.

64. Manuel Paléologue Iagaris, *Supplique à Callixte III* – Rome, le 20 juin 1457, trad., introd. et notes de Th. Ganchou, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 847-852, ici p. 850-851, éditée par V. LAURENT, Un agent efficace de l'unité de l'Église à Florence : Georges Philanthropène, *REB* 17, 1959, p. 190-195, ici p. 194-195.

65. Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 337 ; *Laonici Chalcocandylae Historiarum demonstrationes. 2* (cité n. 63), p. 162, l. 3-11.

66. Voir dernièrement à ce propos A. KALDELLIS, *A new Herodotos : Laonikos Chalkokondyles on the Ottoman Empire, the fall of Byzantium, and the emergence of the West* (Supplements to Dumbarton Oaks medieval library), Washington DC 2014, en particulier p. 23-48, 63-70.

67. Et non vers midi, comme signalé dans Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 337, n. 35. Voir P.-H. LARCHER, *Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques, un essai sur la chronologie d'Hérodote et une table géographique. 2*, Paris 1786, p. 511 : « à l'heure où la place est pleine. [...] περί πλήθουσας ἀγοράς, le milieu de la matinée, c'est-à-dire, la troisième heure » ; *ibid.* 5, Paris 1786, p. 402 ; *Thucydides de bello Peloponnesiaco libri octo. 1*, ex rec. I. Bekkeri, Berolini 1821, p. 269-270, n. 13, et *Thesaurus graecae linguae ab Henrico Stephano constructus. 1*, Parisiis 1830, p. 410 : « Suid. exponit ὄραν τρίτην » ; J. PLANCHE, *Dictionnaire grec-français, composé sur le Thesaurus Linguae Graecae de Henri Estienne*, Paris 1843, p. 10 : « Ἀγορὰ πλήθουσα οὐ ἀγορᾶς πλήθωρα, *Herodt.* heure où le marché ou la place publique est rempli de monde ; la troisième heure du jour, le milieu de la matinée ». A. Kaldellis, dans Laonikos Chalkokondyles, *The Histories. 2, Books 6-10*, transl. by A. Kaldellis (Dumbarton Oaks medieval library 34), Cambridge Mass. – London 2014, p. 199, traduit περί πλήθουσας ἀγοράς par « around the time when the market would have been busiest in the morning », sans proposer d'heure précise.

68. Voir *supra*, n. 55.

la plume du chroniqueur autrichien Thomas Ebendorfer. Ce dernier avait bien entendu déjà mentionné la chute de Constantinople dans sa *Chronica regum Romanorum*, sous l'année 1453<sup>69</sup>. Or voilà qu'il éprouva en 1460 le besoin d'y revenir, insérant dans son compte rendu des événements de cette année-là un nouveau récit circonstancié de la chute de la capitale byzantine, étonnamment centré cette fois sur le sort de Notaras et des siens, qu'il n'avait pas évoqués précédemment. La raison de ce soudain et anachronique intérêt est cependant facile à découvrir : la présence concomitante du cardinal et légat pontifical Bessarion à Vienne – une étape importante de la légation allemande de ce dernier puisqu'il demeura près de dix-sept mois dans la ville<sup>70</sup> –, flanqué d'une suite nombreuse. C'est manifestement de l'un des membres de cette suite qu'Ebendorfer recueillit ce nouveau témoignage. À cette date, cela faisait en effet à peine six mois que Iakôbos Notaras, le dernier fils du défunt *mégas doux*, échappé du sérail d'Andrinople, était protégé personnellement par le cardinal<sup>71</sup>. Ebendorfer rapporte que durant le siège de Constantinople Loukas s'était chargé avec « les siens » de la défense d'une tour en particulier, défense qu'il assumait un temps virilement. Puis tout changea; le chroniqueur n'en donne pas la raison, mais ce changement d'attitude est évidemment à mettre en rapport avec le fait que l'assaut des Turcs ayant réussi, Notaras vit que tout était perdu désormais. Alors, se sachant connu des Ottomans pour avoir autrefois servi d'intermédiaire pour conclure la paix avec eux, après avoir reçu des assurances de leur part, il abandonna la défense de ladite tour et capitula<sup>72</sup>.

Si les choses ne se passèrent pas exactement de cette façon, la mention de cette tour dans le récit du chroniqueur autrichien, ignoré jusqu'ici, conforte singulièrement la version de Chalkokondylès.

69. *Thomas Ebendorfers Chronica regum Romanorum*, Kritisch erörtert und hrsg. von A. F. Pribram, dans *Mitteilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung*. 3, Innsbruck 1890-1894, p. 38-223, ici p. 147-148.

70. *Ibid.*, p. 176-179 et surtout p. 185-186, où Ebendorfer se fait l'écho de la présence du cardinal dans sa ville. Bessarion arriva à Vienne le 4 mai 1460 et n'en repartit que le 10 septembre 1461. Voir E. MEUTHEN, *Zum Itinerar der deutschen Legation Bessarions (1460-1461)*, *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 37, 1957, p. 328-333.

71. Sur la fuite de Iakôbos Notaras de l'Empire ottoman et son arrivée inopinée à Mantoue, en plein congrès du même nom, voir Th. GANCHOU, *Les tribulations vénitienes de la Ca' Notara (1460/1490) : à la recherche du Plutarque d'Anna*, dans *Manuscripta graeca et orientalia : mélanges monastiques et patristiques en l'honneur de Paul Géhin*, éd. par A. Binggeli, A. Boud'hors et M. Cassin (*Orientalia Loveniensia analecta* 243), Leuven 2016, p. 383-442, ici p. 392-393. Revenu à la foi chrétienne grâce aux bons offices de Bessarion, Iakôbos y fut élevé le 9 novembre 1459 à la dignité d'écuyer d'honneur par le pape Pie II. Après la clôture du congrès de Mantoue, s'appretant à passer en Allemagne pour sa légation, Bessarion prit Iakôbos avec lui, et il s'arrêta en chemin à Venise pour le mettre en présence de sa sœur Anna, obligeant cette dernière à consentir à un partage équitable des biens paternels entre eux, par un accord qui fut stipulé devant la curie patriarcale de Venise le 18 janvier 1460. Le 1<sup>er</sup> février suivant Bessarion quittait la cité de la lagune, empruntant de col du Brenner vers l'Allemagne. Avait-il encore Iakôbos dans sa suite et ce dernier l'accompagna-t-il lors de son séjour en terre germanique? On ne peut l'assurer, d'autant qu'il est surprenant qu'Ebendorfer, si bien renseigné sur le sort des Notaras au moment de la chute, ignore le destin de prisonnier du sultan de l'adolescent. Voir *infra*, n. 289.

72. *Thomas Ebendorfers Chronica* (cité n. 69), p. 159 : *Lucas vero prenominatus cum suis quandam turrem in suam defensionem accepit, a qua viriliter pugnavit ad tempus, sed post, ut non ignotus Teucris et ut pacis sequester prisicis diebus cum eisdem receptis dextris, turrim prefatam relinquens deditioni abscessit*. La traduction du passage n'est toutefois pas aisée, et dépend en particulier de la virgule dans la seconde partie de la phrase, que l'on placerait plutôt entre *diebus* et *cum*.

Doukas signale aussi que lorsque les Turcs avaient pénétré dans Sainte-Sophie, « la première heure n'était pas encore achevée ». Il n'était donc pas encore huit heures du matin<sup>73</sup>. Compte tenu de ce que, toujours selon lui, l'irruption des Turcs par la Porte Saint-Romain aurait eu lieu à sept heures<sup>74</sup>, cela donne une idée de la fulgurance de la progression des envahisseurs vers le cœur de la ville. Mais est-il concevable qu'il s'en soit déjà trouvé pour pousser jusqu'aux remparts de la Corne d'Or, les escalader et alerter ainsi de la prise de la ville les équipages qui assaillaient ces murailles maritimes, comme, on l'a vu plus haut, le signale ce même chroniqueur? Il est permis d'en douter; en premier lieu parce que ce secteur des remparts étant fermement tenu par les défenseurs, il n'aurait pas été possible aux Turcs de les escalader par l'arrière; en second lieu parce qu'à ce moment-là, ces Turcs étaient surtout trop occupés à piller le vieux cœur de la capitale et en particulier Sainte-Sophie, réduisant également en esclavage les nombreux malheureux qui avait choisi de s'y réfugier.

C'est pourquoi le renseignement de Barbaro selon lequel ces équipages auraient su la victoire ottomane en voyant simplement depuis la Corne d'Or la bannière du sultan sur l'église de la Chalkè (?), toute proche de Sainte-Sophie<sup>75</sup>, est plus crédible. C'est au reste l'enseignement à tirer également du témoignage, certes délicat à manipuler, de Kritoboulos d'Imbros, dont on a vu cependant qu'il fonctionne si l'on remplace « flotte du Diplokiônion commandée par Hamza Bey » par « flotte de la Corne d'Or commandée par Zaganos Paşa »<sup>76</sup>. Au moment où ce dernier – puisqu'il s'agit en réalité de lui – pénétra dans la ville avec ses équipages après avoir fait sauter les verrous des portes de la Corne d'Or, il se trouva face à « un bon nombre de Rhômaïoi rassemblés et prêts au combat », c'est-à-dire sur le pied de guerre et n'ayant pas encore vu de Turcs à affronter. « En effet », nous dit-il, « l'armée de terre qui pillait le reste de la Ville n'était pas encore arrivée à cet endroit »<sup>77</sup>. En réalité, Doukas s'est égaré, et c'est forcément sur les murailles de la Propontide que se passa l'épisode qu'il narre, comme le rapporte cette fois correctement Kritoboulos d'Imbros. Assiégés par les équipages de la flotte du Diplokiônion d'Hamza Bey – dont Barbaro situe le débarquement du côté de la *Giudecca*, à Vlanga, au même moment que le débarquement de celle de la Corne d'Or<sup>78</sup> –, les défenseurs de la zone, nous dit Kritoboulos, « luttaient avec vaillance, repoussant avec vigueur leurs assaillants et refoulant de haute lutte ceux qui tentaient d'escalader les murailles », jusqu'à ce « qu'ils virent les ennemis dans leur dos qui leur tiraient dessus de

73. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 163; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 365, l. 31-33.

74. Voir *supra*, n. 41.

75. Voir *supra*, n. 57.

76. Voir *supra*, p. 179 et 182.

77. Voir *supra*, p. 179.

78. Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 499 : « Mais quand cette flotte [de la Corne d'Or] vit de ses propres yeux que les chrétiens avaient perdu Constantinople et que le drapeau du Turc Mehmed Bey avait été hissé sur la tour principale de la ville, et que le drapeau de Saint Marc et celui de l'empereur avaient été coupés et rabattus, à ce moment-là tous les équipages des soixante-dix fustes descendirent à terre, et ceux de la flotte qui se trouvait du côté des Dardanelles firent de même, en laissant les bateaux sur la rive sans personne à l'intérieur, et ceci pour courir furieusement à terre comme des chiens et chercher de l'or, des pierres précieuses et d'autres richesses, ainsi que pour faire prisonniers des marchands »; *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 56.



l'intérieur de la ville ». Désespérés, ils se livrèrent alors sans résistance à l'ennemi, certains se jetant du haut des remparts plutôt que de se rendre<sup>79</sup>. Chalkokondylès raconte à leur propos un épisode de peu antérieur : les Grecs en fuite devant la progression des Turcs voulaient accéder aux ports vers les navires pour se sauver, mais les gardiens des portes de la muraille maritime refusèrent de les laisser passer, pensant que si l'accès leur était interdit, ils seraient obligés de revenir sur leurs pas pour se défendre. C'est qu'ils accordaient foi à une vieille prophétie selon laquelle une fois les ennemis parvenus au Forum Tauri, les Constantinopolitains se défendraient par nécessité et l'emporteraient finalement. Les gardiens des portes seraient même allés dans ce but jusqu'à « jeter les clefs par-dessus la muraille »<sup>80</sup>. Il est au reste logique que tout cela ait concerné les gardiens et défenseurs des portes et murailles de la Propontide/Marmara, et non ceux de la Corne d'Or. La zone de la Propontide, et donc de Vlanga, était en effet à mi-chemin plus au sud de la trajectoire empruntée par les Turcs entrés par la Porte Saint-Romain pour atteindre le cœur de la ville.

#### DISCUSSION SUR LES DEUX VERSIONS DE LA CAPTURE DE NOTARAS CHEZ DOUKAS

Selon la première version de la capture du *mégas doux* donnée par Doukas, il aurait abandonné son poste de combat à la Porte impériale – pour échapper à sa prise du fait des équipages de la flotte de la Corne d'Or, même si cela n'est pas dit clairement – et se serait replié avec une suite réduite vers son palais fortifié, en tout cas muni d'une tour, où était retranchée sa famille. Mais à peine arrivé devant sa demeure, la trouvant déjà assiégée, il aurait été fait prisonnier par les Turcs. Il s'agissait à l'évidence cette fois non pas des Turcs des équipages, qui l'auraient poursuivi, mais assurément de ces Turcs entrés par la Porte Saint-Romain qui s'étaient longtemps attardés au pillage de Sainte-Sophie et donc Doukas nous dit maintenant qu'ils commençaient à s'éparpiller dans toute la ville, occupés à la piller et à faire des prisonniers tous azimuts. Selon sa deuxième version en revanche, Notaras, assiégé par les équipages de la Corne d'Or dans la tour des Francs avec le prétendant Orhan et voyant que toute résistance était inutile, aurait fait sa reddition sur place. Cette seconde version a toutes les chances d'être plus proche de la vérité historique, puisqu'elle est également rapportée – du moins dans ses grandes lignes – par Chalkokondylès et Ebendorfer. Si l'on combine les témoignages de Doukas et Chalkokondylès – qui ont travaillé absolument indépendamment l'un de l'autre<sup>81</sup> –, le scénario est le suivant : Notaras, constatant que la ville venait de tomber – sans doute lui aussi par la vision de la bannière du sultan flottant déjà sur la Chalkè (?) – et par ailleurs déjà assiégé par les équipages de la flotte ottomane qui, enhardis, escaladaient désormais

79. Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 302; *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 73, l. 14-25.

80. Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques*, p. 336-337; *Laonici Chalcocandylae Historiarum demonstrationes. 2* (cité n. 63), p. 160, l. 16 – 161, l. 7.

81. On sait que Doukas rédigea sa chronique à Mytilène, déposant la plume en 1462, tandis que Chalkokondylès, qui élaborait la sienne, semble-t-il, à Constantinople/Istanbul, termina son œuvre en 1464. Or Chalkokondylès ne put avoir accès à l'œuvre de Doukas, resté confidentielle jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle au moins. Voir en dernier lieu Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 107-108, 321-322.

avec succès les murailles de la Corne d'Or, quitte avec Orhan et ses compagnons son poste de la Porte impériale/Zindan kapı, désormais indéfendable. Ils se barricadent dans un lieu mieux fortifié à l'est, la tour du château des Francs, distante d'à peine une cinquantaine de mètres peut-être, le temps « d'y décider vers quel lieu ils devaient s'enfuir ». Mais la tour des Francs se trouvant elle aussi très vite investie, ils doivent se rendre et sont conduits prisonniers sur les bateaux. Selon Doukas, reconnu aussitôt, Orhan est décapité sur place ; tandis que d'après Chalkokondylès, sachant le sort qui l'attendait, le prétendant ottoman aurait préféré se jeter de la tour avant sa capture.

Il s'agit là incontestablement du scénario le plus vraisemblable de la capture de Notaras. Et ce qui doit finir d'emporter l'adhésion sur ce point, c'est précisément le fait que Doukas se soit senti le devoir de le rapporter, quelques pages seulement après avoir rédigé sa première version. Manifestement, cet historien scrupuleux avait conscience de ce que son récit de l'événement n'était pas celui privilégié « par les Grecs (sc. les Byzantins) eux-mêmes », comme le dit Chalkokondylès, qui s'est fait l'écho de cette version canonique. D'où Doukas aura-t-il tiré sa première version, qu'il est seul à rapporter ? Sans doute d'un témoignage oral, peut-être celui de cette noble dame byzantine anonyme capturée par les Turcs avec laquelle il rapporte s'être entretenu après les événements<sup>82</sup>. Quoi qu'il en soit, les points communs entre ces deux versions sautent aux yeux : dans les deux cas, Notaras doit faire sa reddition aux Turcs avec ses compagnons, et cette reddition est chaque fois liée à l'évocation d'une tour, celle de sa zone de combat dans un cas, celle de sa demeure dans l'autre. En définitive, le plus troublant est que Doukas, pourtant au fait de la version « officielle » d'une capture survenue sur les remparts de la Corne d'Or, ait choisi d'accorder plus de crédit à celle, moins convaincante, selon laquelle Notaras aurait été capturé devant sa demeure. Pour admettre qu'il ait pu croire à sa vraisemblance au point de lui donner la prééminence, il faut que deux conditions au moins soient réunies.

La première condition voudrait bien entendu que le palais Notaras ait été muni d'une tour. La seconde condition impliquerait que ce palais n'ait pas été trop éloigné de la zone de combat du *mégas doux* sur la muraille de la Corne d'Or – dont on a vu qu'il faut la situer entre Zindan kapı et Balıkpazarı kapı, au Pérama, selon que l'on se trouve à la Porte impériale ou à la tour des Francs. Doukas nous dit en effet que lorsque Notaras arriva avec ses compagnons devant sa demeure, les Turcs étaient déjà là, puisqu'ils tentaient de pénétrer dans la tour où sa femme et ses enfants s'étaient retranchés. Or il était, on l'a vu, neuf heures du matin environ, soit à un moment où les Turcs, entrés par la Porte Saint-Romain et concentrés jusqu'ici dans les alentours de Sainte-Sophie, commençaient à peine à se répandre au-delà de cette zone. Dans ces conditions, surtout si Notaras et ses compagnons purent éventuellement faire rapidement la distance à cheval – en effet Doukas ne dit rien à ce propos –, cela signifierait que sa demeure ne devait pas être située dans la zone nord-ouest de la ville, forcément atteinte par les envahisseurs plus tard dans la matinée. Autrement dit, cela milite pour que le palais Notaras se soit trouvé en priorité quelque part entre le quartier du Pérama sur la Corne d'Or et le vieux cœur de la capitale, et de préférence relativement proche du Pérama.

82. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 136-137 ; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 323, l. 23-27.



LE PALAIS NOTARAS DANS LA VUE DE CONSTANTINOPLE DU BUONDELMONTI BnF, NAL 2383

Or il se trouve que ces deux conditions sont remplies dans la représentation du palais Notaras sur une vue de Constantinople/Péra qui figure dans l'un des nombreux manuscrits – une soixantaine, de tailles et de factures variables – à avoir conservé le *Liber insularum Archipelagi* du voyageur florentin Cristoforo Buondelmonti : celle contenue dans le manuscrit BnF NAL 2383 (au f. 34<sup>v</sup>), rapporté d'Istanbul en France vers 1857 par l'orientaliste Charles Schefer<sup>83</sup>. La datation exacte de cette vue de la capitale byzantine et de la colonie génoise, célèbre entre toutes et maintes fois reproduite, a fait couler beaucoup d'encre. Une étude circonstanciée lui a été récemment consacrée par Arne Effenberger. Elle avalise la conclusion traditionnellement admise, à savoir que cette vue refléterait une Constantinople ottomane de peu postérieure à 1457-1458. Effenberger place ainsi sa date d'élaboration entre 1457 et 1463, toujours sous le règne de Mehmed II<sup>84</sup>. Or l'argumentation de l'auteur pour aboutir à une telle datation n'est pas pertinente ; en réalité

83. Sur le *Liber insularum Archipelagi*, sa traduction manuscrite complexe, sa diffusion ainsi que son auteur, voir la synthèse récente d'E. VAGNON, *Cartographie et représentations de l'Orient méditerranéen en Occident (du milieu du XIII<sup>e</sup> à la fin du XV<sup>e</sup> siècle)* (Terrarum Orbis 11), Turnhout 2013, p. 273-304. Cristoforo Buondelmonti le composa entre 1420 et 1430, mais en livra déjà plusieurs versions. Après sa mort, survenue à la fin de 1430 ou en 1431 dans l'île de Rhodes (voir maintenant J.-M. ROGER, Christophe Buondelmonti, doyen de l'église cathédrale de Rhodes, 1430, *Byz.* 82, 2012, p. 323-346), les manuscrits ultérieurs comportent également des variantes iconographiques dans ses cartes, qui reflètent des additions propres aux différents copistes et cartographes, soucieux de les actualiser, surtout lorsqu'ils étaient eux-mêmes familiers sinon originaires des lieux de Romanie décrits par Buondelmonti. Pour l'histoire et la description du manuscrit BnF, *N(ouvelles) A(quisitions) L(atines)* 2383, voir sa notice, rédigée en 2004 : É. VAGNON et M.-P. LAFITTE, NAL 2383, <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc705961>, page consultée le 31 mai 2017. Pour une synthèse sur les représentations les plus anciennes de Constantinople, de Buondelmonti à Hartmann Schedel en passant par Vavassore, voir désormais A. EFFENBERGER, Constantinople/Istanbul : die frühen bildlichen Zeugnisse, dans *Die byzantinischen Häfen Konstantinopels* (cit. n. 61), p. 19-31.

84. A. EFFENBERGER, Polichnion oder Yedikule? Zur Datierung einer Stadtansicht von Konstantinopel in Paris, dans *Fund-Stücke, Spuren-Suche*, hrsg. von A. Boschetti-Maradi et al., Berlin 2011, p. 115-127. L'auteur a donné un tour biaisé à son argumentation en raison d'un postulat de départ que, en dépit du titre au mode interrogatif de son étude, il ne consent pas vraiment à remettre en question : sa conviction que la forteresse représentée en arrière de la *porta chrisee* est celle de Yedikule, bâtie par Mehmed II en 1457-1458, partagée avant lui par A. BERGER & J. BARDILL, The representations of Constantinople in Hartmann Schedel's *World chronicle*, and Related Pictures, *BMGS* 22, 1998, p. 2-37, ici p. 9; BARSANTI, Un panorama di Costantinopoli (cit. n. 31) p. 36; BARSANTI, Costantinopoli e l'Égeu (cit. n. 13), p. 230. Non seulement cette forteresse anonyme proche de la Porte Dorée (*porta chrisee*) est bien en réalité le Polichnion de Jean V Palaiologos, élevé dans les années 1380-1390, mais le fait est que rien, dans cette vue où églises et monastères sont toujours surmontés de croix, ne permet de déceler le moindre signe d'une présence ottomane sur la ville. Aucun minaret nulle part, et le seul croissant que l'on distingue – non relevé par A. Effenberger ni par aucun des auteurs cités ci-dessus – surmonte, comme de juste, un bâtiment situé à l'extérieur de la capitale byzantine et qui se trouvait aux mains des Ottomans longtemps avant 1453 : la tour-phare de Léandre (Kız Kulesi), correctement désignée comme *arcla* – d'après son nom grec Arkla –, à hauteur de l'embouchure du Bosphore et au large de Scutari. Assuré à partir du traité de 1424, son contrôle par les Ottomans était même certainement antérieur. Voir J.-P. GRÉLOIS, Batılı Seyyahların gözünden Hippodrom/Atmeydanı : gerçekler ve efsaneler (onbeşinci-onyedinci yüzyıllar)/Western travelers' perspectives on the Hippodrome/Atmeydanı : realities and legends (fifteenth-seventeenth centuries),

la vue en question reflète encore une image de Constantinople byzantine, correspondant aux toutes dernières années de l'empire byzantin, *ca* 1445-1453<sup>85</sup>.

Au reste, cette question importe assez peu pour ce qui nous occupe ici : l'intérêt exceptionnel de cette vue de Constantinople réside surtout dans le fait qu'elle est la seule à offrir, sur la soixantaine de ces consœurs « buondelmontiennes », des représentations de demeures privées à côté des habituelles représentations de bâtiments officiels, églises, monastères, palais impériaux, etc. Elles sont au nombre de trois.

À l'intérieur de Constantinople est figuré le *palatium chir Luca*, et que ce simple *chir Luca*, du grec « kyr Loukas », ait concerné le *mégas doux/mésazôn* Loukas Notaras ne souffre aucun doute. En effet, c'est ainsi que le désigne toujours, dans son récit en latin de la chute de Constantinople, l'archevêque de Mytilène d'origine génoise Leonardo de Chio, témoin de l'événement : *Chirluca*, sans patronyme<sup>86</sup>. Il en est de même dans les récits de la conquête de la capitale byzantine que nous ont laissés, du côté turc, Aşikpaşazade<sup>87</sup>, Enveri<sup>88</sup>, Neşri<sup>89</sup> et Hoca Sadeddin : *Kir Luka*<sup>90</sup>. Ajoutons que le chevalier bourguignon Valéran de Wavrin, qui fut en contact avec le *mésazôn* en 1445, le désigne aussi simplement, en français, comme « cary Lucas, gendre et message de l'empereur »<sup>91</sup>.

À l'ouest des murailles de la colonie génoise de Péra/Galata sont représentées les résidences campagnardes de Francesco Draperio (*francisci de draperiis*) et de Paolo Vegio

dans *Hippodrom/Atmeydanı : İstanbul'un Tarih Sahnesi = Hippodromel/Atmeydanı : a stage for Istanbul's history*. I, ed. B. Pitarakis, Istanbul 2010, p. 213-239, ici p. 214.

85. Voir note précédente. Le dossier est certes complexe, car cela ne signifie pas que le manuscrit qui contient cette vue soit antérieur à 1453 : l'examen de ses filigranes – conduit dans le cadre d'une étude que je prépare avec Jean-Pierre Grélois –, montre sans conteste qu'il fut confectionné vers 1463-1465. Il faut en conclure que, pour sa vue de Constantinople au moins, le dessinateur aura copié, sans en rien modifier, une vue contenue dans un manuscrit antérieur aujourd'hui disparu. C'est également l'avis de VAGNON, *Cartographie* (cité n. 83), p. 292 et n. 91.

86. Leonardo de Chio, *Lettre au pape Nicolas V* (cité n. 19), p. 702, 712-713, 715, 726 ; *Leonardi Chiensis de expugnatione Constantinopolis* (cité n. 19), col. 930, 935, 936, 942, 943. Pour Nikolaos Sékoundinos, qui raconte sa fin tragique, il est simplement *Luca*. Voir Leonardo de Chio, *Lettre au pape Nicolas V*, p. 794-795 ; *Ad serenissimum principem et invictissimum regem Alphonsum Nicolai Sagundini oratio*, introd., testo critico, commento a cura di C. Caselli (Fonti per la storia dell'Italia medievale. Antiquitates 39), Roma 2012, p. 3-20, ici p. 10-11. De même que pour Thomas Ebendorfer, voir *supra*, n. 72.

87. Aşikpaşazade, *Tevarih-i al-i Osman*, trad., introd. et notes de N. Vatin, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 343-350, ici p. 346 ; Aşik Paşazade, *Osmanoğulları'nın tarihi. Çeviri ve Günümüz Diline Aktarım*, hazırlayanlar K. Yavuz, M. A. Yekta Saraç, Istanbul 2003, p. 218 (« Kerluka »).

88. Enveri, *Düsturname*, trad., introd. et notes de N. Vatin, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 351-358, ici p. 355 ; *Fatih Devri Kaynaklarından Düstürnâme-i Enveri. Osmanlı Tarihi Kısmı (1299-1466)*, hazırlayanlar N. Öztürk, Istanbul 2003, p. 49, vers 538 (« Kir-Lika »).

89. Neşri, *Kitab-i Cibannüma*, trad., introd. et notes de N. Vatin, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 1077-1086, ici p. 1081 ; 1083 ; 1084 ; *Mevlâna Mehmed Neşri, Cibannümâ [Osmanlı Tarihi (1288-1485)]*, hazırlayanlar N. Öztürk, Istanbul 2008, p. 310 ; 313 (« Kir-Luka »).

90. Hoca Sadeddin, *Tacü't-tevarih*, trad. de A. Galland transcrite par A. Berthier, introd. et notes de N. Vatin, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 1213-1226, ici p. 1218, 1224 ; *Hoca Sadeddin Efendi, Tacü't-tevârih*. 2, hazırlayanlar I. Parmaksizoglu, Istanbul 1974, p. 272, 286 (« Kir Lika »).

91. Lille, Archives départementales du Nord, Série B, n. 1984, pièce n. 59234 (s.l. n.d.) : « gendre et message de l'empereur », soit *gambros* et *mésazôn* de Jean VIII. Voir GANCHOU, Nikolaos Notaras, *mésengyos* (cité n. 10), p. 161.

(*pauli vegii*), encadrées par un cours d'eau qui ne peut être que le Meizôn (Kozluca Deresi), qualifié « d'eau douce »<sup>92</sup>. Loukas Notaras et le bourgeois de Péra Francesco Draperio étaient l'un et l'autre deux personnalités de premier plan sur les rives du Bosphore, jouissant dans les années 1440 d'un grand poids économique et d'un prestige politique et social de premier ordre<sup>93</sup>. Or il n'en était pas de même de l'autre propriétaire évoqué, Paolo Vegio. Que le nom de ce Génois d'envergure modeste – qui habitait Péra dans les années 1440-1450 et dont l'identité est restée longtemps mystérieuse<sup>94</sup> –, puisse figurer sur

92. Au contraire de la demeure Notaras, qualifiée de *palatium* de Loukas, celles de Draperio et Vegio ne sont pas spécifiquement définies, leurs légendes présentant seulement les noms de leurs propriétaires au génitif. Contrairement à ce que pense BARSANTI, Costantinopoli e l'Egeo (cité n. 13), p. 235, ce n'était pas les demeures principales de ces deux personnages, qui se trouvaient comme il est naturel à l'intérieur des remparts de Péra-Galata; voir ainsi, pour celle de Francesco Draperio habitée en son absence par son gendre Tommaso Spinola durant le siège de 1453, A. ROCCATAGLIATA, *Notai genovesi in oltremare : atti rogati a Pera e Mitilene. 2, Pera (1408-1490)*, Genova 1982, doc. 57, p. 145. Il s'agissait de leurs résidences secondaires, des villégiatures campagnardes situées dans une zone qui présentait toutefois l'avantage, pour des raisons évidentes de sécurité, d'être proche des remparts de la colonie génoise. Le nom du cours d'eau qui les sépare n'est pas écrit *aque dulci*, comme l'a lu BARSANTI, Un panorama di Costantinopoli (cité n. 31), p. 37, et BARSANTI, Costantinopoli e l'Egeo (cité n. 13), p. 235, mais *aqua dulce*, donc au singulier, comme l'avait transcrit en son temps G. GEROLA, Le vedute di Costantinopoli di Cristoforo Buondelmonti, *Studi bizantini e neoellenici* 3, 1931, p. 249-279, ici p. 267. L'erreur a conduit l'historienne italienne à y voir les fameuses « Eaux Douces d'Europe » chères aux voyageurs de l'époque moderne, c'est-à-dire les antiques Barbyzès (Kağithane deresi) et Kydaros (Ali Bey deresi). Mais ces derniers étant situés plus au fond de la Corne d'Or, il s'agit forcément du Meizôn (Kozluca Deresi), le cours d'eau qui était le plus proche de la muraille occidentale de Péra, aujourd'hui un égout, sur lequel voir Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins*, introd., trad. et notes de J.-P. Grémois (MTM 28), Paris 2007, p. 122, n. 633. EFFENBERGER, Polichnion oder Yedikule? (cité n. 84), p. 6, désigne forcément lui aussi le Meizôn lorsqu'il identifie cette *aqua dulce* au ruisseau « der bei Kâsimpaşa in das Goldene Horn mündete ».

93. Affermeur de la fameuse société de l'alun de Grèce et de Turquie grâce à une concession du sultan Murad II, considéré comme le plus grand marchand oriental de son temps, Francesco Draperio dispose d'une abondante bibliographie. Voir en particulier M. BALARD, Drap(peri)erio, Francesco, dans *Lexikon des Mittelalters*. 3, München 1995, col. 1368; L. BALLETO, Draperio, Francesco, dans *Dizionario biografico degli Italiani*. 41, Roma 1992, p. 681-684, et PLP 5824, entrée Δραπέριος Φραντζήσκος. On savait que ce Pérote de naissance était petit-fils d'une Byzantine, kyra Palaiologina Libadaria (Th. GANCHOU, Autonomie locale et relations avec les Latins à Byzance au xiv<sup>e</sup> siècle : Ioânnēs Limpidarios/Libadarios, Ainos et les Draperio de Péra, dans *Chemins d'outre-mer : études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard. 1*, textes réunis par D. Coulon, trad. et al. [Byzantina Sorbonensia 20], Paris 2004, p. 353-374). On sait désormais que sa mère était elle aussi une aristocrate byzantine, fille du célèbre Géorgios Goudélès : GANCHOU, L'ultime testament de Géorgios Goudélès (cité n. 21), p. 277-358. Si la date de la mort de Draperio n'est pas précisément connue, elle fut de peu postérieure à 1456.

94. GEROLA, Le vedute (cité n. 92), p. 267, avait en effet transcrit erronément son nom en *pauli regii*, une lecture acceptée à sa suite par ses continuateurs, contraints de ce fait à de multiples acrobaties pour accréditer l'existence d'un improbable « Paolo Reggio » contemporain de Notaras et Draperio sur les rives du Bosphore. Voir ainsi BARSANTI, Un panorama di Costantinopoli (cité n. 31), p. 38. Alors que l'étude postérieure du même auteur, BARSANTI, Costantinopoli e l'Egeo (cité n. 13), p. 237 et n. 574, était au stade des épreuves, nous lui avons signalé l'erreur de lecture, *veggii* au lieu de *regii*, lui fournissant par ailleurs les documents des archives génoises, édités comme inédits, rendant compte de l'activité du personnage; voir depuis VAGNON, *Cartographie* (cité n. 83), p. 292, n. 90, et EFFENBERGER, Polichnion oder Yedikule? (cité n. 84), p. 6; 14, n. 36 (quoique ce dernier auteur extrapole quelque peu les informations génoises sur Vegio relayées d'après nous par BARSANTI, Costantinopoli e l'Egeo

cette vue à parité avec de si hauts personnages que Notaras et Draperio, intrigue, et incline décidément à voir en lui soit un ami du cartographe, soit peut-être le commanditaire du manuscrit. L'établissement de la date à laquelle, dans l'histoire de ce manuscrit, ont été apposées les légendes en alphabet arabe écrites à l'encre rouge qui figurent sur toutes les vues, pourrait à ce titre apporter quelques éclaircissements<sup>95</sup>. D'évidence, l'importance accordée dans cette vue à la représentation de la colonie génoise, très détaillée – où par exemple les légendes des églises et monastères sont seulement indiquées par leurs initiales comme s'il était inutile d'en dire plus pour les identifier clairement –, et la mise en valeur singulière de deux de ses habitants, dont l'un de notoriété toute relative, militent pour une confection génoise du manuscrit, sinon pérote.

Quoi qu'il en soit de cette question, c'est bien en premier lieu l'image de Constantinople qu'offre cette vue qui intéresse ici, et en particulier la physionomie du palais Notaras qu'elle, et elle seule, nous donne à voir. Disons tout de suite que cette représentation de la capitale byzantine à la veille de sa chute est remarquable, et reflète une connaissance exceptionnelle, de la part du cartographe, de la topographie de la ville impériale et de ses monuments, qui sont disposés les uns par rapport aux autres avec une exactitude assez satisfaisante au regard des techniques cartographiques de l'époque. Deux exemples éloquentes suffiront à cet égard. Si on savait par les textes l'église-monastère de Sainte-Marie Hodigitria (*digitria*), ou des Hodèges, située près des remparts maritimes de la Propontide/Marmara, on la plaçait traditionnellement au nord-est de Sainte-Sophie<sup>96</sup>; en reprenant plus attentivement les témoignages, Albrecht Berger a montré dès 1988 qu'elle devait se trouver en réalité au sud-est de la basilique, toujours près du rempart maritime, certes, mais plutôt à hauteur du Grand Palais<sup>97</sup>. Or la vue du BnF NAL 2383

[cité n. 13], p. 237). Au stade actuel de notre documentation, Paolo Vegio est attesté à Péra en 1442, 1443 et 1453. On ignore la date exacte de sa mort. On sait seulement qu'elle était antérieure à avril 1473 – époque où l'on trouve cité son fils, le bourgeois de Chio Enrico Vegio *quondam Pauli* –, et postérieure à août 1453 : ROCCATAGLIATA, *Notai genovesi* (cité n. 17), doc. 12, p. 148.

95. Les commentateurs de cette vue précédemment cités ont considéré que ces légendes en écriture arabe, essentiellement des traductions des points cardinaux et des titres des vues, furent apposées dans un second temps indéfini pour l'usage d'un possesseur ottoman ultérieur; voir dernièrement BARSANTI, *Costantinopoli e l'Egeo* (cité n. 13), p. 230, EFFENBERGER, *Polichnion oder Yedikule?* (cité n. 84), p. 11, et VAGNON, *Cartographie* (cité n. 83), p. 292, n. 91. Je n'en suis pas si sûr, mais au stade actuel de l'enquête sur le manuscrit, il est encore difficile de parvenir à une conclusion définitive. On conçoit cependant que l'enjeu n'est pas mince : s'il y avait en réalité comitance entre l'écriture du texte latin et celle de ces légendes arabes, la candidature de Paolo Vegio comme commanditaire du manuscrit serait à abandonner au profit de la première option – simple ami du cartographe –, et du coup l'identité de l'éventuel commanditaire ottoman pourrait se révéler assez troublante. Sur cette vue, les légendes en écriture arabe à l'encre rouge, outre la traduction des directions, offrent les mots « Galata » au-dessus de la représentation de Péra à droite, et « al Qustantiniyya » au-dessus de celle de Constantinople.

96. Voir JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 206, et la carte n° 1 de JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), I 7; voir de même les cartes figurant dans MAJESKA, *Russian travelers* (cité n. 24), p. [464, 467] (« Monastery of the Virgin Hodegetria », n° 59), et V. KIDONOPOULOS, *Bauten in Konstantinopel 1204-1328 : Verfall und Zerstörung, Restaurierung, Umbau und Neubau von Profan- und Sakrallbauten*, Wiesbaden 1994, p. 289 (Karte II, Klöster; « Hodëgëtria », n° 29).

97. A. BERGER, *Untersuchungen zu den Patria Konstantinupoleos* (Ποικίλα Βυζαντινά 8), Bonn 1988, p. 377-378. Cette nouvelle localisation est entérinée sur les cartes de Constantinople qui figurent dans P. MAGDALINO, *Constantinople médiévale : études sur l'évolution des structures urbaines* (MTM 9), Paris 1996, p. 106, et dans ID., *Medieval Constantinople*, dans ID., *Studies on the history and topography*

place bien *digitria* en dessous de Sainte-Sophie, entre cette dernière et l'Hippodrome<sup>98</sup>. Quant au monastère du Christ Pantéoptès, il a été longtemps identifié avec Eski İmaret Camii, sur les pentes de la quatrième colline<sup>99</sup>, avant que Cyril Mango, en 1998, ne prouve qu'il se trouvait en réalité sur celles de la cinquième colline, à l'emplacement de l'actuelle Yavuz Sultan Selim Camii<sup>100</sup>. Là encore, la localisation de l'église-monastère *pandapofti* offerte par notre vue, que Mango n'avait pas mis à l'époque à contribution pour sa démonstration, confirme pleinement cette conclusion<sup>101</sup>.

Afin de mettre mieux en évidence la précision de cette vue médiévale de Constantinople/Péra, le choix a été fait de lui opposer en regard une carte topographique actuelle, sur laquelle ont été placés les monuments – légendés ou non – et les lieux qui y figurent, en modifiant son orientation de 35° environ vers la gauche pour que les deux puissent être confrontées plus aisément (fig. 3-4)<sup>102</sup>. Cette modification d'orientation fait apparaître d'emblée une erreur du cartographe – assez commune cependant à nombre d'autres vues « buondelmontiennes » de la capitale – : le port de Vlanga (*portus velange*) est à placer en réalité à l'endroit où est dessiné le port Julien/Sophien/Kontoskalion (*condoscali*), qui aurait dû légendiser, en remontant vers le nord de la Marmara, l'échelle suivante qui ne porte pas de didascalie, tandis que l'échelle qui suit cette dernière est correctement désignée *portus ollim palatii imperatoris*, soit le port du vieux palais du Boukoléon<sup>103</sup>. Mais

*of Byzantine Constantinople* (Variorum CS 855), Aldershot 2007, n° 1, p. 1-111, ici p. 2 (« Monastery of the Hodegoi », n° 9).

98. Si la vue du BnF, NAL 2383 est largement commentée par BERGER & BARDILL, *The representations of Constantinople* (cité n. 84), les auteurs ne semblent pas s'être aperçus qu'elle confirmait la localisation de l'Hodigitria selon BERGER, *Untersuchungen zu den Patria* (cité n. 97).

99. L'identification entre le monastère du Pantéoptès et Eski İmaret Camii remontait à A. VAN MILLINGEN, *Byzantine churches in Constantinople*, London 1912, p. 212. Voir aussi JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 514-515, et la carte n° I de JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), E 5, celle de KIDONOPOULOS, *Bauten* (cité n. 96), p. 289 (Karte II, Klöster; « Christos Pantepoptes », n° 10), et celle de MAGDALINO, *Constantinople médiévale* (cité n. 97), p. 106 (« Monastère du Christ Pantéoptès », n° 45).

100. C. MANGO, *Where at Constantinople was the monastery of Christos Pantepoptes?*, *DChAE* 52, 1998, p. 87-88.

101. Cette nouvelle localisation du Pantéoptès se lit sur la carte de MAGDALINO, *Medieval Constantinople* (cité n. 97), p. 2 (« Monastery of Christ Pantepoptes », n° 45 : une localisation qui a donc « migré » par rapport à la carte de Id., *Constantinople médiévale* [cité n. 97], p. 106). La confirmation de la démonstration de C. Mango dans la vue de Constantinople du BnF, NAL 2383, a été soulignée par N. ASUTAY-EFFENBERGER & A. EFFENBERGER, *Eski İmaret Camii, Bonosizisterne und Konstantinsmauer*, *JÖB* 58, 2008, p. 13-44, ici p. 14-15. Le lecteur trouvera dans leur étude la reproduction des plans donnant les emplacements respectifs d'Eski İmaret Camii et de Yavuz Sultan Selim Camii, en particulier le n° 5, p. 43. Voir aussi la carte générale de W. MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon zur Topographie Istanbul*, Tübingen 1977 (Suriçi Istanbul, Galata ve Pera Tarihi Anıtlarını Gösteren Plan), D 4/10 (Eski İmaret Camii) et D 3/9 (Sultan Selim Camii).

102. En effet, outre qu'elle ne respecte pas la disproportion d'échelle existant entre Péra/Galata et Constantinople – la colonie génoise étant en réalité de proportions bien plus modestes que la capitale byzantine –, la vue a imprimé à la capitale byzantine une rotation à 35° à gauche.

103. Il en ressort que le « port » légendé par erreur *portus velange* doit désigner l'embarcadère qui était associé au Polichinion, la forteresse de Jean V figurée sur la gauche, devant l'actuelle Mermerkule. Sur le port Julien/Sophien/Kontoskalion, voir désormais D. HEHER, *Julianoshafen, Sophienhafen, Kontoskalion*, dans *Die byzantinischen Häfen Konstantinopels* (cité n. 61), p. 51-66. Sur le port du Boukoléon, voir Id., *Der Palasthafen des Bukoleon*, *ibid.*, p. 67-90.



hormis cette erreur, et sans doute aussi l'orientation aberrante donnée à l'Hippodrome, la superposition des monuments et lieux sur une carte moderne offre une belle coïncidence qui permet d'apprécier assez exactement l'emplacement du *palatium chir Luca*. Sont figurés en gras les lieux et monuments légendés<sup>104</sup>, en casse normale les monuments non légendés mais identifiables par ailleurs<sup>105</sup>, et en italique les lieux et monuments qui ne sont pas figurés sur la vue, mais dont il est question dans la présente étude<sup>106</sup>. N'ont pu toutefois figurer sur cette carte les lieux mentionnés sur la vue qui en outrepassent largement les limites<sup>107</sup>.

104. Pour Péra/Galata, en partant de la gauche : *francisci de draperiis* = villa de Francesco Draperio; *aqua dulce* = Meizôn; *pauli vegii* = villa de Paolo Vegio. Pour Constantinople, de gauche à droite : *porta messis* = Porte Platéa (Unkapanı Kapi) Porte impériale; *piscaria* = Porte Hikanatissa/Piscaria (Balıkpasarı Kapi); *iudeica* = Porte du Néorion/Horaia/Judaica (Bahçe Kapi); *sanctus Demetrius* = Saint-Démétrios; *vlacherna* = Sainte-Marie des Blachernes; *palacii* = Palais impérial (Tekfur Sarayı; voir *supra*, n. 22); *panda-pofti* = Christ Pantépoptès; *palatium chir Luca* = Tour d'Irène (Eirene Kulesi) palais Notaras?; *sanctus petrus* = Saint-Pierre; *sanctus georgius de mangana* = Saint-Georges des Manganes; *sanctus Iohannes de petra* = Saint-Jean de Petra; *hic constantinus genuflexo ante angelum* = colonne de Michel VIII; *pando-cratora* = Christ Pantokratôr; *colona crucis* = colonne de Constantin; *colona Iustiniani* = colonne de Justinien; *sancta soffia* = Sainte-Sophie; *sanctus Romano* = Porte Saint-Romain; *apostoli* = Saints-Apôtres; *ipodromos* = Hippodrome; *digitria* = Sainte-Marie Hodigitria; *sancta marta* = Sainte-Marthe; *perilepto* = Sainte-Marie Péribleptos; *portus ollum palacii imperatoris* = Port du palais du Boukoléôn; *sanctus Iohannes de studio* = Saint-Jean-Baptiste de Stoudios; *condoscali* = Port Julien/Sophien/Kontoskalion (en réalité port de Vlanga); *porta chrisee* = Porte Dorée; *portus Velange* = Port de Vlanga (en réalité port du Polichnion de Jean V/Mermerkule).

105. Ainsi l'imposant bâtiment à coupole de forme circulaire que semblent enserrer les deux bras de l'Hippodrome n'est autre que l'église Saint-Jean du Dihippion, effectivement située à l'extrémité nord-est de l'Hippodrome (voir en dernier lieu J.-P. GRÉLOIS, Note sur la disparition de Saint-Jean au Dihippion, *REB* 64-65, 2006-2007, p. 369-372). La colonne curieusement légendée *hic constantinus genuflexo ante angelum*, au-dessus à gauche de l'église des Saints-Apôtres, est en réalité celle, élevée dans les années 1270 devant cette église par Michel VIII Palaiologos, qui s'est fait représenter à son sommet agenouillé devant l'archange saint Michel, tandis que les deux colonnes de part et d'autre d'un Lykos montré à tort débouchant dans le port du Kontoskalion (*condoscali*) – en réalité celui de Vlanga –, sont respectivement la colonne d'Arcadius au forum homonyme et la colonne de Théodose au Forum Tauri. Si le Lykos ne finissait pas dans le port du Kondoskalion mais dans celui de Vlanga, le Kontoskalion avait bien une église sur sa droite, comme le montre la vue : celle des Saints-Serge-et-Bacchus. Enfin, l'église située à gauche entre Sainte-Marie Péribleptos (*perilepto*) et Saint-Jean-Baptiste de Stoudios (*sanctus Iohannes de studio*) est forcément celle de Saint-André en Krisei. Les villas de Draperio et Vegio de part et d'autre du Meizôn sont bien entendu placées approximativement. Pour des doutes concernant l'emplacement exact de Sainte-Marthe (*sancta marta*), voir *infra*, n. 133.

106. La Chalkè et l'Augustéon entre l'Hippodrome et Sainte-Sophie; la région de Vlanga; le Lykos; la tour des Francs sur la muraille de la Corne d'Or – dont la localisation est approximativement fixée entre Zindan kapı et Balıkpasarı kapı; la Bigla à l'intérieur de ces murailles dans le prolongement de la Porte de la Bigla/du drongaire; les « Eaux Froides » dans cette même Corne d'Or; le Kosmidion à l'extérieur des murailles terrestres à hauteur des Blachernes.

107. Il s'agit avant tout de lieux mentionnés de part et d'autre de Péra : à l'ouest de la colonie, le *molendino de la grafo*, devant un cours d'eau – que traverse un pont – qui est le Barbyzès, en turc Kağithane deresi, qui signifie justement ruisseau du moulin à papier (ou de la papeterie), et est distant d'une dizaine de km de Constantinople; à l'ouest de Péra, les églises de *sanctus constantinus grecorum* et de *sanctus focha*. Saint-Constantin des Grecs (voir *infra*, p. 230-232) outrepassa certes de peu les limites de la carte, puisqu'elle se trouvait dans le quartier de Tophane (Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* [cité n. 92], p. 125, n. 658), la seconde plus largement, puisque située à Ortaköy (*ibid.*, p. 134, n. 708). Il en est de même de *diplochioni* (Diplokiônion), lieu des « doubles colonnes » figurées graphiquement par

Le *palatium chir Luca* apparaît comme une belle bâtisse surmontée d'un toit simple à deux pans (fig. 5). Elle comporte deux niveaux, et l'étage supérieur offre quatre larges fenêtres, à moins qu'il ne s'agisse d'une galerie à arcades. Toutefois, il serait certainement illusoire de prétendre restituer la physionomie réelle du palais Notaras à partir de cette représentation, qui a toutes les chances d'être stéréotypée, comme invite à le penser d'ailleurs une comparaison avec la résidence de villégiature de Francesco Draperio, qui offre les mêmes caractéristiques. En revanche, il est un élément remarquable de ce palais Notaras qui le distingue résolument de la demeure Draperio : l'imposante tour qui le flanque à gauche.

Autant que l'on puisse en juger à la lumière de nos sources, l'adjonction d'une tour n'avait jamais été une caractéristique architecturale traditionnelle dans les demeures aristocratiques constantinopolitaines. Hormis le témoignage de Doukas sur le palais Notaras, confirmé par la vue parisienne de Constantinople, aucune source littéraire n'en mentionne. Il est vrai cependant que lorsque ces sources évoquent des demeures aristocratiques, elles se contentent encore sous les Paléologues de véhiculer le *topos* consistant seulement à leur donner trois étages, symbole de richesse ancien<sup>108</sup>, sans plus de détails<sup>109</sup>. Mais au fond, la

le cartographe, et situé à Beşiktaş (*ibid.*, p. 129). Enfin, la tour d'Arkla (*arcla*), parce que plus proche de Scutari que de la capitale byzantine (voir *supra* n. 84), n'a pu elle aussi y figurer.

108. En 1348, le comble de l'insolence est pour Niképhōros Grégoras le fait qu'à Péra/Galata, les riches bourgeois génois, non contents de détourner de la capitale byzantine vers leur colonie les flux commerciaux et donc le revenu des taxes qui y étaient associées, s'y faisaient construire maintenant des maisons à deux et trois étages : *Nicephori Gregorae Byzantina historia*. 2, cura L. Schopeni (CSHB), Bonnæ 1830, p. 842, l. 6. Grégoras reproche ainsi aux riches Génois du lieu d'adopter les standards aristocratiques byzantins en matière d'habitation : en réalité, ils ne faisaient que reproduire la mode en vigueur dans leur métropole, Gênes, où les immeubles, de hauteur vertigineuse, avaient même plutôt à l'époque cinq à six étages voire plus ! Alexios Makrembolitès, dans son dialogue entre les riches et les pauvres rédigé vers 1350, ironise sur la propension des aristocrates constantinopolitains à rechercher, durant la belle saison, le bon air que l'on respire au troisième étage de leurs demeures urbaines : I. ŠEVČENKO, Alexios Makrembolites and his "Dialogue between the Rich and the Poor", *ZRVI* 6, 1960, p. 187-228, ici p. 209, l. 19-20 (texte), p. 221 (traduction). En 1415, le prédicateur de la cour impériale Iosèph Bryennios les exhorte à participer par leurs dons au financement de la restauration des murailles de la capitale, les invitant à considérer combien Constantinople ne serait pas mieux protégée si seulement les cent plus riches d'entre eux avaient consacré depuis trente ans à ses fortifications, indispensables à la sécurité de tous, l'argent qu'ils avaient employé à la construction de leurs demeures privées à trois étages : Θ. ΜΑΝΔΑΚΑΣ [Th. MANDAKAKIS], *Ἰωσήφ μοναχοῦ τοῦ Βρυεννίου. Τὰ Παραλειπόμενα. Γ. ἐν Λειψία τῆς Σαξονίας* 1784, p. 280 ; K. P. MATSCHKE, *Die Schlacht bei Ankara und das Schicksal von Byzanz. Studien zur spätbyzantinischen Geschichte zwischen 1402 und 1422* (Forschungen zur mittelalterlichen Geschichte 29), Weimar 1981, p. 80, n. 228. Dans son *Discours aux Thessaloniens pour les engager à pratiquer la justice*, composé entre 1310 et 1315, leur ancien gouverneur Niképhōros Choumnos avait aussi dénoncé un égoïsme social qui s'incarnait dans leurs demeures à deux et trois étages : Νικηφόρου τοῦ Χοῦμνου Θεσσαλονικέσι συμβουλευτικός, dans *Anecdota Graeca e codicibus regiis*. 2, descriptis annotatione illustravit J. Fr. Boissonade, Hildesheim 1962, p. 137-187, ici p. 169.

109. On a bien pour les années 1405-1410 la description versifiée, due à Iōannès Chortasménos, d'un palais récemment construit à Constantinople, celui d'un oncle de Manuel II, Théodōros Palaiologos Kantakouzénos : H. HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370-ca. 1436/37) : Briefe, Gedichte und kleine Schriften, Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text* (WBS 7), Wien 1969, p. 190-191. Décoré de belles colonnes de marbre qui supportaient une structure en forme de coupole, orné de panneaux de marbre et de diverses essences de bois précieux, il était situé sur une haute colline. Sa situation géographique de même que l'absence d'évocation d'une tour interdit de voir dans ce palais, dont



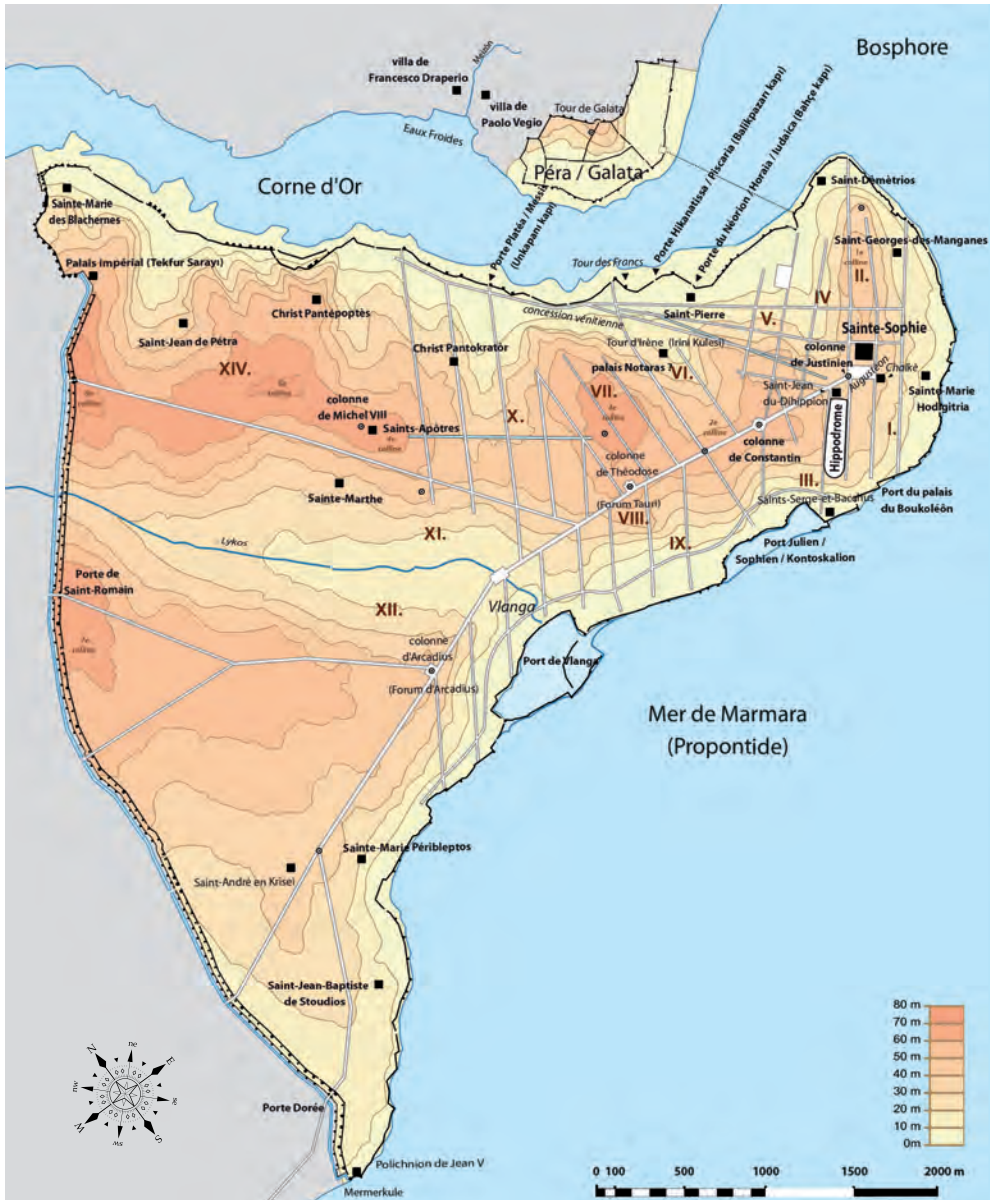


Fig. 3 – Carte de Constantinople au xv<sup>e</sup> s.

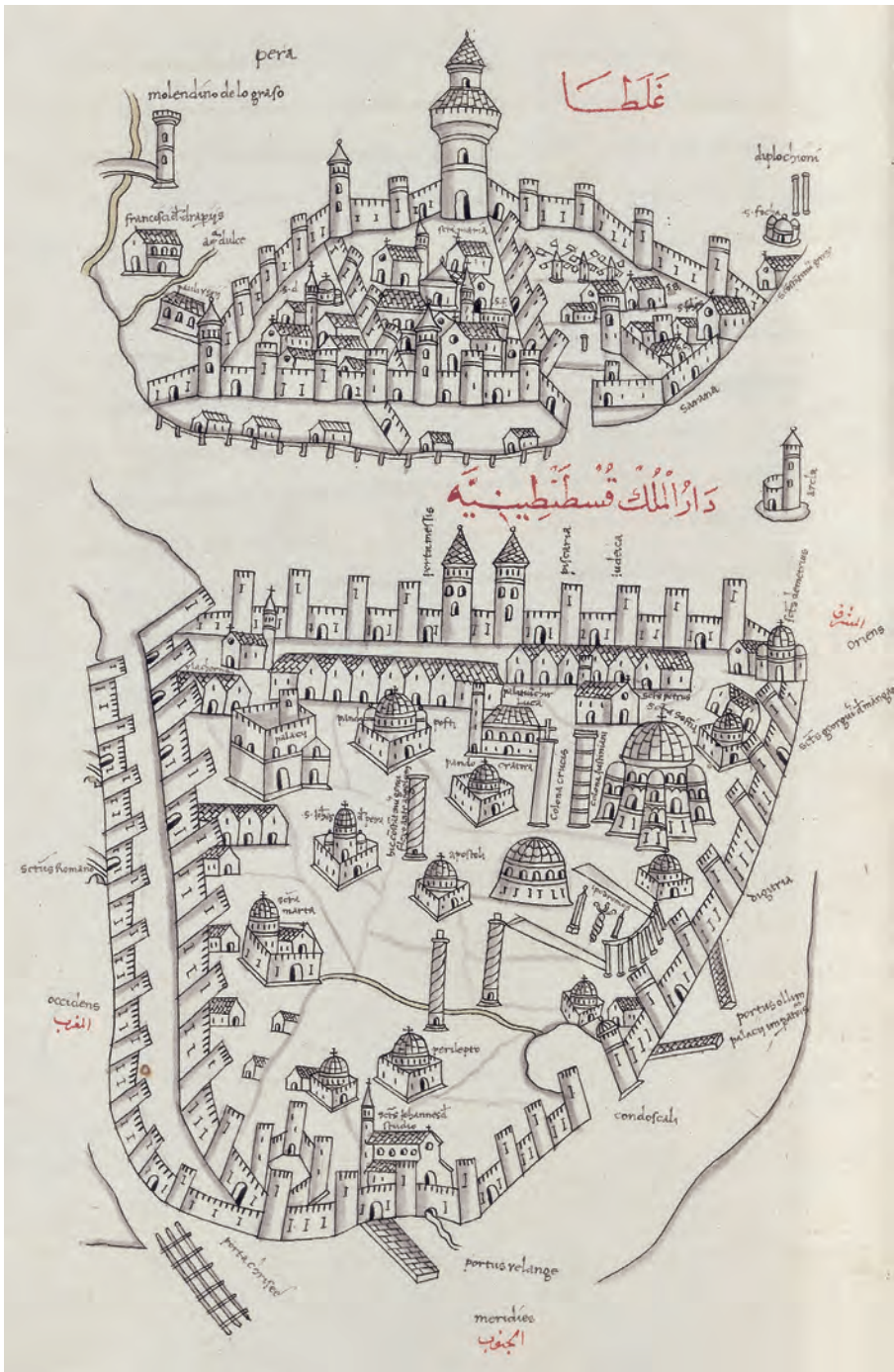


Fig. 4 – Vue de Buondelmonti.

persistance d'un tel *topos* rendait bien compte de la spécificité politico-institutionnelle de l'État byzantin traditionnel, celle d'un État hypercentralisé où tout remontait à l'empereur et à son administration, seuls détenteurs légitimes du pouvoir et de ses manifestations dans l'espace : dans la capitale de l'Empire plus qu'ailleurs, il n'était pas, en principe, toléré que les grandes familles aristocratiques s'y fassent bâtir des forteresses privées presque en face du palais impérial. D'où le contraste entre les représentations contemporaines des grandes villes italiennes aux fortes institutions urbaines, toutes hérissées de tours privées, et celles de Constantinople, avec ses tours concentrées uniquement sur les murailles terrestres

et maritimes, hormis, bien sûr, celles du palais impérial des Blachernes<sup>110</sup>. Le cas du *palatium chir Luca* de la vue parisienne de Buondelmonti est donc à cet égard troublant. On dispose cependant pour la période d'un autre exemple d'une « maison à tour » dans Constantinople. En 1421, l'aristocrate-homme d'affaires Géorgios Goudèles léguait à sa fondation religieuse, le monastère féminin de Saint-Nicolas du Forum Tauri – sa propre demeure qu'il avait convertie en monastère familial au bénéfice de sa femme et de sa fille –, « une maison avec tour », située près dudit monastère<sup>111</sup>. Doit-on, à partir de ces deux seules attestations<sup>112</sup> – qui peuvent toutefois relever simplement du déficit de nos sources pour la période – induire une évolution générale récente due à l'exemple urbain venu d'Italie ou à un affaiblissement de l'État byzantin ? Il est frappant en effet de constater que les seules demeures aristocratiques avec tour attestées aient appartenu à Constantinople aux deux représentants les plus éminents d'une aristocratie d'un genre nouveau. Issus l'un et l'autre de la petite noblesse – provinciale pour le second –, Géorgios Goudèles comme Nikolaos Notaras, père de Loukas, s'étaient hissés jusqu'au premier rang de l'aristocratie par l'accumulation de richesses acquises grâce à une fructueuse collaboration d'affaires avec les Italiens, une ascension sociale fulgurante couronnée pour l'un comme pour l'autre par



Fig. 5 – Le palais Notaras ; détail de la vue.

la localisation reste inconnue, le complexe de Mermerkule, comme a tenté de le démontrer contre toute évidence U. PESCHLOW, Mermerkule – ein spätbyzantinischer Palast in Konstantinopel, dans *Studien zur byzantinischen Kunstgeschichte : Festschrift für H. Hallensleben zum 65. Geburtstag*, hrsg. von B. Borkopp, B. Schellewald, L. Theis, Amsterdam 1995, p. 93-97. Voir depuis N. ASUTAY, Wer erbaute Mermer-Kule?, *Byz.* 72, 2002, p. 270-275.

110. Voir D. BERNICOLAS-HATZOPOULOS, Deux forteresses urbaines à Constantinople pendant la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, *Revue d'études roumaines d'histoire* 21, 1, 1982, p. 147-149, ici p. 147-148.

111. Voir GANCHOU, L'ultime testament de Géorgios Goudèles (cité n. 21), p. 348, l. 21-22 (texte), p. 349 (traduction), p. 328 (commentaire).

112. Le premier exemple évoqué dans sa courte étude par BERNICOLAS-HATZOPOULOS, Deux forteresses urbaines (cité n. 110), p. 147-149, n'est autre que celui du palais Notaras qui nous occupe ici, d'après le témoignage de Doukas. Le second ne peut être retenu : si, dans son testament de 1407 le patriarche Matthaios I<sup>er</sup> dit bien qu'il avait restauré le monastère constantinopolitain de Charséianités ainsi que ses propriétés, dont une tour (H. HUNGER, Das Testament des Patriarchen Matthaios I., *BZ* 51, 1958, p. 288-309, ici p. 299, l. 15), cette tour ne se trouvait pas dans la capitale comme le croit l'auteur, mais à l'extérieur de cette dernière. Voir R. ESTANGÜI GÓMEZ, *Byzance face aux Ottomans : exercice du pouvoir et contrôle du territoire sous les derniers Paléologues (milieu XIV<sup>e</sup>-milieu du XV<sup>e</sup> siècle)* (Byzantina Sorbonensia 28), Paris 2014, p. 339 et n. 978.



le poste de *mésazôn*, soit de premier collaborateur de l'empereur<sup>113</sup>. L'un comme l'autre connaissaient bien l'Italie et ses physionomies urbaines, s'étant rendu plusieurs fois dans la péninsule au cours de leur vie, pour y conduire des ambassades officielles, pour affaires, ou simplement pour s'y faire accorder les naturalisations génoises et/ou vénitienes, pour eux et leurs fils<sup>114</sup>.

Or en Italie, si les tours urbaines constituaient pour les grandes familles seigneuriales une manifestation éclatante de leur contrôle sur l'espace de la ville, elles avaient aussi et surtout vocation « non pas à défendre la ville mais à se défendre en ville »<sup>115</sup>, contre leurs rivaux certes, mais aussi contre le peuple et ses révoltes, nombreuses et régulières à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Il est possible qu'à Constantinople le phénomène consistant à flanquer de tours de défense les demeures aristocratiques, apparemment récent, ait été avant tout motivé par le souci des aristocrates byzantins de se prémunir, comme leurs homologues italiens, contre des révoltes urbaines qui avaient vu, en particulier durant la seconde guerre civile (1341-1354), le *dèmos* massacrer les *dynatoi* et piller leurs palais – ainsi en 1345 à Constantinople et l'année suivante à Thessalonique<sup>116</sup> –, des épisodes dont le souvenir constitua longtemps un véritable traumatisme pour les *aristoi*<sup>117</sup>.

Sur la vue parisienne de Constantinople, le *palatium chir Luca* est figuré près du rivage de la Corne d'Or, plus précisément en dessous et entre les portes *messis* (Porte Platéal/Unkapanı kapı/Porte impériale n° 2) et *piscaria* (Porte Hikanatissa/Piscaria/Balıkpasarı kapı), plus légèrement décalé vers cette dernière porte. Il est encadré à gauche par le monastère du Christ Pantépoptès (*panda-pofti*), et à droite par l'église Saint-Pierre-des-Pisans (*sanctus petrus*), représentée toutefois très au-dessus de lui, et donc beaucoup plus près des remparts maritimes<sup>118</sup>. En 1995, Albrecht Berger avait pour la première

113. Géorgios Goudélès fut *mésazôn* de 1386 à 1391 au moins : GANCHOU, L'ultime testament de Géorgios Goudélès (cité n. 21), p. 290-294. Quant à Nikolaos Notaras, qui figure en 1421 parmi les sept témoins du testament de son ancien mentor en affaires (*ibid.*, p. 352), il fut second *mésazôn* à partir de 1406/1409, jusqu'à sa mort en 1423 : GANCHOU, Nikolaos Notaras, *mésengyos* (cité n. 10), p. 174-175.

114. Géorgios est attesté à Gênes comme ambassadeur de Jean V en 1383 et en 1387, puis en 1402, année où il passe aussi à Venise : GANCHOU, L'ultime testament de Géorgios Goudélès (cité n. 21), p. 285, 291, 303. Quant à Nikolaos, il sillonne l'Italie continûment entre 1397 et 1399 en qualité d'ambassadeur de Manuel II – Venise, Florence et Siègne sont des étapes sûres – afin d'y recueillir les indulgences pontificales en faveur de Constantinople assiégée : MATSCHKE, *Die Schlacht bei Ankara* (cité n. 108), p. 178-183. On le trouve de nouveau à Gênes et à Venise en 1403 (d'après des documents inédits).

115. Voir Y. BAREL, *La ville médiévale : système social, système urbain*, Grenoble 1977, p. 65.

116. Sur ces explosions populaires urbaines durant la seconde guerre civile, qui disposent d'une abondante bibliographie, citons simplement K. P. MATSCHKE, *Fortschritt und Reaktion in Byzanz im 14. Jh. Konstantinopel in der Bürgerkriegsperiode von 1341-1354*, Berlin 1971, et *Les zélotes : une révolte urbaine à Thessalonique au 14<sup>e</sup> siècle : le dossier des sources*, trad. des sources sous la dir. de M.-H. Congourdeau (Textes, Dossiers, Documents 18), Paris 2013, en part., p. 16-27 (comparaison entre les révoltes urbaines en Europe occidentale et à Byzance) et p. 167-168 (chronologie des massacres d'aristocrates à Constantinople et Thessalonique).

117. Fin 1371, Dèmètrios Kydônès faisait encore allusion avec horreur dans une lettre au massacre des aristocrates de Thessalonique du printemps 1346 (voir ESTANGÜI GÓMEZ, *Byzance face aux Ottomans* (cité n. 112), p. 48 n. 184 ; p. 549).

118. Pour l'emplacement de l'église Saint-Pierre-des-Pisans, voir BERGER & BARDILL, *The representations of Constantinople* (cité n. 84), fig. 2 (carte), p. 27.

fois remarqué que l'emplacement, sur cette vue « buondelmontienne », de ce *palatium chir Luca* flanqué d'une tour, correspondait assez étonnamment à celui de la seule tour urbaine byzantine encore existante à Istanbul : la tour d'Irène<sup>119</sup> (fig. 6)<sup>120</sup>. Cette proposition d'identification<sup>121</sup> a suscité l'intérêt des byzantinistes, qui l'ont accueilli certes prudemment, mais avec une indéniable bienveillance<sup>122</sup>.

#### LA TOUR D'IRÈNE (EIRENE KULESI) VERSUS LE *PALATIUM CHIR LUCA*

En sa qualité de construction toujours en place à Istanbul mais remontant indiscutablement à l'époque byzantine, la tour d'Irène, en turc *Eirene Kulesi* (ou *Irini Kulesi*), a eu droit à une entrée spécifique en 1977, dans le monumental *Bildlexikon zur Topographie Istanbul's* de Wolfgang Müller-Wiener. Mais cette entrée figure dans la section « Anonyme Bauten » de l'ouvrage<sup>123</sup> ; on ignore en effet tout de l'histoire byzantine du bâtiment, dont il n'est question dans aucune source. *Eirene Kulesi* se trouve dans l'actuel district d'Istanbul de Fatih, à Eminönü, plus précisément dans le quartier de Mercan<sup>124</sup>. Depuis 1651 au moins – et plus probablement depuis une date comprise entre 1623 et 1640 – cette tour se trouve intégrée dans le Büyük Valide Han (« le grand han de la Validé ») – un imposant caravansérail dont la construction fut ordonnée par Kösem Mahpeyker Sultan, mère des sultans Mehmed IV et Ibrahim<sup>125</sup>. Elle est située à l'angle

119. BERGER, *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 158.

120. Photographie de l'auteur (mai 2009).

121. Il est de nouveau question en 1998 du *palatium chir Luca* dans BERGER & BARDILL, *The representations of Constantinople* (cité n. 84), p. 9, mais sans que soit évoquée cette fois son identification probable avec la tour d'Irène, quoiqu'il y soit fait mention de BERGER, *Zur Topographie* (*ibid.*, p. 9, n. 17). Les auteurs suggèrent (*ibid.*, p. 9, n. 16) que le palais Notaras du BnF, *NAL 2383* « se verrait mieux » dans la vue de Constantinople selon Buondelmonti contenue dans le *Vat. Urb. 277a*, f. 131<sup>v</sup>. Le bâtiment non légendé sur cette vue représente bien une « maison » flanquée d'une tour à gauche, mais la ressemblance n'est guère frappante. La tour est surmontée d'un clocher pointu et fait plutôt penser à une église occidentale campagnarde. Pour une photographie de cette vue, voir GEROLA, *Le vedute* (cité n. 92), entre les p. 250 et 251, BARSANTI, *Un panorama di Costantinopoli* (cité n. 31), fig. 62, p. 185, et Ch. SMITH, *Cyriacus of Ancona's seven drawings of Hagia Sophia*, *The art bulletin* 69, 1, 1987, p. 16-32, ici fig. 15, p. 28.

122. Voir K.-P. MATSCHKE, *Der Fall von Konstantinopel 1453 in den Rechnungsbüchern der genuesischen Staatsschuldenverwaltung*, dans *Πολυπλεύρος νόσς : miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, hrsg. von C. SCHOLZ & G. MAKRI (Byzantinisches Archiv 19), Leipzig 2000, p. 204-220, ici p. 215, n. 50 ; BARSANTI, *Costantinopoli e l'Egeo* (cité n. 13), p. 234 et n. 557 ; EFFENBERGER, *Die Illustrationen* (cité n. 13), p. 41 ; Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 295, n. 2223 ; GANCHOU, *L'ultime testament de Géorgios Goudélès* (cité n. 21), p. 328-329 ; EFFENBERGER, *Polichnion oder Yedikule?* (cité n. 84), p. 4 et n. 21 ; Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 166, n. 247 ; Lorenzo Calvi, *Témoignage à propos d'un prêt à Constantin XI pour la défense de Constantinople – Péra*, le 7 août 1453, trad., introd. et notes de Th. Ganchou, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 657-666, ici p. 660, n. 11 et 665, n. 27.

123. MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon* (cité n. 101), p. 45 et fig. 21. Ceci étant, A.-M. Schneider lui avait consacré une note circonstanciée dès 1944/45 (voir *infra*, p. 211, n. 147).

124. Pour cette localisation, voir MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon* (cité n. 101), carte générale, F 6/10.

125. Si la date précise de la construction du Büyük Valide Han n'est pas connue, elle serait intervenue d'après G. CANTAY, *Valide Hani, dans Dünder bugüne Istanbul ansiklopedisi. 7, Sin-Zül*, Istanbul 1994, p. 362-363, alors que Kösem Mahpeyker Sultan († 1651) détenait le pouvoir sous le règne de son premier fils, Murad IV (1623-1640) de préférence aux périodes où elle l'exerça encore,



Fig. 6 – Eirene Kulesi.

nord-est du complexe, dans la troisième cour occupée par le Sagir Han (fig. 7-8)<sup>126</sup>. On admet généralement que le Büyük Valide Han fut construit sur les restes d'un ancien palais qui avait été édifié vers 1575-1590 par le grand vizir Cerrah Mehmed Paşa : la tour d'Irène aurait été, semble-t-il, intégrée à ce palais avant de l'être dans le Valide Han qui lui succéda<sup>127</sup>.

Si la tour d'Irène s'identifie au *palatium chir Luca* de la vue du BnF NAL 2383, on comprend maintenant que Doukas ait pu si facilement valider le scénario d'un Loukas Notaras quittant précipitamment sa zone de combat de la Corne d'Or pour rejoindre sa

sous le règne de son second fils, Ibrahim (1640-1648), ou sous celui de son petit-fils Mehmed IV, de 1648 à 1651.

126. Ce plan est reproduit d'après G. GOODWIN, *A history of Ottoman architecture*, London 1987<sup>2</sup>, fig. 358, p. 360, orienté au nord, face à la Corne d'Or.

127. D'après le témoignage du xvii<sup>e</sup> siècle d'Evlîya Çelebi. Voir *Evlîya Çelebi seyahatnamesi, cild. 1-2*, İstanbul 1986, p. 247 : « Kösem Vâlide Sultan hanı ; Bu han önceden Cerrah Mehmed Paşa'nın sarayı idi. Zaman geçip de yıkılınca Kösem Vâlide Sultan altlı üstlü üçyüz odalı, sağlam bir han yaptırmıştır ki İstanbul'da Mahmud Paşa hanı ile bundan başka büyük han yoktur. Bir tarafından dört köşe göklere yükselen bir kulesi vardır » (« Le han de Kösem Valide Sultan. Ce han était autrefois le palais de Cerrah Mehmed Paşa. Lorsque le temps eût passé et qu'il fut détruit, Kösem Valide Sultan construisit un solide han de 300 pièces, et à İstanbul il n'y en a pas de plus grand avec celui de Mahmud Paşa. Sur un côté du han une tour rectangulaire se dresse jusqu'au ciel »). Voir GOODWIN, *A history of Ottoman architecture* (cité n. 126), p. 359 ; CANTAY, *Valide Hanı* (cité n. 125), p. 363, et S. EYICE, *İstanbul : petit guide à travers les monuments byzantins et turcs, avec trois plans et 26 planches hors-texte*, İstanbul 1955, p. 26, n° 28 « Han de la Sultane mère ».

demeure fortifiée dans la matinée du 29 mai 1453. En effet, de la Porte impériale/Zindan kapı jusqu'à la tour d'Irène, située dans la VI<sup>e</sup> région, sur le flanc est de la troisième colline, la distance est à peine de 500 m!<sup>128</sup> Le palais de Loukas Notaras aurait donc été situé au sud-est de la concession vénitienne, qui s'étendait d'ouest en est sur la rive de la Corne d'Or jusqu'à la Porte du Pérama (Zindan kapı), sur 400 m de long, et, dans sa partie la plus large, sur 200 m environ, pour un périmètre englobant à peu près 50 000 m<sup>2</sup><sup>129</sup>. Par la même occasion ce palais se serait trouvé également en face de la colonie génoise de Péra/Galata, ce qui ne manque pas d'intérêt au vu du *pedigree* familial des Notaras. Non seulement Loukas avait hérité de son père Nikolaos, outre la citoyenneté génoise, des entrepôts et d'autres biens immobiliers sis dans cette colonie génoise – sans oublier des parts importantes dans la banque publique de cette dernière –, mais il y était né au début des années 1390, époque où sa famille vivait dans le quartier pérote de Lagirio<sup>130</sup>. En janvier/février 1453, le *basileus* Constantin XI, au lieu de recevoir aux Blachernes un consortium de bourgeois génois de Péra auxquels il devait remettre en gage un rubis balais contre un prêt important visant à financer la mise en défense de la ville impériale, le confia à Notaras pour qu'il organise la transaction dans sa propre demeure. La proximité géographique entre le palais de Notaras et la colonie génoise, bien plus éloignée des Blachernes, aurait-elle été l'une des raisons d'un tel choix<sup>131</sup> ?

La localisation, sur la vue de Buondelmonti, d'un *palatium chir Luca* qui correspondrait à l'emplacement de la tour d'Irène est satisfaisante, on l'a vu plus haut, par rapport à la partie supérieure de cette vue, que ce soit en fonction des portes de la Corne d'Or qui l'encadrent au nord que des monuments qui l'enserrent à l'ouest comme à l'est, sur une ligne en forme de croissant descendant jusqu'au palais Notaras depuis Sainte-Marie des Vlachernes (*vlacherna*) jusqu'au Christ Pantéoptès (*panda-pofti*), puis remontant de Saint-Pierre (*sanctus Petrus*) jusqu'à Saint-Démétrios (*sanctus demetrius*). Au sud-est du *palatium chir Luca*, elle se trouve également justifiée par rapport à Sainte-Sophie – quoique cette dernière soit montrée en dessous du *palatium* Notaras alors qu'avec une orientation de 35° l'un et l'autre sont sur une même ligne –, mais aussi par rapport aux deux colonnes qui figurent entre le palais Notaras et la basilique, celles de Constantin

128. PHILIPPIDES et HANAK, *The Siege* (cité n. 14), p. 259, sont d'une opinion similaire : « it becomes understandable how Notaras was able to reach his house during the sack. He had been in charge of the sea walls and his house was in the same district. » À ceci près que pour eux, les « sea walls » sont ceux de la mer de Marmara/Propontide, alors qu'ils signalent bien ailleurs (*ibid.*, p. 268) que Notaras était en charge « of the Imperial Gate ». En effet, ne connaissant pas la vue du BnF NAL 2383 qui figure le palais Notaras près de la Corne d'Or, ils en sont restés à la bévue de Mordtmann qui le situait sur les remparts de la Marmara (voir *supra*, n. 11 et 14). Cela montre néanmoins qu'ils croient à l'existence d'une Porte impériale sur la Marmara, non attestée par ailleurs, tout en signalant *aussi*, dans leur liste des défenseurs (*ibid.*, p. 574), une « Imperial Gate » sur la Corne d'Or, entre « Phanarion Gate » et « Hagia Theodosia Gate », ce qui est de toute façon exclu. Il est vrai que dans un ouvrage qui se présente comme une somme sur la chute de Constantinople de 1453, on ne trouve aucun essai d'identification entre portes byzantines et portes ottomanes.

129. Voir *supra*, n. 49, d'après BERGER, *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 159.

130. Voir en dernier lieu GANCHOU, *Le rachat des Notaras* (cité n. 9), p. 162-164, et ID., Nikolaos Notaras, *mésengyos* (cité n. 10), p. 179. L'information selon laquelle Loukas serait né à Péra et non à Constantinople provient d'un document génois inédit.

131. Voir références *supra*, n. 17.





Fig. 7 – Google earth, Valide Han.

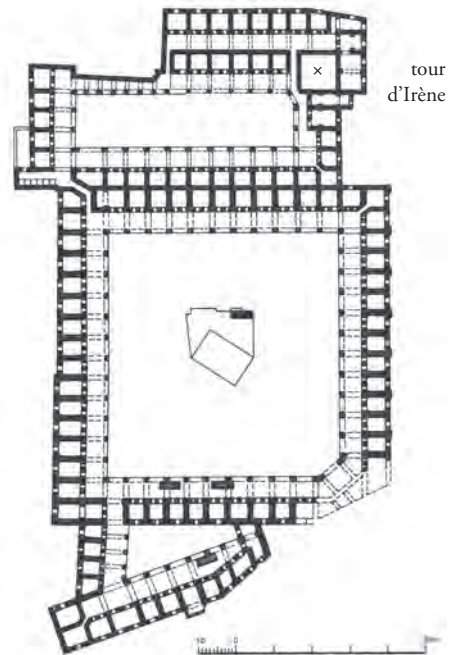


Fig. 8 – Plan du Büyük Valide Han.

(*colona crucis*) et de Justinien (*colona Iustiniani*), qui sont effectivement toutes les deux au sud-est de la tour d'Irène. Au sud-ouest du *palatium chir Luca*, le Christ Pantokratôr (*pando-cratora*) est bien figuré en dessous de ce dernier, légèrement décalé à l'ouest. Cependant, ce monastère est considérablement plus décalé à l'ouest de la tour d'Irène, puisque 1,2 km environ les sépare! Il est évident que le dessinateur a rencontré quelques difficultés à placer les monuments les uns par rapport aux autres dans la zone considérée.

Si l'on compare, sur la vue et sur la carte moderne qui lui correspond – c'est-à-dire orientée à 35° vers la droite –, le quadrilatère formé par le Pantéoptès, Saint-Jean de Pétra (*s. Iohannes de petra*), les Saints-Apôtres (*apostoli*) et le Pantokratôr, on se rend compte que Saint-Jean-de-Pétra, effectivement situé au sud-est de Tekfur Sarayı (*palacii*), au sud-ouest du Pantéoptès, et au nord-ouest des Saints-Apôtres, était aussi nettement au nord-ouest du Pantokratôr, et non au sud-ouest, comme le montre la vue. La forme stéréotypée de Constantinople qu'imposaient au dessinateur ses modèles « buondelmontiens », celle d'un triangle déjà trop étroit en largeur au nord et se rétrécissant encore progressivement vers le sud, l'obligeait de toute façon à de sérieuses distorsions. Il pouvait par exemple

placer correctement sur la vue quatre ou cinq monuments les uns par rapport aux autres, à gauche, et faire de même à droite, mais ces deux ensembles distincts ne se trouvaient plus ensuite forcément en perspective l'un par rapport à l'autre. Ainsi l'orientation erronée qu'il a donnée à l'Hippodrome l'a-t-elle obligé à placer Saint-Jean du Dihippion – par ailleurs surdimensionné – exagérément proche à l'est du Pantokratôr et des Saints-Apôtres – tout en étant correctement figuré aux *carceres* de l'Hippodrome –, alors qu'il se trouvait respectivement à 2,2 km du Pantokratôr et à 2,7 km des Saints-Apôtres<sup>132</sup>. Au reste, le choix très naturel de représenter le plus possible de monuments du vieux centre politique de la capitale autour de Sainte-Sophie et de l'Hippodrome, avec la figuration des colonnes honorifiques de Constantin et de Justinien ainsi que Saint-Jean du Dihippion, obligeait nécessairement le dessinateur à hypertrophier la représentation de cet ensemble. En largeur, de la Porte Saint-Romain, sur la muraille terrestre, aux remparts maritimes de la Marmara à hauteur de l'Hodigitria (*digitria*), la distance était de 5,7 km et le centre historique, entre la colonne de Constantin et les remparts maritimes de la Marmara, n'en occupait à l'est que 1,1 km, soit un peu moins de 20 %. Or on constate sur la vue que, du Dihippion à l'Hodigitria et aux murailles maritimes, ce centre politique occupe près de la moitié de la largeur de la ville.

Ces distorsions sont également très manifestes vers le bas du triangle de la vue. Le dessinateur a figuré Sainte-Marthe (*sancta marta*) certes au sud-ouest de la Porte Saint-Romain, mais beaucoup trop proche de la muraille terrestre, puisqu'elle en était tout de même distante de 1,6 km environ<sup>133</sup>. Il la montre assez proche également du triangle que forment trois établissements religieux de la pointe sud de la ville, Saint-André-en-Krisei, Sainte-Marie Péribleptos (*perilepto*) et Saint-Jean-Baptiste de Stoudios (*sanctus Iohannes de studio*). Or Sainte-Marthe était tout de même distante de la Péribleptos de quelque 2,2 km. Quant aux deux colonnes anonymes de part et d'autre du Lykos, celles d'Arcadius et de Théodose, qui répondent aux deux colonnes au nord-est de Constantin (*colona crucis*) et Justinien (*colona Iustiniani*), si le cartographe a eu le souci de leur donner un espacement supérieur à celui qui sépare les deux premières (respectivement 1,6 km et 600 m), la distance entre la colonne d'Arcadius et la Péribleptos, qui apparaît si courte sur la vue, est en réalité de 1,2 km, une distance égale par ailleurs à celle qui sépare la colonne de Théodose des Saints-Serge-et-Bacchus. Enfin, ayant tenu à faire figurer la colonne de Michel VIII (*hic constantinus genuflexo ante angelum*)<sup>134</sup>, édifiée devant les Saints-Apôtres, il lui donne des dimensions si imposantes que, au lieu de la « coller » au plus près de ce monastère comme de juste, il en fait un monument à égale distance entre Pantéoptès,

132. Sur ce monument non légendé, voir *supra*, n. 105. En toute rigueur, le dessinateur aurait dû le figurer entre la colonne de Constantin et celle de Justinien.

133. Ceci dit, si l'emplacement de Sainte-Marthe a pu être déterminé grâce aux témoignages des voyageurs russes – par rapport aux établissements voisins des Saints-Apôtres et de Lips –, il ne peut l'être que de manière assez approximative. Voir V. LAURENT, *Kyra Martha* : essai de topographie byzantine, *ÉO* 38, 1939, p. 296-320, ici p. 311-320; MAJESKA, *Russian travelers* (cité n. 24), p. 306-307, et carte p. [464; 467] (« Convent of Kyra Martha », n° 33); KIDONOPOULOS, *Bauten* (cité n. 96), p. 289 (Karte II, Klöster; « d. Kyra Martha », n° 19). Il est à cet égard pour le moins curieux que le dessinateur de la vue ait choisi de placer *sancta marta* à hauteur du Lykos alors que l'on considère que ce monastère en était distant de 400 m au moins au nord-est, l'établissement religieux de plus proche du Lykos étant plutôt celui de Lips, non représenté sur la vue.

134. Voir *supra*, n. 105.

Pantokratôr, Saints-Apôtres, Saint-Jean de Pétra – qui plus est au-dessus de ce dernier, alors qu'elle aurait dû être figurée en dessous. Or cette colonne était respectivement distante de ces trois derniers monastères de 700 m, 500 m et 1,2 km.

Ces quelques exemples, s'ils donnent la mesure des difficultés rencontrées par un dessinateur contraint au cadre formaté des vues de Constantinople « buondelmontiennes » traditionnelles, invitent à ne pas se montrer trop sourcilieux quant à une parfaite superposition de la Tour d'Irène et du *palatium chir Luca*. La distance entre le Pantokratôr et la tour d'Irène, certes très notable en comparaison de celle que la vue offre entre ce même monastère et le palais Notaras, ne saurait à cet égard constituer un argument sérieux pour rejeter l'identification proposée par Albrecht Berger.

#### EIRENE KULESI : LA TOUR D'IRÈNE DEPUIS L'ÉPOQUE OTTOMANE

La première mention que nous ayons de la tour d'Irène est fort tardive, puisqu'elle date selon toute vraisemblance de 1550/51, du second séjour que fit, dans la capitale ottomane de Soliman le Magnifique, le voyageur et philologue français Pierre Gilles (1489-1555) :

*Puis j'aperçus une tour élevée [...] située sur le flanc de la troisième colline qui penche au nord-est, carrée, que l'on appelle encore communément Irène.*<sup>135</sup>

À l'époque où Pierre Gilles vit la tour d'Irène, elle se trouvait isolée : elle n'était alors ni accolée, ni encore englobée dans un autre bâtiment, puisque le palais du grand vizir Cerrah Mehmed Paşa, antérieur au Valide Han, ne fut construit qu'entre 1575 et 1590 environ. Il faut donc en conclure que si elle s'identifie bien à l'ancienne tour du palais Notaras, ce dernier avait été entre-temps rasé. Le voyageur français décrit la tour non seulement de forme carrée, mais comme étant particulièrement « élevée » (*turrim excelsam*). Nous avons la chance de pouvoir nous en assurer grâce à une représentation graphique contemporaine d'une qualité exceptionnelle : la feuille 9 du célèbre panorama de Constantinople dû au graveur et peintre dano-germanique Melchior Lorichs, dessiné en 1559 à partir de Péra/Galata<sup>136</sup>. La minutie, la précision de détails avec laquelle ce peintre a représenté structures

135. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 397, d'après *Petri Gylli de topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor, ad reverendiss. et illustriss. D. Georgium Cardinalem Armaignacum*, Lugduni 1561, p. 164 : *deinde adverti turrim excelsam [...] sitam in latere tertii collis vergente ad ortum aestivum, quadratam, Hyrenem etiamnum vulgo appellatam*. Il est délicat de dater précisément la vision de la tour d'Irène par Pierre Gilles, car il fut à Istanbul deux fois, entre la fin de 1544 et le début de 1548, puis de l'automne 1550 à la fin de 1551.

136. De dimensions imposantes (1145 × 45 cm), ce panorama est dessiné sur vingt et une feuilles à l'encre brune et noire et à l'aquarelle. Melchior Lorichs (ou Lorck) le mit au point dès son retour en Europe occidentale, probablement à Vienne – il est actuellement conservé à l'université de Leyde – après un séjour de trois années et demie passé à Istanbul, où il était attaché à l'ambassade de l'Empire germanique. Pour des fac-similés de son panorama, depuis l'édition vieillie de E. OBERHUMMER, *Konstantinopel unter Sultan Suleiman dem Grossen, aufgenommen im Jahre 1559 durch Melchior Lorichs aus Flensburg, mit 22 Tafeln in Lichtdruck und 17 Textbildern*, München 1902, voir celle, luxueuse mais rare, de S. YERASIMOS & C. MANGO, *Melchior Lorichs' panorama of Istanbul, 1559*, Bern 1999. On trouvera également les reproductions de ses vingt et une feuilles dans Cristoforo Buondelmonti, *Liber insularum Archipelagi* (cité n. 13), p. [96]-[100]. Sur l'élaboration même du panorama par Lorichs, on dispose de l'impressionnante étude de N. WESTBROOK, K. R. DARK, R. VAN MEEUWEN,

byzantines anciennes et structures ottomanes contemporaines sur son panorama, ainsi que son souci de restituer leurs justes proportions, permettent ainsi de disposer d'une illustration saisissante de la tour d'Irène telle que la vit et la décrit Pierre Gilles.

Cette feuille 9 présente, vue de Péra, la section de la Corne d'Or allant approximativement de Balıkpazarı kapı à Zindan kapı (fig. 9)<sup>137</sup>. Quatre monuments proches les uns des autres se distinguent particulièrement. À l'extrémité gauche, sur la muraille maritime, on distingue la grande tour carrée qui porte l'insolite inscription « der Kayserin gefangene Thurm », dont on a vu qu'elle s'identifie à la tour des Francs<sup>138</sup>, celle-là même où, selon la seconde version de Doukas, Notaras se serait réfugié avec Orhan avant de se rendre à ses assaillants. Juste au-dessus, sans inscription, se dresse la tour d'Irène, elle aussi carrée. Effectivement elle apparaît très élevée, comme l'a rapporté Pierre Gilles, et surmontée d'un court toit pointu. À sa droite, on reconnaît dans le bâtiment surmonté d'un impressionnant toit pyramidal irrégulier la mosquée d'Atik İbrahim Paşa, édifiée entre 1492 et 1494, tandis qu'au fond se profile la massive silhouette de la mosquée de Bayezid.

Le panorama d'Istanbul dessiné par Lorichs est considéré comme la représentation graphique de la ville la plus précise avant l'invention du panorama photographique. À ce titre il est intéressant de confronter sa feuille 9 avec la section correspondante du panorama photographique de la capitale ottomane réalisé par le fameux photographe français d'origine syrienne Pascal Sébah, entre 1872 et 1875 (fig. 10)<sup>139</sup>. À l'exception de la tour des Francs de la muraille maritime, entre-temps disparue, on y reconnaît sans peine, au fond, Bayezid Camii, absolument identique, et au premier plan la tour d'Irène ainsi qu'Atik İbrahim Paşa Camii, avec, entre les deux, le Valide Han, qui masque désormais la base de la tour. On constate toutefois que tour d'Irène et Atik İbrahim Paşa Camii ont quelque peu changé d'aspect en plus de trois siècles. La mosquée n'est plus surmontée de son spectaculaire toit pyramidal irrégulier, mais désormais d'un toit bas plus traditionnel, à quatre pentes – qui est toujours le sien aujourd'hui<sup>140</sup> –, tandis que la tour d'Irène semble avoir perdu pour le moins près de la moitié de sa hauteur. Cependant, force est de constater que dans les deux images, la taille respective de ces deux bâtiments présente le même différentiel très net en faveur de la tour d'Irène. Est-ce à dire que Lorichs aurait exagéré considérablement à la fois la hauteur de la tour d'Irène

Constructing Melchior Lorichs's "Panorama of Constantinople", *Journal of the Society of architectural historians* 69, 1, 2010, p. 62-87.

137. L'image de cette feuille 9 provient du site internet *Constructing Melchior Lorichs's Panorama of Istanbul, 1559* : <https://get.google.com/albumarchive/101885177289635488458/album/AF1QipO4j6VUpOF7c3qv82TwwFMWPTGAdNsYrhKSZcWgX>, page consultée le 8 juin 2017. Outre les ouvrages cités à la note précédente, le lecteur la trouvera reproduite dans W. MÜLLER-WIENER, *Die Häfen von Byzanzion, Konstantinupolis, Istanbul*, Tübingen 1994, p. 59, fig. 39, et surtout, en grand format, dans *From Byzantium to Istanbul : 8000 years of a Capital, June 5 - September 4, 2010*, scientific ed. of catalog R. Cormack, K. Durak, B. Pitarakis, Istanbul 2010, ill. n° 468, p. 422 ; Cristoforo Buondelmonti, *Liber insularum Archipelagi* (cité n. 13), p. [99], ill. 20.

138. Voir *supra*, n. 46-47, et fig. 2 montrant la *turris francorum* du Buondelmonti de Düsseldorf.

139. P. SÉBAH, Panorama de Constantinople pris de la tour de Galata (détail), dans *Collections numérisées de la Bibliothèque de l'INHA. Collections : Photographies, Fonds Pascal Sébah (1823-1886)*, <http://bibliotheque-numerique.inha.fr/viewer/18018/?offset=7#page=6&viewer=picture>, page consultée le 8 juin 2017.

140. Voir *supra*, fig. 7, et *infra*, fig. 14.

et l'ampleur du toit d'Atik İbrahim Paşa Camii? Ou doit-on admettre que la tour et le toit de la mosquée auraient entre-temps rapetissé dans les mêmes proportions? Ce que l'on a dit du souci de Lorichs de restituer les justes proportions des bâtiments invite déjà à préférer cette seconde solution. Mais il faut surtout prendre en compte l'aspect de la façade de la mosquée entre 1559 et 1875. Si le toit d'Atik İbrahim Paşa Camii a pu subir des modifications – et de fait il en a subi car l'histoire de cette mosquée, assez bien connue, a été émaillée de nombre d'incendies, aussi fréquents et réguliers, qui ont nécessité des remaniements périodiques<sup>141</sup> –, il n'en a pas été de même de la hauteur de sa façade, qui, elle, est restée inchangée. Or, en traçant sur la vue de Lorichs une ligne partant de la naissance du toit de la mosquée et rejoignant la tour d'İrene, ligne correspondant sur la photographie à la couverture du Valide Han, on peut effectivement constater que la tour a perdu notablement en hauteur.

Lorichs n'a de toute façon nullement exagéré l'aspect pyramidal du toit d'Atik İbrahim Paşa Camii. On en veut pour preuve un détail de la feuille I d'un autre panorama, anonyme celui-là, réalisé postérieurement à celui de Lorichs, puisque daté, sans plus de précision, du dernier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle (fig. 11)<sup>142</sup>. Si la façade de la mosquée présente toujours, dans la partie droite, le corps avancé caractéristique déjà remarqué dans le dessin de Lorichs – quoique les poutres qui soutenaient là cette portion du toit, ici en encorbellement, aient déjà disparu –, le toit lui-même conserve le même aspect pyramidal très élevé. Surtout, il en est de même pour la tour d'İrene, identique dans sa hauteur à sa représentation dans le dessin de Lorichs, jusque dans le modeste toit pointu qui la couronne. Seul changement notable, la base de la tour est cette fois masquée par un ensemble de nouveaux bâtiments dans lequel on doit forcément reconnaître le palais du grand vizir Cerrah Mehmed Paşa, bâti entre 1575 et 1590 et rasé lors de la construction du Valide Han, entre 1623 et 1640<sup>143</sup>. Notons à ce propos que ce palais, imposant, dépassait en élévation le Valide Han qui devait lui succéder.

141. MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon* (cité n. 101), p. 376-377. L'auteur cite les incendies répertoriés formellement en 1660, 1688, 1718 et peut-être 1726, mais ils frappèrent aussi la mosquée dès le xvi<sup>e</sup> siècle. Voir İ. AYDIN YÜKSEL, Çandarlı İbrahim Paşa camii ve medresesi, dans *Dünden bugüne İstanbul ansiklopedisi. 2, Bak-Dar*, İstanbul 1994, p. 468. Son bâtisseur, le grand vizir İbrahim Paşa († 1499), de son nom complet Çandarlı İbrahim Paşa, dit « le jeune », était le fils du célèbre grand vizir Çandarlı Halil Paşa, exécuté par Mehmed II à l'issue de la prise de Constantinople en juin 1453.

142. BnF, Estampes B 10, Réserve, rouleau. Image reproduite d'après *Byzance retrouvée : érudits et voyageurs français (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles) : chapelle de la Sorbonne, Paris, 13 août-2 septembre, 2001*, sous la dir. de M.-F. Auzépy et J.-P. Grégoire, Paris 2001, fig. 1, p. 22 (planche I). Voir la reproduction des 5 feuilles constituant ce panorama, dans *ibid.*, section des planches, p. II-III.

143. La représentation du palais de Cerrah Mehmed Paşa († 1604) confirmerait donc la datation de ce panorama « du dernier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle ». Un autre élément permettrait déjà d'en placer l'exécution postérieurement à 1564, puisqu'y figure Rüstem Paşa Camii (indiquée par la lettre O), qui fut achevée cette année-là, trois ans après la mort de son commanditaire (D. KUBAN, Rüstem Paşa Camii, dans *Dünden bugüne İstanbul ansiklopedisi. 6, Mut-Sin*, İstanbul 1994, p. 371-373; MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon* [cité n. 101], p. 454-455). La présence de ces deux bâtiments interdit de considérer ce panorama anonyme comme dépendant de celui de Lorichs – dont on peut douter d'ailleurs qu'il ait été connu avant d'être redécouvert à l'université de Leyde. Il émane sans doute d'un dessinateur français, à une époque où exécuter un panorama depuis les hauteurs de Péra était un *topos* pour les artistes occidentaux : peintres et dessinateurs attachés aux diverses légations n'avaient qu'à se poster sur les toits des ambassades pour croquer la Corne d'Or.



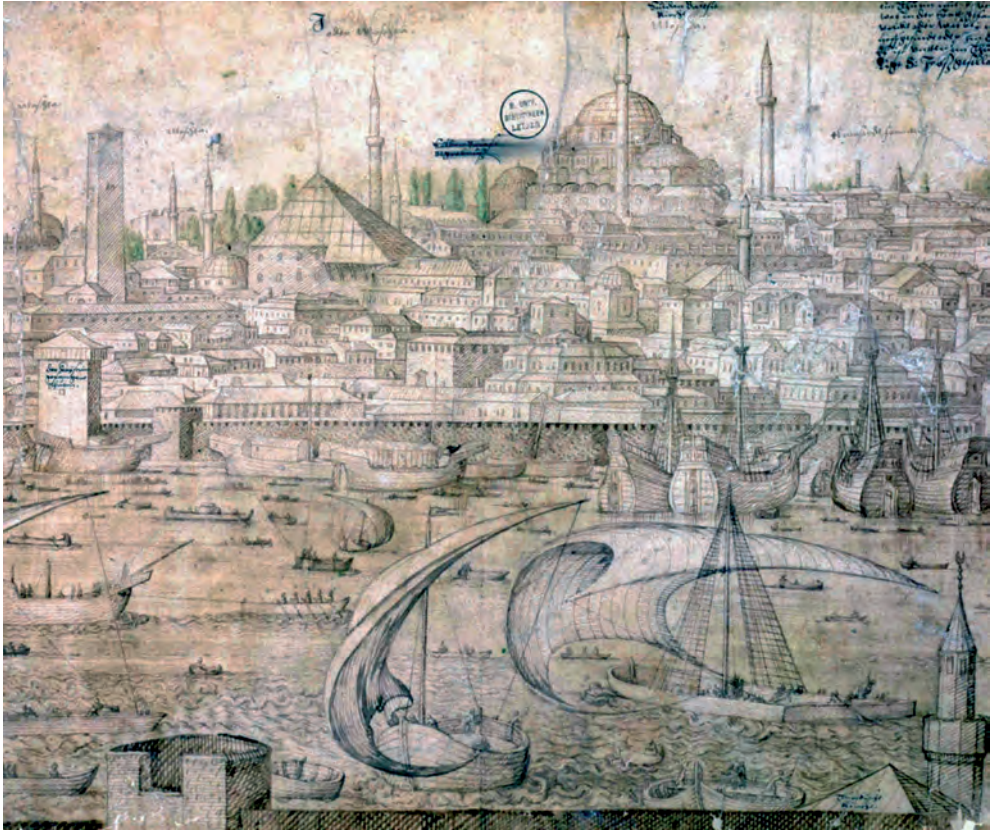


Fig. 9 – Détail panorama Lorichs.

Du côté ottoman, on dispose aussi d'une représentation ancienne de la tour d'Irène. Elle est même de vingt années antérieure au panorama de Lorichs, puisqu'elle date de 1537. Il s'agit de la célèbre miniature d'Istanbul réalisée par Matrakçı Nasuh (fig. 12-13)<sup>144</sup>. On y voit distinctement la tour, avec à sa gauche Atik İbrahim Paşa Camii. Comme chez Lorichs, la tour est isolée et sans adjonction d'un bâtiment annexe, et elle est coiffée du même petit toit pointu. Quant à Atik İbrahim Paşa Camii, elle est également surmontée de son imposant toit pyramidal. Bien entendu, même si la tour d'Irène dépasse là encore en hauteur la mosquée, on ne saurait se fier à cette représentation – qui n'a pas la prétention à une restitution « photographique » des bâtiments d'Istanbul – pour se faire une idée satisfaisante de son élévation.

Sur ce point, cependant, la comparaison des panoramas de Lorichs et du dessinateur français anonyme avec la photographie de Pascal Sebah est claire : la tour d'Irène a d'évidence été amputée de plusieurs mètres entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, sans qu'il

144. Reproduction d'après *From Byzantium to Istanbul* (cité n. 137), p. 315, fig. 1.



Fig. 10 – Détail Panorama Sebah.

soit possible de fixer plus précisément la date de cette amputation, ni la raison de cette dernière<sup>145</sup>. Est-ce l'action d'un tremblement de terre, ou doit-on penser qu'elle aurait été

145. Peut-être une recherche systématique dans les fonds d'estampes des bibliothèques européennes permettrait-elle de la fixer plus précisément. Cette amputation manifeste de la tour d'Irène est très peu relevée dans l'historiographie. Parmi les byzantinistes, seul Albrecht Berger l'a toujours soutenue, parlant de l'actuelle tour d'Irène comme d'un « Turmstumpf » (BERGER, *Untersuchungen zu den Patria* [cité n. 97], p. 506), ou de son « erhaltene Stumpf » (ID., *Zur Topographie* [cité n. 23], p. 158). Voir aussi ID., *Eirene Kulesi, Dünden bugüne İstanbul ansiklopedisi. 3, Dar-Has*, Istanbul 1994, p. 146 : « Fakat, 1559-1561 arasında Melchior Loch tarafından yapılan panoramik tablodan edinilen izlenime göre, ilk yüksekliğinin daha fazla olduğu düşünülmektedir ». Mais C. GURLITT, *Die Baukunst Konstantinopels. 1*, Berlin 1912, p. 51, évoquait déjà en son temps « einen mächtigen rechteckigen Turm, der auch auf Lorichs Zeichnung erscheint, dort freilich anscheinend um ein Geschoß höher und daher schlanker ».





Fig. 11 – Détail panorama anonyme.

« raccourcie » intentionnellement? Il est possible en effet qu'elle ait fini par menacer ruine et que, lors de la construction du Valide Han entre 1623 et 1640, on jugea préférable de prévenir sa chute en sacrifiant son niveau supérieur, afin qu'il ne s'écroule pas sur la nouvelle construction<sup>146</sup>. C'est en tout cas à cette époque que la coupole à côtes qui couronne encore actuellement la tour aurait été ajoutée, de même que les murs de la salle qu'elle abrite furent alors ornés de motifs floraux peints, ce qui laisse à penser qu'il s'agissait d'une salle d'apparat à l'époque de Kösem Mahpeyker Sultan<sup>147</sup>. Il apparaît que

Pour GOODWIN, *A history of Ottoman architecture* (cité n. 126), p. 359, « at its corner is a square Byzantine tower much reduced in height but still large ». S. ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi : İrene Kulesi [A middle-Byzantine tower in Istanbul : the Irene Tower]*, mémoire de master, université des techniques d'Istanbul (İstanbul Teknik Üniversitesi), 2012, p. 55-57, consacre un long développement un peu tortueux à la question – en comparant également les vues de Lorichs et Matrakçı à des photographies anciennes –, au terme duquel elle finit tout de même par admettre également la possibilité de cette amputation. Parmi les éléments architecturaux qui militeraient en ce sens, deux sont à souligner. Tout d'abord l'interruption brutale de l'escalier ménagé dans l'épaisseur du mur qui assurait la circulation entre les étages : la démolition de la partie supérieure de la tour lui aurait fait perdre son utilité (*ibid.*, p. 37). En second lieu, le fait que si les murs de la tour présentent une alternance régulière de rangées de briques et de rangées de pierre (4 à 5 rangées de pierres et 4 à 5 de briques), la partie haute de la structure, composée d'une rangée de 13 à 18 briques, est précisément la seule où cet ordre est rompu (*ibid.*, p. 73).

146. Ne connaissant pas le panorama anonyme parisien (voir *infra*, n. 189), ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 53, a proposé de placer cette amputation de la tour dans le cadre de la construction du palais de Cerrah Mehmed Paşa, ce qu'infirme ce panorama.

147. BERGER, *Eirene Kulesi* (cité n. 145), p. 146, avait déjà suggéré que la coupole à côtes devait dater de la construction du Valide Han : « Kubbesel çatı kemerli, büyük olasılıkla, kule Valide Hanı'nın içine alındıktan sonra eklemiştir », de même avant lui A. M. SCHNEIDER, *Byzantinische Zeit. İstanbul und Umgebung*, col. 71-81, dans *Fund- und Forschungsbericht Türkei 1943, Archäologischer Anzeiger 59/60, 1944/45*, col. 33-81, ici col. 78 : « Das Turminnere ist in türkischer Zeit als Kuppelsaal eingerichtet worden. » Sur des bases stylistiques, ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 87 et p. 90, a confirmé cette datation, en comparant coupoles à côtes paléologues – telle



Fig. 12 – Miniature de Matrakçı.



Fig. 13 – Détail de la tour.

la Validé cachait ses trésors dans le han : il est fort probable qu'elle les ait fait garder plus précisément dans la tour d'Irène<sup>148</sup>.

celle de Saint-Sauveur-in-Chora – et coupoles à côtes ottomanes. Le dôme d'Eirene Kulesi n'est pas visible de l'extérieur : son extrados est surmonté d'un remplissage de terre et les murs périmétriques s'élèvent bien au-dessus, rendant indécélable sa forme hémisphérique. Voir une photographie de cette coupole, découpée en 24 côtes (*ibid.*, p. 24, fig. 2.25) et le tracé de son emplacement au sommet de la tour (*ibid.*, p. 81, fig. 4.9). Elle a un diamètre de 7,35 m et sa hauteur est de 3,70 m (*ibid.*, p. 22-23). Pour l'ornementation à motifs floraux de cette salle à coupole et sa datation, voir *ibid.*, p. 87-88 (et photographie p. 38, fig. 2.43 et 2.44). Pour sa fonction d'apparat, voir *ibid.*, p. 93.

148. *Ibid.*, p. 54, 85 et 93 (d'après le témoignage du contemporain Mustafa Naima, auteur d'annales de l'Empire ottoman de 1591 à 1659).

L'aspect d'*Eirene Kulesi* a peu changé depuis l'érection du Valide Han, comme en témoignent nombre de photographies du XIX<sup>e</sup> siècle, telle ce détail d'un panorama réalisé en 1854 par le Britannique James Robertson sur papier salé<sup>149</sup> (fig. 14). Au cours de cette période, le Valide Han a cependant enregistré un net déclin dans sa fonction de caravansérail, au point que le Sagir Han, qui enserre la tour, était totalement désaffecté dans les dernières décennies de l'Empire ottoman. Une photographie anonyme prise autour de 1900 témoigne de cet abandon<sup>150</sup> (fig. 15). Dans son dépouillement, elle permet néanmoins d'apprécier l'articulation entre la structure de cette tour byzantine et celle du han qui l'étreint, mieux en tout cas qu'on ne peut le faire actuellement. En effet, depuis les années 1950 l'activité économique a certes repris au Valide Han, avec la vente progressive des cellules de l'ancien caravansérail à des particuliers ; mais les marchands et les magasins de jadis ont été remplacés par des artisans et des ateliers, en une occupation anarchique et sauvage qui a profondément dénaturé cet ensemble historique et le détériore chaque jour davantage, en raison notamment d'une multiplication alarmante des constructions illégales<sup>151</sup>. La zone de la troisième cour, celle du Sagir Han et de la tour d'Irène, est de surcroît la plus gangrenée par ces constructions parasites (fig. 16<sup>152</sup> ; fig. 17<sup>153</sup>).

#### LA TOUR D'IRÈNE : UNE CONSTRUCTION D'ÉPOQUE MÉDIOBYZANTINE

Dans ces conditions, on n'en mesure que mieux les difficultés rencontrées par Sevcan Ercan pour l'élaboration du remarquable mémoire d'histoire de l'architecture qu'elle a

149. Reproduction d'après B. ÖZTUNCAY, *The photographers of Constantinople : pioneers, studios and artists from 19<sup>th</sup>-century Istanbul. 1*, Istanbul 2003, p. 127, fig. 112 (Galata Bride section of a 12-frame Istanbul Panorama taken from Beyazit Tower in May 1854. James Robertson, salt print). On distingue, à gauche de la tour, la mosquée d'Atik İbrahim Paşa et son minaret.

150. Reproduction tirée du site : The Byzantine Legacy, <http://www.thebyzantinelegacy.com/irene-tower> (troisième photo), page consultée le 8 juin 2017.

151. ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 60, p. 92-93. L'auteur ne manque pas de remercier le contremaître en charge de l'atelier de fabrication installé dans la tour d'Irène, pour lui en avoir facilité l'accès (*ibid.*, p. vi). En 1998, les étages supérieurs de la tour abritaient un atelier fabriquant des robinets. Dès 1955, EYİCE, *İstanbul : petit guide* (cité n. 127), p. 26 (n° 28 « Han de la Sultane mère »), déplorait que « des constructions parasites d'un aspect hideux cachent la disposition architecturale de Valide Han ». Pourtant, dès 1951 et l'établissement d'un haut conseil pour la supervision des sites et monuments historiques d'Istanbul, la tour d'Irène et le complexe du Büyük Valide Han ont été placés sous protection, et classés monuments historiques le 10 avril 1982 : *The history of the hans & BVH*, dans *Büyük Valide Han : a study of place-making on Istanbul*, <http://buyukvalidehan.yildiz.edu.tr/thehistory.html>, page consultée le 8 juin 2017.

152. Reproduction d'une photographie de C. CANGÜL, *St Irene Kulesi*, <https://www.flickr.com/photos/caner/15399069737>, page consultée le 8 juin 2017.

153. Reproduction tirée du site de P. VAN DER GAAUW, *Buyuk Valide Han : historic heritage as an urban regenerator*, 2013, uuid:7b163803-f05b-4916-8141-d96ec1161410, presentation\_p5.pdf, p. 12, page consultée le 8 juin 2017. Il s'agit d'un projet de restructuration urbanistique du Valide Han qui fait toutefois peu de cas de sa conservation patrimoniale. Les projets du genre fleurissent ces dernières années. Il est vrai que les toits du Valide Han, en raison de la vue unique qu'ils offrent sur la Corne d'Or et le Bosphore, sont devenus très prisés des jeunes Stambouliotes, l'endroit où se faire photographier. Au premier plan de la vue panoramique, la mosquée Valide Han Iranlihar Mescidi, récente, dans la 2<sup>e</sup> cour.





Fig. 14 – Détail Robertson.

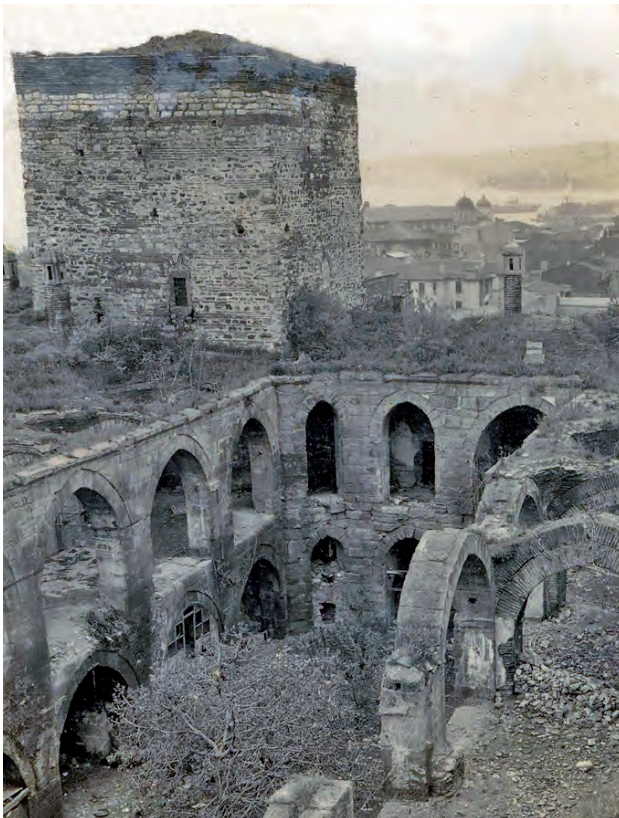


Fig. 15 – Sagir Han désaffecté 1900.

récemment consacré à la tour d'Irène<sup>154</sup>. Ce n'est pas, par exemple, le moindre mérite de ce travail que de nous donner enfin les dimensions exactes de la tour. Traditionnellement créditée de 27 m de haut pour 12 m de côté<sup>155</sup>, elle mesure en réalité 17 m environ – 16,86 m précisément – et se présente sous la forme d'un quadrilatère de 10,16 m de côté, soit un périmètre de 40,64 m. L'intérieur de la tour mesure 7 × 7 m, avec une épaisseur des murs de 1,50 m<sup>156</sup>.

La datation de l'époque byzantine, puis progressivement médiobyzantine, de la tour d'Irène, a toujours fait l'objet d'un consensus, sur la base de sa technique de maçonnerie caractéristique alternant assises de pierres équarries et assises de briques<sup>157</sup>. L'étude de Sevcan Ercan confirme pleinement cette datation, au terme d'une analyse minutieuse et d'une grande technicité dont on ne peut donner ici que les résultats principaux. Assises de pierres et de briques se succèdent horizontalement sur les murs, généralement 4 rangées de

154. ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145). Il va de soi que les aspects forcément très techniques de ce travail lié à sa spécialisation n'ont pas été repris en détail dans la présente étude, d'autant que notre approche est différente. Le lecteur intéressé la trouvera disponible en ligne : 12724pdf, à l'adresse <https://polen.itu.edu.tr/handle/11527/3298>. Signalons également un court article de l'auteur récemment paru sous le même titre : S. ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi : İrene Kulesi*, *Toplumsal Tarih* 277, ocak 2017, p. 12-17 ([http://www.arkeologlardernegist.org/asset/images/TT%20277\\_Arkeologlar%20Dernegi%20%282%29.pdf](http://www.arkeologlardernegist.org/asset/images/TT%20277_Arkeologlar%20Dernegi%20%282%29.pdf), page consulté le 6 juillet 2017).

155. Notons cependant qu'en 1912, GURLITT, *Die Baukunst Konstantinopels. 1* (cité n. 145), écrivait que « heute dürfte der Turm noch eine Höhe von etwa 25 m haben », de même que E. MAMBOURY, *İstanbul touristique*, Galata-Istanbul 1951, p. 361 : « une grande tour carrée haute de 25 m ». Mais le chiffre change à partir de EYICE, *İstanbul : petit guide* (cité n. 127) : « Dans la dernière cour [du Valide Han] s'élève une imposante tour carrée de 27 m de haut qui domine l'édifice » ; BERGER, *Eirene Kulesi* (cité n. 145), p. 146 : « Kare şeklinde bir taban üzerinde yükselen kule bugün yaklaşık 27 m boyundadır », et M. GHARIPOUR, *The bazaar in the Islamic city : design, culture and history*, Cairo – New York 2012, p. 234 : « Known as the "Tower of Eirene," it measures about 12 × 12 meters and is estimated to have stood some 27 meters high. » Ces dimensions erronées largement répandues proviennent de SCHNEIDER, *Byzantinische Zeit. İstanbul und Umgebung* (cité n. 147), col. 77 : « Auf der großen Stadtansicht des Melchior Lorichs [...] sieht man einen hohen Turm, mit dem man sich bisher kaum beschäftigt hat, obwohl er heute noch 27 m hoch erhalten ist. » On ignore la façon dont Schneider s'y est pris pour aboutir à un tel chiffre, et s'il donne plus de détails en note sur les mesures de la tour (*ibid.*, n. 3), sa formulation laisse dubitatif : « Die untere Seitenlänge des Turmes beträgt 11 m und verjüngt sich nach oben etwa 7 m. »

156. ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 6, et les fig. 2.2 et 2.3, p. 7. La tour est divisée en trois niveaux, séparés par des planchers en béton armé. Le premier niveau est à 1,43 m, le deuxième à 4,35 m, tandis que le troisième, clos par la coupole qui culmine à 15,25 m, est à 6,83 m.

157. GURLITT, *Die Baukunst Konstantinopels. 1* (cité n. 145), p. 51 : « Aus der Art, wie die Flächen durch Ziegelschichten belebt sind, möchte ich darauf schließen, daß er noch byzantinischen Ursprung ist. » SCHNEIDER, *Byzantinische Zeit. İstanbul und Umgebung* (cité n. 147), col. 77 : « Mauertechnik und Fenstertypus machen es gewiß, daß der Turm der mittel- oder spätbyzantinischen Zeit angehört », une opinion précisée dans SCHNEIDER, *Mauern und Tore am Goldenen Horn* (cité n. 21), p. 86 : « Innerhalb des heutigen Valide Han [...] sieht man nämlich einen riesigen Turm mittelbyzantinischer Zeit herausragend » ; MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon* (cité n. 101), p. 45 : « stammt wohl aus mittelbyzantinischer Zeit » ; BERGER, *Eirene Kulesi* (cité n. 145), p. 146 : « büyük ihtimalle Bizans orta dönemine aittir » ; MATSCHKE, *Der Fall von Konstantinopel* (cité n. 122), p. 215, n. 50 : « Der Turm ist vermutlich mittelbyzantinischen Ursprungs » ; A. BERGER, *Streets and public spaces in Constantinople*, *DOP* 54, 2000, p. 161-172, ici p. 166 : « the so-called Tower of Eirene, a building of middle Byzantine date. »



Fig. 16 – Eirene Kulesi et le Sagir Han.



Fig. 17 – Vue panoramique du Valide Han.

pierres pour 4 rangées de briques, parfois 5 rangées de pierres pour 5 rangées de briques. L'épaisseur du mortier est de 4 centimètres. Toutes les briques utilisées dans la structure ont approximativement les mêmes dimensions, une longueur de 35 centimètres et une épaisseur de 3,5 à 4 centimètres. Disposées horizontalement, les pierres ne sont pas coupées toujours régulièrement, avec une longueur comprise entre 20 et 65 centimètres, et une épaisseur qui varie de 18 à 30 centimètres<sup>158</sup>. Ces caractéristiques ont été comparées à celles présentées par les tours de défense des murailles de la ville dont la date de construction est précisément connue<sup>159</sup>. Il en ressort que les rangées de briques et de pierres et leurs combinaisons, ainsi que les dimensions de ces matériaux dans les tours élevées entre le IX<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle s'apparentent plus à celles qui caractérisent la tour d'Irène

158. ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 12-13. Pour la technique de maçonnerie alternant assises de pierres et assises de briques et son évolution durant l'Empire byzantin, outre le classique C. MANGO, *Architecture byzantine*, Paris 1981, p. 14-20, voir dernièrement J. BARDILL, *Brickstamps of Constantinople*, 2 vol., Oxford – New York 2004.

159. Voir à ce propos la typologie présentée par ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 69-73, et N. ASUTAY-EFFENBERGER, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul : historisch-topographische und baugeschichtliche Untersuchungen* (Millenium-Studien 18), Berlin – New York 2007, p. 147-181, en particulier p. 171-173.



que celles des tours érigées à d'autres époques<sup>160</sup>. Une distinction notable est cependant à relever concernant les fenêtres. Si leurs contours extérieurs sont uniformément en briques disposées en forme d'arcs en berceau, les embrasures de la tour d'Irène sont nettement plus larges et plus hautes que les fenêtres des tours de défense des murailles<sup>161</sup>. Cette différence de dimensions de fenêtres semble exclure que la tour d'Irène ait pu être érigée dans un but défensif, et de ce point de vue, cette originalité structurelle de la tour ne vient que confirmer opportunément la conclusion qu'imposait déjà sa seule localisation. En effet, on voit mal l'intérêt qu'il y aurait eu à ériger une tour de défense à 500 m de la Corne d'Or et de sa muraille déjà hérissée de tours, d'autant que la Corne d'Or étant naturellement protégée, et de surcroît susceptible d'être fermée par une chaîne en cas d'attaque, il n'avait même pas été jugé nécessaire de la munir de fortifications aussi formidables que du côté terrestre. Mais si elle ne fut pas érigée dans un but défensif, dans quel but le fut-elle, et par qui? Force est de constater qu'on se perd en conjectures à ce propos.

Selon la théorie élaborée par Alfons Maria Schneider en 1950, la tour d'Irène aurait été élevée comme poste d'observation destiné à la surveillance des ports de la zone de la Corne d'Or. Schneider voyait en effet en elle le lieu-dit Bigla (ou Vigla), désigné par les traités byzantino-vénitiens comme la limite sud de la concession vénitienne, sur les pentes de la colline en arrière du Pérama. Il faisait ainsi de la tour d'Irène la « tour de la Bigla », la résidence, le « bureau » du drongaire de la veille (*Δρουγγάριος τῆς Βίγλας*). Cette théorie s'appuyait également sur le fait que non loin de là, sur les murailles de la Corne d'Or, existait justement une porte appelée Porte du drongaire, ou de la Bigla, qui avait reçu à l'évidence ce nom alternatif en raison de la proximité de ce toponyme. Schneider se basait également sur l'évocation d'un cours d'eau signalé entre ce lieu Bigla et la Corne d'Or et qui, selon lui, ne pouvait que descendre de la tour d'Irène à travers la dépression, jusqu'à Zindan kapı<sup>162</sup>. En 1988, Albrecht Berger s'est rallié à cette identification (tour de la) Bigla/tour d'Irène<sup>163</sup>. Puis il s'est ravisé en 1994 : en réalité, rien dans les textes ne prouve qu'il y ait jamais eu une tour à Bigla ; de plus, la porte du drongaire/de la Bigla ne s'identifie pas à Zindan kapı, comme le croyait Schneider<sup>164</sup>, mais à Odun kapı. Enfin, l'argumentation de Schneider concernant le cours d'eau était certes probante pour un cours d'eau naturel, mais pas pour un canal d'égout, qui se révèle être en fait la véritable

160. ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 61-79, en particulier p. 65, avec de nombreuses photographies des tours de défense répertoriées.

161. Pour les fenêtres de la tour d'Irène et leurs caractéristiques, voir *ibid.*, p. 9-18; 24-33, et par exemple fig. 2.26, p. 26.

162. SCHNEIDER, *Mauern und Tore am Goldenen Horn* (cité n. 21), p. 85-87. Il va de soi que c'est la résidence du drongaire de la veille qui aura donné son nom à la porte de la Corne d'or située non loin d'elle, et non l'inverse. Voir JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), p. 346. MAMBOURY, *İstanbul touristique* (cité n. 155), p. 361, assure, on ne sait sur quelle base, que la tour « appartenait au prétoire construit par Arcadius près du Makros Embolos ».

163. BERGER, *Untersuchungen zu den Patria* (cité n. 97), p. 506 : « Die gängige Paretymologie von *ta Biglentias* nach einer *Bigla* hat also offenbar sogar zur Folge gehabt, dass hier der *drungarios tes Biglas* seinen Amtssitz aufschlug. Nach den Angaben der verschiedenen Dokumente lässt sich der Platz der *bigla* und damit *ta Biglentias* ziemlich genau festlegen. Ein rest der *bigla* ist wahrscheinlich der Turmstumpf im Gebiet der heutigen *istanbuler* Universität. Der Turm war noch im sechzehnten Jahrhundert erhalten: westliche Reisende nennen ihn Turm der Eirene. »

164. SCHNEIDER, *Mauern und Tore am Goldenen Horn* (cité n. 21), p. 85-86.

nature du cours d'eau évoqué par les sources. Fort d'arguments supplémentaires liés à la toponymie qu'il n'est pas question d'énumérer ici, Berger est surtout parvenu à proposer une localisation plus convaincante de ce lieu Bigla, qui se serait trouvé non sur les pentes de la sixième colline comme la tour d'Irène, mais sur celles de la septième colline, à 400 m au nord-ouest de la tour d'Irène, et à seulement un peu plus de 200 m d'Odun kapi<sup>165</sup>.

La théorie de Schneider se trouvant donc infirmée, reste bien entendu toujours envisageable l'idée que la tour d'Irène ait pu être conçue comme une tour d'observation isolée afin de surveiller en premier lieu le trafic commercial et naval sur la Corne d'Or, une activité de surveillance que les tours des murailles de ce secteur, qui n'excédaient pas une hauteur de 10 m, ne pouvaient assurer ni permettre d'embrasser dans son étendue maximale. Telle est la théorie alternative envisagée récemment par Sevcan Ercan<sup>166</sup>. Il est indéniable que la vue unique sur la Corne d'Or qu'offre encore aujourd'hui la tour en dépit du raccourcissement qu'elle a subi, invite à ne pas négliger cette éventualité. Si l'on considère qu'elle dut perdre à cette occasion jusqu'à un tiers de son élévation d'origine, ce que semble accréditer sa représentation dans les panoramas de Lorichs et de l'anonyme français, elle devait mesurer à l'origine aux alentours de 22 m, ce qui assurait un point de vue exceptionnel sur la Corne d'Or, surtout depuis l'endroit qui avait été choisi pour la jucher, le flanc est de la troisième colline.

Une autre éventualité voudrait que la tour n'ait pas été conçue isolément, mais qu'elle ait fait partie d'un complexe palatial. Certains ont cru possible une identification de la tour d'Irène avec un vestige de l'imposant palais dit de Botanéiatès ou de Kalamanos<sup>167</sup>, du nom des deux familles aristocratiques qui l'avaient habité avant qu'Isaac II Ange en fasse don aux Génois, en 1192. Paul Magdalino pense qu'il avait été bâti au x<sup>e</sup> siècle par Romain I<sup>er</sup> Lékapènos, drongaire de la flotte avant de devenir *basileus*<sup>168</sup>. Mais outre que traditionnellement on plaçait de toute façon ce palais à environ 300 m à l'est de la tour d'Irène<sup>169</sup>, cette localisation s'est révélée erronée. Le texte de sa concession aux Génois indique en effet que le palais de Botanéiatès/Kalamanos avait pour limite le monastère Saint-Dèmètrios; or il ne peut s'agir que du monastère sous ce vocable bien connu situé sur l'acropole<sup>170</sup>, ce qui reporte ce palais à près d'1,4 km à l'est de notre tour.

165. BERGER, *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 154 et n. 28, et carte 1, p. 151. Voir aussi BERGER, *Eirene Kulesi* (cité n. 145), p. 146 : « Bazı tarihçiler (Schneider) tarafından, Biglentas [...] (veya Bigla) ile kurulmaya çalışılan ilgi, topografik nedenlerden dolayı imkânsız görülmektedir ». La théorie de Schneider est commentée par ERCAN, *İstanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), p. 50-51.

166. *Ibid.*, p. 46-49; 92-93.

167. Ainsi BARSANTI, *Costantinopoli e l'Esgeo* (cité n. 13), p. 234.

168. MAGDALINO, *Constantinople médiévale* (cité n. 97), p. 83-84; ID., *Medieval Constantinople* (cité n. 97), p. 93-94.

169. D'après une hypothèse de MORDTMANN, *Esquisse* (cité n. 31), n° 84, p. 48 : « sur l'emplacement de l'ancien ministère de la police ». Voir aussi JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), p. 251, 326, et carte n° 1, G 6.

170. BERGER, *Untersuchungen zu den Patria* (cité n. 97), p. 385-386 et ID., *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 162, d'après une localisation déjà avancée à son époque par SCHNEIDER, *Mauern und Tore am Goldenen Horn* (cité n. 21), p. 94. Voir depuis P. MAGDALINO, *Constantinopolitana*, dans *Aetos : studies in honour of Cyril Mango presented to him on April 14, 1998*, ed. by I. Ševčenko & I. Hutter, Stuttgart – Leipzig 1998, p. 220-232, ici p. 226, n. 32. Pour la localisation du monastère Saint-Dèmètrios à la pointe du Sérail, confirmée par la vue parisienne de Buondelmonti, voir *supra*, fig. 1 et fig. 2.



Un autre palais, dont on apprend l'existence en 1155 dans le cadre de négociations passées entre Manuel I<sup>er</sup> Komnènos et Gênes, pourrait retenir l'attention. Les Génois demandaient à l'empereur la concession d'échelles sur la Corne d'Or entre l'embolos des Vénitiens et le palais du despote Angélos (*inter embolum Venetorum et palacium Angeli despoto*)<sup>171</sup>. Les sources byzantines sont muettes sur ce palais, qui ne peut, à une date aussi haute, avoir appartenu qu'à Kōnstantinos Angélos, l'ancêtre de la dynastie des Anges, gendre d'Alexis I<sup>er</sup><sup>172</sup>. Cependant, si la tour d'Irène se trouve à l'est de l'ancienne concession vénitienne, on ne peut assurer que c'était également le cas de ce palais inconnu, qui a tout aussi bien pu se trouver à l'ouest de cette concession. Paul Magdalino est d'ailleurs d'avis qu'il devait plutôt se trouver à l'ouest de l'embolos vénitien, arguant de ce qu'on n'a pas d'attestation de palais aristocratiques d'importance si près de la côte dans cette zone de la Corne d'Or<sup>173</sup>.

Les sources italiennes évoqueraient encore deux autres palais tout aussi inconnus des sources byzantines que le précédent. Le premier, le palais de Alanissa ou Lanissa, attesté en 1252, aurait appartenu, selon Magdalino, soit à la princesse d'Alanie anonyme qui fut l'une des maîtresses de Constantin IX Monomachos (1042-1055), soit à Marie d'Alanie, épouse successive de Michel VII Doukas (1071) et de Nicéphore III Botaniatès (1078)<sup>174</sup>. Mais le document qui en révèle l'existence précise aussi qu'il était situé dans la zone du Diumachelli, dans laquelle on voit traditionnellement le Leomakellon/Leomakellion ou Dimakelin, la place du marché sise au niveau de la Porte Platéa/Unkapanı kapı/Porte

171. A. SANGUINETI & G. BERTOLOTTI, Nuova serie dei documenti sulle relazioni di Genova coll'Impero bizantino, *Atti della società ligure di storia patria* 28, 2, 1897, p. 339-573, ici doc. I, p. 346.

172. Voir MAGDALINO, *Constantinople médiévale* (cité n. 97), p. 80-83 et n. 181 ; Id., *Medieval Constantinople* (cité n. 97), p. 89-90 et n. 198 ; Id., *The maritime neighbourhoods of Constantinople : commercial and residential functions, sixth to twelfth centuries*, *DOP* 54, 2000, p. 209-226, ici p. 221-222. Les sources byzantines donnant traditionnellement à Kōnstantinos Angélos le titre de *pansébastohypertatos*, il faut considérer que le mot despote (seigneur, maître) est ici simplement employé comme une épithète appropriée à son titre aulique. Cf. le sceau du « despote Kōnstantin pansébastohypertatos » dans ZACOS & VEGLERY, n° 2719 bis, et commentaire sur l'appellation *despotes*, p. 1485, § (c). Un autre document génois de 1175 le cite encore comme « le despote Angélos (*Angelum despotum*) », gouvernant la Crète par l'intermédiaire de son représentant Apokaukos : SANGUINETI & BERTOLOTTI, Nuova serie (cité n. 171), doc. v, p. 400. Voir aussi MAGDALINO, *The empire of Manuel I Komnenos* (cité n. 22), p. 221, n. 127.

173. MAGDALINO, *The maritime neighbourhoods* (cité n. 172), p. 222 : « It is therefore likely to have been west of the Venetian quarter. This likelihood is strengthened by the consideration that there is no evidence for large aristocratic palaces on the coast in the lower Golden Horn area. »

174. MAGDALINO, *Medieval Constantinople* (cité n. 97), p. 90, et n. 201. L'auteur conteste l'analyse du découvreur du document inédit qui contient l'information sur ce palais inconnu par ailleurs, D. JACOBY, *The Venetian quarter of Constantinople from 1082 to 1261 : topographical considerations*, dans *Novum Millenium : studies on Byzantine history and culture dedicated to Paul Speck*, ed. by C. Sode & S. Tahács, Aldershot 2001, p. 166, pour lequel le terme *palacium* serait ici à comprendre selon la signification du mot « palazzo » en italien – simple immeuble à plusieurs niveaux dépourvu de toute connotation « impériale » –, et qui propose en outre de rapprocher le mot Alanissa non de l'Alanie et des Alains, mais du toponyme Αλωνίτζιον. Qu'il faille y voir plutôt, comme le pense Magdalino, une allusion à une princesse alaine, semble en effet plus convaincant, ce qui rendrait du même coup au mot *palacium* qui lui est accolé son sens plus classique.

impériale n° 2<sup>175</sup>, donc à 1,1 km de la tour d'Irène<sup>176</sup>. D'après une source byzantine, c'est également dans le voisinage du Leomakellon que s'élevait la demeure d'un cousin de Constantin IX Monomachos, le *proèdros* Théodosios, qui y résidait en 1056<sup>177</sup>.

Quant au palais supplémentaire évoqué par les sources italiennes, on n'est de toute façon pas si sûr qu'il s'agisse vraiment d'un palais. Le document vénitien de 1207 qui le met en scène évoque un simple mur, le *murum qui fuit Sevastocratoris*, qui sert tout du long à délimiter une série de propriétés. Est ainsi mentionnée par exemple la rue qui mène de ce mur à la porta Ebrayky, soit jusqu'à la Porte du Néorion/Horaia/Iudaica (Bahçe Kapı), distante de la tour d'Irène d'à peine 400 m<sup>178</sup>. Mais une édition antérieure de ce document donne la leçon *murum qui fuit Sevastocratorise*<sup>179</sup>, ce qui a conduit Magdalino à penser qu'il pourrait finalement s'agir du mur d'enceinte d'un monastère fondé par une *sébastokratorissa*, en l'occurrence l'épouse du *sébastokratôr* Iôannès Doukas<sup>180</sup>.

On a laissé pour la fin l'évocation du palais qui offre sans doute la candidature, proposée par Albrecht Berger, la plus plausible pour l'identification de la tour d'Irène : la maison *ta Dareiou*<sup>181</sup>. Évoquée par les *Patria Constantinopoleos*, elle semble avoir traversé les siècles. Ce recueil de récits fondateurs élaboré vers 990 en fait à l'origine la fondation d'un certain Daréios, un *patrikios* qui depuis Rome serait venu s'installer à Constantinople avec le grand Constantin, donc dès le iv<sup>e</sup> siècle<sup>182</sup>. À l'époque de la rédaction du recueil, la demeure était celle d'une *Hikanatissa tou Sklêrou*<sup>183</sup>. Comme il n'était pas alors d'usage que les femmes prennent le nom de leur époux, il faut sans doute privilégier l'idée que

175. *Ibid.*, p. 166; BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 152-155, en part. p. 152, n. 13, et carte 1, p. 151.

176. JACOBY, The Venetian quarter of Constantinople (cité n. 174), assure qu'il s'agissait d'un *Diomachelli* forcément distinct puisque le document inédit en question – qu'il n'a pas publié – permettrait de le situer au sud de l'aqueduc au Forum Tauri, où se serait trouvée une section appelée Aloniztion. S'il a raison, on serait encore loin de la tour d'Irène, à 800 m au sud-ouest.

177. MAGDALINO, The maritime neighbourhoods (cité n. 172), p. 222, d'après Scylitzes, p. 481, l. 41-50. Mais le texte de Skylitzès ne parle pas d'un *παλάτιον* à propos de la demeure du *proèdros*, mais d'une simple οἰκία (*ibid.*, p. 481, l. 50); dans Skylitzès, *Empereurs*, p. 397, le mot est effectivement traduit en « maison » (ceci étant, c'est également le mot οἰκία qu'emploie Doukas pour parler du palais Notaras). Notons que contrairement à Magdalino (voir *supra*), et comme JACOBY, The Venetian quarter of Constantinople (voir *supra* n. 176), les auteurs suivent JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), p. 379-380, qui situait le Léomakellion non sur la Corne d'Or mais « sur la Marmara au sud du Forum de Théodose » (Skylitzès, *Empereurs*, p. 397, n. 1).

178. *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig, mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante, von Neunten bis zum Ausgang des fünfzehnten Jahrhunderts. 2, (1205-1255)*, hrsg. von G. L. F. Tafel & G. M. Thomas, Wien 1856, doc. CLXIV (03/1278), p. 5.

179. *Ecclesiae Venetae antiquis monumentis nunc etiam primum editis illustratae ac in decades distributae, auctore Flaminio Cornelio, senatore Veneto, decas quarta et quinta*, Venetiis 1749, p. 86-87; Ch. MALTEZOU, Il quartiere veneziano di Costantinopoli (scali marittimi), *Θησαυρίσματα* 15, 1978, p. 30-61, ici doc. 24, p. 48-49.

180. MAGDALINO, Medieval Constantinople (cité n. 97), p. 90, et n. 200. L'auteur évoquait encore le « palace of a *sebastokrator* » dans *Id.*, The maritime neighbourhoods (cité n. 172), p. 222.

181. BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 161.

182. Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, dans *Scriptores originum Constantinopolitanarum. 2, Ps.-Codini origines*, rec. Th. Preger, Lipsiae 1907, p. 146, l. 12.

183. *Ibid.*, p. 148, l. 1-5 : Ὁ Δαρείος ἔκτισεν οἶκον τῆς Ἰκανατίσσης τοῦ Σκληροῦ. Voir BERGER, *Untersuchungen zu den Patria* (cité n. 97), p. 435.

cette dame Hikanatissa avait été la fille d'un *hikanatos* et l'épouse d'un Skléros<sup>184</sup>. Il est indéniable que la demeure de l'aristocrate *Hikanatissa tou Skléro* donna son nom à la Porte Hikanatissa/Piscaria (Balıkpasarı Kapı) – de la même façon que la Porte de Bigla/du drongaire (Odun kapı) avait reçu le sien du lieu Bigla –, ce qui inviterait à localiser pareillement cette propriété non loin de la côte de la Corne d'Or, sur une pente<sup>185</sup>. Or cette demeure τῆς Ἰκανατίσσης ou τοῦ Ἰκανάτου est encore évoquée, en même temps que la πόρτη τῆς Ἰκανατίσσης, dans le traité byzantino-pisan de 1192, époque où elle faisait partie de la concession des Amalfitains<sup>186</sup>.

Topographiquement, l'hypothèse de son identification avec la tour d'Irène pourrait assurément convenir, et on aurait même là une filiation impressionnante dans le temps, de l'*oikos ta Dareiou* du IV<sup>e</sup> siècle à l'*oikos tēs Ikanatissēs* du X<sup>e</sup> siècle devenu, au XV<sup>e</sup> siècle, le *palatium chir Luca*, puis, après la chute de l'Empire byzantin, le palais de Cerrah Mehmed Paşa au XVI<sup>e</sup> siècle, avant que la tour résiduelle ne finisse au XVII<sup>e</sup> siècle par être intégrée dans le caravansérail de Kösem Valide Sultan. Ceci impliquerait cependant que, puisque la tour fut bâtie indiscutablement à la période médiobyzantine, ses bâtisseurs auraient été en priorité le Skléros anonyme et/ou son épouse Hikanatissa. Il est certes vrai que le X<sup>e</sup> siècle constitua sans aucun doute l'apogée, en puissance et en richesse, de la famille Skléros, originaire de Petite Arménie. Ne vit-on pas, en 976-979, Bardas Skléros, qui avait par ailleurs du sang impérial du côté maternel, aller jusqu'à se rebeller contre Basile II et prétendre usurper le trône? Les Skléroï avaient donc assurément le poids

184. C'est donc à tort que JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), p. 357, aurait opté pour « femme de nom inconnu, épouse d'un hikanatos ». Bien entendu, il est plus délicat de déterminer si elle était fille d'un militaire appartenant au tagma des *hikanatoi*, un corps de cavalerie d'élite constitué au IX<sup>e</sup> siècle, ou bien si son père portait déjà le patronyme Hikanatos issu de ce terme militaire : BERGER, *Untersuchungen zu den Patria* (cité n. 97), p. 225. Il semble cependant que le patronyme Hikanatos ne se soit vraiment imposé qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle, « borne by high-ranking military officials no doubt », soit parmi les commandants du tagma, les domestiques des *hikanatoi*. Voir A. G. C. SAVVIDES, Prosopographical note the Hikanatoi of Byzantium : from military term to family surname, *BMGS* 25, 2001, p. 221-229, ici p. 226. Une Hikanatissa plus tardive est mentionnée dans une lettre de Psellos écrite à un juge vers 1060, comme ayant été la mère d'un *patrikios*, qualifié de personnage de noble naissance issu d'une lignée des plus opulentes. Voir *MB* 5, Μιχαήλ Ψελλού ιστορικοί λόγοι, επιστολαί και άλλα ανέκδοτα, Lettre n° 138, p. 381 (ὁ Πατρίκιος ὁ τῆς Ἰκανατίσσης υἱός [...] εὐγενής ὁ Πατρίκιος, καὶ τῆς εὐδαιμονεστέρας σειρᾶς ἀνωθεν). Pour le commentaire et la date de cette lettre envoyée à un *kritēs*, voir *The letters of Psellos : cultural networks and historical realities : papers presented at a workshop held in Oxford on 6-7 November 2010*, ed. by M. Jeffreys & M. D. Lauxtermann, Oxford 2017, p. 377. Cette Hikanatissa mère d'un *patrikios* ou *Patrikios* est répertoriée dans la liste des membres de la famille dressée par SAVVIDES, Prosopographical note (cité plus haut), n° iii., p. 227. Était-ce Maria Hikanatissa, dont on a un sceau daté des alentours de 1100? Voir à ce propos CHEYNET *et al.*, *Seyrig*, p. 199, et J.-C. CHEYNET, Le rôle des femmes de l'aristocratie d'après les sceaux, dans *Сфрагистика и история культуры : сборник научных трудов, посвященный юбилею В. С. Шандровской*, [научный ред. Е. В. Степанова], Санкт-Петербург 2004, p. 30-49, ici p. 34 et n. 45.

185. BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 161.

186. G. MÜLLER, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano e coi Turchi fino all'anno MDXXXI*, Firenze 1879, doc. xxxiv, p. 40-58, ici col. 1, p. 46 (ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τῆς Ἰκανατίσσης); col. 2 et 3, p. 47; col. 1, p. 48; col. 1, p. 49 (version grecque); col. 1, p. 55 (*in situ loci Icanatissae*); col. 1 et 2, p. 56; col. 1, p. 57; col. 1, p. 58 (version latine). Voir BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 161. Curieusement, si SAVVIDES, Prosopographical note (cité n. 184), n° vii., p. 228, recense *Na. Hikanatissa* qui donna son nom à la Porte Hikanatissa d'après le traité de 1192, il ignore l'Hikanatissa épouse Skléros des *Patria*.

social, politique et économique suffisant pour se faire bâtir un palais, même muni d'une tour assez spectaculaire pour porter ombrage au pouvoir impérial, puisqu'ils n'hésitaient à le défier à l'occasion. Toutefois on est là dans le domaine de la pure spéculation, sans parler du fait qu'à aucun moment il n'est vraiment question d'un *palacium* à son propos.

On voit en tout cas que l'état de nos sources ne permet pas de répondre de manière satisfaisante à la question de savoir dans quel but exactement la tour d'Irène fut construite, ni par qui<sup>187</sup>. La vision de cette tour, à la fois massive et élancée de quelque 22 m de haut, de surcroît juchée sur une éminence naturelle, avait tout pour impressionner, dans un environnement urbain médiéval où des bâtiments d'une telle hauteur restaient somme toute chose rare. Pourtant, elle n'a pas été jugée digne d'une seule mention dans la documentation produite entre l'époque de sa construction (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) et la fin de l'Empire byzantin, et on a quelque peine à concevoir ce silence des sources à son égard. Seuls deux éléments paraissent assurés : elle fut érigée à l'époque médiobyzantine, et elle ne le fut pas dans un but défensif.

Si, comme l'a proposé Albrecht Berger<sup>188</sup>, elle s'identifie bien à la tour du *palatium chir Luca* de la vue de Constantinople du BnF *NAL* 2383, cela signifierait que Loukas Notaras, ou son père Nikolaos avant lui, avait soit construit son palais autour d'elle – dans l'hypothèse qui la voudrait conçue à l'origine comme une tour d'observation isolée –, soit avait restauré pour son compte les ruines d'un palais ancien dont elle faisait partie dès le début. Un tel choix, on l'a dit, a pu être motivé par le souci de se garantir une zone de repli et de sécurité en cas d'émeute populaire, une menace devenue prégnante pour l'aristocratie de la capitale depuis les troubles des guerres civiles du XIV<sup>e</sup> siècle. Il a été montré plus haut combien le récit de Doukas sur les circonstances de la capture de Loukas Notaras le 29 mai 1453 pouvait s'accorder avec la localisation de son palais à la tour d'Irène, une localisation que suggère fortement la vue du manuscrit de Paris<sup>189</sup>. Il serait évidemment bienvenu de pouvoir apporter à ce dossier sinon des preuves plus tangibles,

187. BERGER, Eirene Kulesi (cité n. 145), p. 146 : « Ne amaçla yapıldığı ve tarihçesi hakkında bilgiler bulunmamakla birlikte [Eirene Kulesi]. » Voir aussi *infra*, n. 188. SCHNEIDER, Byzantinische Zeit. Istanbul und Umgebung (cité n. 147), col. 77, faisait déjà en 1945 le même constat : « Freilich finde ich ihn nirgends in den byzantinischen Quellen erwähnt. »

188. BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), p. 158 : « Über den sogenannten Eirenenturm gibt es keine byzantinischen Quellen. Vielleicht ist er aber mit dem Turm identisch, der in der Handschrift Par. Bibl. Nat. 2383 auf der Stadtansicht von Cristoforo Buondelmonti neben einen als *palatium chir Luca* bezeichneten Haus steht. *Kyr Lukas* (Herr Lukas) ist Lukas Notaras. »

189. L'avatar Notaras possible de la tour d'Irène n'est pas discuté dans ERCAN, *Istanbul'da bir orta Bizans dönemi kulesi* (cité n. 145), du fait que manque précisément dans sa bibliographie (*ibid.*, p. 95-99) l'étude de BERGER, Zur Topographie (cité n. 23), qui l'a porté. L'auteur ne connaît pas non plus la vue « buondelmontienne » de Constantinople du BnF *NAL* 2383, où figure le *palatium chir Luca*, celle qu'elle a choisie pour illustrer son paragraphe sur la cartographie ancienne de Constantinople étant tirée d'un autre manuscrit parisien, le BnF, Cartes et Plans, Rés., *Ge FF*. 9351, f. 37' (*ibid.*, fig. 3.1, p. 43). Il est vrai qu'elle considère qu'il s'agit là de la seule vue de Constantinople livrée par la tradition manuscrite « buondelmontienne », puisqu'elle assure que « il n'y a pas de dessin d'une quelconque structure dans la zone où est située la tour d'Irène dans la carte dressée par Buondelmonti, qui est la carte datée la plus ancienne d'Istanbul » (*ibid.*, p. 44 : « İstanbul ile ilgili günümüze ulaşmış eski tarihli harita olan ve Buondelmonti tarafından çizilen haritada, İrene Kulesi'nin olduğu bölgede herhangi bir yapıya dair bir çizim bulunmamaktadır »). Il s'agit cependant là des seules réserves à avancer sur un travail par ailleurs de grande qualité.



du moins des indices supplémentaires susceptibles de renforcer cette identification sur d'autres bases. Reste en effet un aspect important de la question qui n'a pas été abordé jusqu'ici : une explication à propos de l'appellation « tour d'Irène ».

EIRENE KULESI DANS LA MÉMOIRE TURQUE (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLE)

La première mention de la « tour d'Irène » est fort tardive puisqu'elle date on l'a vu de 1550/51 environ, et émane de Pierre Gilles. Cette tour, nous dit-il, « on l'appelle encore communément Irène »<sup>190</sup>. Il tenait cette dénomination de ces « vieux Constantinopolitains »<sup>191</sup> dont, lors de ces pérégrinations dans Istanbul, il sollicitait la mémoire afin de vérifier *in situ* la localisation des monuments que lui procuraient ses lectures, tant des *scriptores antiqui* voire *antiquissimi* que des *recentes* – les œuvres des écrivains byzantins –, en une démarche toujours dictée par le même postulat de départ, à savoir que l'exploration sur le terrain ne valait que si elle trouvait sa confirmation dans les livres<sup>192</sup>. C'est ainsi que sa découverte de la tour d'Irène eut pour origine le souci de localiser en premier lieu une église disparue de Sainte-Irène – ainsi que celle de Sainte-Anastasie. La *Notitia*, qu'il appelle « l'antique *Description* », lui apprenait que ces deux églises se trouvaient dans la VII<sup>e</sup> région, « mais sans préciser dans quelle partie »<sup>193</sup>. Il s'agissait donc pour la première église de celle, aujourd'hui bien identifiée, de Sainte-Irène au Pérama, ou Sainte-Irène la Nouvelle, pour la différencier de Sainte-Irène la Vieille, près de Sainte-Sophie. Heureusement, sa lecture de Nikètas Chôniatès – qualifié laconiquement de « une *Histoire* »<sup>194</sup> –, lui avait également appris que lors d'un épisode survenu le 19 août 1203, « les Francs et les Vénitiens » avaient causé l'incendie qui ravagea « la mosquée des Sarrasins dans la partie qui s'incline vers la mer et est tournée vers le nord, près de l'église Sainte-Irène ». Les mentions, dans l'épisode narré par Chôniatès, de la mer toute proche et, surtout, celle du Pérama, avaient en effet de quoi éclairer<sup>195</sup>.

190. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 397. Voir le texte latin *supra*, n. 135.

191. *Ibid.*, p. 394; *Petri Gylli de topographia* (cité n. 135), p. 161 : *Constantinopolitanus senex mihi narrabat etiam sua aetate*. Voir aussi Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins*, p. 393; *Petri Gylli de topographia*, p. 160 : *tandem a paucis accepi, iisque senibus*, ou encore Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins*, p. 275; *Petri Gylli de topographia*, p. 14 : *Constantinopolitani cives huius aetatis dictitant*.

192. *Ibid.*, p. 32-33.

193. En effet, dans la *Regio septima* la *Notitia urbis Constantinopolitanae* se contente d'énumérer : *Ecclesia tres, hoc est : Irenen, Anastasiam et sancti Pauli*. Voir *Notitia dignitatum accedunt notitia urbis Constantinopolitanae et latercula provinciarum*, ed. O. Seeck, Berolini 1876, p. 235. Pierre Gilles eut apparemment accès au texte, qui ne fut édité à Bâle qu'en 1552, avant même son premier départ à Istanbul en 1544, grâce sans doute à ses relations bâloises. Voir Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 32, n. 87; 391, n. 2174.

194. L'œuvre de Nikètas Chôniatès n'ayant pas encore été publiée, Gilles l'avait consultée sur manuscrit : *ibid.*, p. 34.

195. *Ibid.*, p. 397; *Petri Gylli de topographia* (cité n. 135), p. 164. Voir *Nicetae Choniatae Historia*, p. 554 : "Ἦρξατο μὲν οὖν ἡ πρώτη τοῦ πυρός ἀφ' ἑαυτοῦ τοῦ συναγωγίου τῶν Σαρακηνῶν (τὸ δὲ ἐστὶ κατὰ τὸ πρὸς θάλασσαν ἐπικλινὲς καὶ βόρειον μέρος τῆς πόλεως καὶ τῷ τεμένει ἐγγίζον, ὃ ἐπ' ὀνόματι τῆς ἁγίας Εἰρήνης ἵδρυται), καὶ πρὸς μὲν ἕω κατὰ εὐρος ἐλώφησεν ἐς τὸν νεῶν τὸν παμμέγιστον, κατὰ δ' ἐσπέραν ἐς τὸ λεγόμενον Πέραμα ἐξεμηκίσθη, καὶ διερρήη ἔκτοτε τοῦ πλάτους λαβόμενον τῆς πόλεως καὶ πέρας ἔθετο τῆς ὀρμῆς τὰ νότια τεῖχη τῆς πόλεως, ἢ μᾶλλον τὸ καινότερον, καὶ ταῦτα κατ' ἐπίβασιν ὡσπερ ὑπεραλάμενον τὰς ἐξῶθεν οἰκίσεις κατενεμήσατο καὶ νῆα περιπλεύσαν ἄνθρακες ἐκτιναχθέντες

C'est alors qu'il fut induit en erreur par « je ne sais quels vieillards », qui l'assurèrent que cette église « s'était trouvée à l'intérieur du sérail des femmes », donc sur la troisième colline<sup>196</sup>. Il faut comprendre à l'intérieur de l'enceinte du premier *saray* (Eski Saray), que Mehmed II s'était fait construire sur l'emplacement de l'ancien Forum Tauri entre 1454 et 1458, et qui, suite à son déménagement, vers 1465, dans son second *saray* (l'actuel Topkapı Saray), érigé sur l'ancienne acropole de Byzance, fut désormais dévolu à la résidence des femmes « de réforme » du sultan<sup>197</sup>. Peu convaincu par l'affirmation de ces vieillards quant à la localisation de cette église Sainte-Irène, Pierre Gilles en était là de ses réflexions lorsqu'un jour, alors qu'il devait se trouver justement en exploration près d'Eski Saray, « j'aperçus une tour élevée hors de ce sérail, située sur le flanc de la troisième colline qui penche au nord-est, carrée, que l'on appelle encore communément Irène; d'après l'église Sainte-Irène, ou d'après une impératrice Irène, je l'ignore »<sup>198</sup>. Cette découverte acheva de le convaincre que l'église en question s'était bien située, comme on le lui avait affirmé, sur cette même troisième colline dans l'enceinte d'Eski Saray, proche de ladite tour. En quoi il avait tort, puisque Sainte-Irène au Pérama, détruite au XII<sup>e</sup> siècle, s'était trouvée en réalité à 800 m au nord du Forum Tauri (site d'Eski Saray), à l'extérieur des murailles maritimes de la Corne d'Or, sur le rivage, à hauteur de la porte du Pérama (Zindan kapı), comme le récit de Chôniatès invitait au reste à le penser<sup>199</sup>. Il est surtout étonnant que ce bon connaisseur de la géographie historique de la cité impériale n'ait pas réalisé que si la tour d'Irène se trouvait bien « sur le flanc de la troisième colline qui penche au nord-est », elle était située dans la VI<sup>e</sup> région, tandis que l'église Sainte-Irène dont il s'occupait s'était trouvée, elle, dans la VII<sup>e</sup> région; ce qu'il savait pourtant également, on l'a vu, par la *Notitia*.

Quoi qu'il en soit, ces vieillards dont il mettait en doute le bien-fondé des renseignements, et qui, en effet, l'ont fourvoyé sur ce point, surent lui donner le nom de cette tour, puisque c'est celui sous lequel elle est toujours connue aujourd'hui à Istanbul. Mais doit-on admettre pour autant que ce nom d'*Eirene Kulesi* ait vraiment été aussi « communément » (*vulgo*) diffusé, pour les générations de Stambouliotes qui se sont succédé jusqu'à nos jours, qu'il l'était du temps de Gilles selon son propre témoignage? Il est permis d'en douter, tant il est frappant de constater qu'aussi loin que l'on remonte dans l'historiographie, il

κατέφλεξαν. Sur cette mosquée (συναγωγήιον), voir JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), p. 258. MAGDALINO, *Constantinople médiévale* (cité n. 97), p. 88, et ID., *Medieval Constantinople* (cité n. 97), p. 98, est d'avis que cette mosquée aurait été en réalité un caravansérai.

196. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 397; *Petri Gylli de topographia* (cité n. 135), p. 164 : *Id fuisse intra septum regiarum mulierum primo intellexi a senibus nescio quibus [...]*.

197. Voir en dernier lieu G. NECIPOĞLU, *Architecture, ceremonial and power : the Topkapı Palace in the fifteenth and sixteenth centuries*, Cambridge – London 1991, p. 3-4.

198. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 397; *Petri Gylli de topographia* (cité n. 135), p. 164 : *deinde adverti turrim excelsam extra claustrum mulierum, sitam in latere tertii collis vergente ad ortum aestivum, quadratam, Hyrenem etiamnum vulgo appellatam, nescio an ab aede divae Hirenae, an a regina Hirene.*

199. Voir en dernier lieu, outre JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 106-107; BERGER, *Untersuchungen zu den Patria* (cité n. 97), p. 447-449; ID., *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 149 et carte 1, p. 151; ID., *Regionen und Straßen im frühen Konstantinopel*, *Istanbuler Mitteilungen* 47, 1997, p. 349-414, ici p. 365; D. FEISSEL, *De Sainte-Irène au domaine de Rufin*, *TM* 15, 2005 (= *Mélanges Jean-Pierre Sodini*), p. 245-260, ici p. 247-250.

est toujours question à son propos d'une simple tour carrée anonyme. Il est ainsi troublant qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, soit à peine un siècle après Gilles, décrivant le Valide Han Evliya, Çelebi la signale seulement comme une « tour rectangulaire qui se dresse jusqu'au ciel »<sup>200</sup>. De même, lorsqu'en 1912, Cornelius Gurlitt, le premier historien de l'art à s'être intéressé à elle, l'évoque, il en parle comme d'une « puissante tour rectangulaire » mais n'en semble pas connaître le nom, qui ne lui était effectivement pas fourni par l'unique source qu'il cite à son propos, le panorama de Lorichs, qui l'avait dessinée sans la nommer<sup>201</sup>. Il faut attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour qu'une note scientifique lui redonne son identité. C'est en effet sous le titre « Der Turm der Irene » que Alfons Maria Schneider lui consacre enfin, en 1944/45, une vingtaine de lignes, dans lesquelles il fait référence, outre au panorama de Lorichs, à Pierre Gilles<sup>202</sup>. Ce n'est évidemment pas par hasard, et lorsqu'en 1950 il a l'occasion de revenir sur la « Turm der Irene », il souligne explicitement cette fois que c'est Pierre Gilles qui l'a nommée ainsi<sup>203</sup>. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que la tour s'est imposée dans l'historiographie spécialisée sous le nom de tour d'Irène, un nom qui s'est diffusé d'abord lentement<sup>204</sup>, puis de plus en plus largement au fur et à mesure que cette historiographie imprégnait les guides touristiques de la fin du xx<sup>e</sup> siècle et, évidemment, les sites internet contemporains. Autrement dit, il serait erroné d'imaginer que les Stambouliotes aient pu préserver pieusement, de génération en génération, la mémoire de la « tour d'Irène ». En réalité, cela ne fait qu'un quart de siècle tout au plus qu'ils sont conscients de l'existence, dans le riche patrimoine historique de leur ville, d'*Eirene Kulesi*, simple traduction en turc de l'allemand « Turm der Eirene » ou « Eirenenturm », puisque c'est en définitive par l'historiographie allemande du xx<sup>e</sup> siècle qu'a transitée la précieuse information, longtemps passée inaperçue, qu'avait livrée le voyageur français – et peut-être un petit peu espion... – Pierre Gilles<sup>205</sup>.

200. Voir *supra*, n. 127.

201. Voir *supra*, n. 155.

202. SCHNEIDER, *Byzantinische Zeit. Istanbul und Umgebung* (cité n. 147), col. 77 : « Auf der großen Stadtansicht des Melchior Lorichs [...] sieht man einen hohen Turm [...] erst Gyllius beschreibt ihn. » Suit l'extrait du passage en latin correspondant dans « (de Topogr. 3,6) ».

203. SCHNEIDER, *Mauern und Tore am Goldenen Horn* (cité n. 21), p. 86 : « einen riesigen Turm mittelbyzantinischer Zeit herausragend, den Gyllius als Turm der Irene bezeichnet. »

204. On constate ainsi qu'en 1955, quoiqu'il cite les deux articles de Schneider, EYICE, *Istanbul : petit guide* (cité n. 127), p. 26, continue à la mentionner anonymement. Voir *supra*, n. 155.

205. Il est sûr que la popularité de la tour à Istanbul a vraiment commencé avec la publication, en 1994, de l'article de BERGER, *Eirene Kulesi* (cité n. 145), publié dans l'encyclopédie largement diffusée *Düinden bugüne İstanbul ansiklopedisi*. Mais le moment précis où l'historiographie turque a traduit pour la première fois dans cette langue la « Turm der Eirene » ou « Eirenenturm » remonte à 1956, avec l'ouvrage sur les murailles de la Corne d'Or avant 1453 de F. DIRIMTEKİN, *Fetihden önce Halic surları*, Istanbul 1956, p. 20, très dépendant pour l'arrière-plan byzantin de l'étude de SCHNEIDER, *Mauern und Tore am Goldenen Horn* (cité n. 21), parue six ans plus tôt : « M. Lorich plâni tetkik edilise, bu kapının gerisindeki yükseklikte bulunması lâzım gelen Vıglae'nin yerinde de, (Orta Bisans Çağı inşaatı olan ve P. Gyllius tarafından Ste. Irène kulesi diye isimlendirilen) Nusretiye hanının yüksek burcu vardır. » Jusque-là, la seule *Eirene Kulesi* vraiment connue en Turquie était celle de Trabzon, toujours debout aujourd'hui et également appelée *Fatih Kulesi*. Elle passe pour avoir été construite au xiv<sup>e</sup> siècle par l'impératrice Irène de Trébizonde (PLP 12060). Au sein du monde orthodoxe, on trouve une autre tour d'Irène, *Jerinina Kula*, en Serbie, dans la forteresse de Smederovo édiflée au xv<sup>e</sup> siècle par le despot Branković Djurdj, du nom de son épouse, la basilissa d'origine byzantine Jerina Kantakouzèné (PLP 5970).

On n'en mesure que mieux par conséquent ce que l'on doit à ce dernier ; sans son témoignage, on ne connaîtrait absolument pas le nom de cette tour<sup>206</sup>, c'est-à-dire le seul élément peut-être susceptible de nous livrer une partie de son histoire. On peut toutefois formuler un regret : que Pierre Gilles ne lui ait pas témoigné le même intérêt passionné qu'il a montré, par exemple, pour la colonne d'Arcadius, au point de trouver moyen de s'y introduire afin d'en mesurer de façon maniaque chaque bloc et chaque marche<sup>207</sup> ! Mais l'érudit-voyageur ne vibrait vraiment que pour les édifices byzantins insignes dont il trouvait la mention et la description dans ses chers « monuments littéraires » ; or cette tour n'y était nullement évoquée.

S'il apprit donc d'un vieux Stambouliote – assurément un Grec<sup>208</sup> – le nom de cette tour, il n'en tira manifestement rien sur la raison d'une telle appellation, puisqu'il en était réduit à élaborer ses propres hypothèses. Comme il fallait s'y attendre, celles-ci tournaient autour des deux éventualités les plus logiques : la proximité d'une église dédiée à sainte Irène, ou un rapport de cette tour avec une impératrice de ce nom. Sans doute ses savantes lectures lui auraient-elles permis de formuler quelques suggestions quant à l'identité possible de cette impératrice Irène, mais sa conviction que seule était pertinente la seconde éventualité, celle de la proximité avec une église Sainte-Irène qu'il situait malencontreusement sur la troisième colline comme la tour, l'emporta<sup>209</sup>.

Bien entendu, le fait que l'église Sainte-Irène du Péràma se soit trouvée en réalité à 600 m au nord de la tour et, qui plus est, qu'elles aient été séparées l'une de l'autre par la muraille de la Corne d'Or<sup>210</sup>, interdit d'envisager que la tour ait pu tenir son nom d'elle. Vaut-il pour autant la peine d'examiner sérieusement l'autre éventualité, formulée mais finalement négligée par Gilles, celle de l'implication de l'une des nombreuses impératrices prénommées Irène – on en recense pas moins de neuf, entre souveraines régnantes et consorts – qui ont jalonné l'histoire byzantine ? Que ce prénom chrétien d'Irène ait fait allusion au passé byzantin de la capitale impériale, il n'y a pas matière à en douter,

206. On a bien repéré une référence supplémentaire, puisqu'il est question aussi de « la Tour d'Irene » sur la troisième colline de Constantinople, dans *Observations curieuses sur le voyage du Levant fait en M.DC.XXX par messieurs Fermanel, conseiller au Parlement de Normandie, Favvel, maître des comptes, Baudoin, sieur de Launay, Stochhove, sieur de Sainte Catherine, gentilhomme flamand* [...], Rouen 1668, p. 351. Mais l'auteur principal, Gilles Fermanel, ne s'en cache pas : « Il y avoit quantité d'autres raretez dans cette ville [Constantinople] que j'obmets, m'estant contenté de remarquer celles qui sont les plus considérées ; les curieux pourront voir les autres dans Gyllius qui en a fait un traité particulier » (*ibid.*, p. 353). Autrement dit, Fermanel a largement pillé l'ouvrage de Pierre Gilles pour élaborer son chapitre constantinopolitain, et sa mention de la tour d'Irène doit tout simplement faire partie de ces emprunts.

207. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 435-436. En effet, la tour était alors encore – ou de nouveau – un bâtiment isolé, et dans son élévation intégrale. Une exploration aurait donc pu être l'occasion pour Gilles de nous livrer d'autres renseignements précieux.

208. Voir *infra*, n. 211.

209. Il préféra donc faire la preuve de son érudition à propos des multiples églises de ce vocable dont il savait Constantinople pourvue à l'époque byzantine, « selon les monuments littéraires ». Il en citait trois, celle de la VII<sup>e</sup> région – dont la recherche l'avait précisément amené à s'intéresser à la tour éponyme mais sur la localisation de laquelle il commettait une lourde erreur –, celle près de Sainte-Sophie, et celle sise à Sykai, plus tard Galata (*ibid.*, p. 397). Voir JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 108, qui rappelle les errements de Gilles à propos de l'église Sainte-Irène, et le rapprochement qu'il fit avec le nom d'une certaine « tour carrée ».

210. Pour sa localisation exacte, voir la carte 1 de BERGER, *Zur Topographie* (cité n. 23), p. 151.



et Gilles n'en doutait pas non plus ; mais il ne semble ni fondé, ni bien raisonnable à la réflexion, de prétendre remonter très haut dans l'histoire de l'Empire byzantin pour éclairer l'identité de cette mystérieuse Irène, et même postuler qu'il se serait forcément agi d'une souveraine. Comme on l'a vu, la tradition populaire qui, du temps de Pierre Gilles, donnait toujours son nom à la tour, semble s'être éteinte très rapidement, et le voyageur français était parfaitement conscient, pour sa part, de la fragilité et de la fugacité de la mémoire des habitants d'Istanbul.

C'est en effet en termes fort amers qu'il clôturait son récit de voyage, fustigeant des Stambouliotes « tout à faits étrangers à toute antiquité », « au point que je n'osais rien mesurer, rien demander franchement, non seulement aux Barbares (*sc.* les Turcs), mais même aux Grecs »<sup>211</sup>. À cela s'ajoutait la fièvre de construction, et donc de destruction, des Ottomans de l'époque, qui donnait, disait-il, la mesure de tout ce qui avait pu être démolì depuis 1453<sup>212</sup>. Désabusé, il notait que « tout a été si bouleversé, que non seulement nous pouvons dire antique ce qui va au-delà de la mémoire des contemporains, mais que même ce qui dépasse chacun des âges de la vie peut se dire antique. Tels sont les ravages quotidiens qu'un vieillard ne sait plus ce qu'il a vu enfant, et que non seulement se sont perdus des édifices antiques détruits, mais aussi le nom des lieux où ils se sont trouvés. »<sup>213</sup> Dans ces conditions, tout ce qu'il avait tenté de faire dans son ouvrage, c'était rechercher « de pauvres traces, bien sûr, dans la mémoire des hommes », et dont « le souvenir aussi se dissipera bientôt », s'efforçant inlassablement « de sauver de l'oubli ce qui va bientôt disparaître »<sup>214</sup>.

En dépit des doutes exprimés par Gilles, c'est bien évidemment la population grecque d'Istanbul qui était la plus susceptible de perpétuer les souvenirs du passé byzantin de la ville et de ses toponymes anciens. Mais quelle était encore au XVI<sup>e</sup> siècle, en son sein, la proportion de descendants d'habitants d'avant 1453 vraiment capable d'assurer une telle continuité mémorielle ? Elle était forcément très faible, au regard du brassage extraordinaire de populations diverses qu'avait connu Istanbul depuis la conquête ottomane, avec les déplacements forcés de groupes ethniques entiers, dont grecs, ordonnés par Mehmed II et ses successeurs pour la repeupler. Peu de Constantinopolitains faits prisonniers en 1453 étaient revenus s'y installer une fois leur libération obtenue, et pour ceux qui avaient fait ce choix, cela signifia être confronté à la rupture brutale des structures et des réseaux

211. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 461. Il poursuivait dans la même veine : « Rien de plus étranger aux lettres qu'eux, rien de plus hostile au nom de Latin, pour eux synonymes de chien, qu'ils déchirent à belles dents canines, qu'ils détestent, qu'ils excècent. Nul appât ne peut même les amadouer, sinon force jus de la treille. À supposer qu'on les en gorge, si l'on n'a pas multiplié les invitations à boire, si l'on n'a pas proclamé que l'on boit à la grecque, on aura gâché ses efforts et son vin, et l'on n'en rapportera pourtant rien, sinon quelques bagatelles et la coutume de boire, la seule qu'ils aient gardée des antiques Byzantins. »

212. *Ibid.* : « Et l'on démolit de fond en comble, non seulement la base des murs qui dépassent du sol, mais même les substructions les plus profondément enterrées, après les avoir très soigneusement recherchées. Et si je n'avais vu, durant tout le temps que je passai moi-même à Byzance détruire si complètement bon nombre d'églises et palais, y compris leurs fondations, et y substituer ensuite des constructions turques, au point de ne pouvoir reconnaître leur emplacement d'origine, je n'aurais pu évaluer si aisément ce que l'on a pu démolir depuis la prise de la ville. »

213. *Ibid.*, p. 462.

214. *Ibid.*

traditionnels fondés sur les relations de proximité, de solidarité et de voisinage, sans lesquelles il ne saurait y avoir vraiment survivance mémorielle. Ainsi, de retour à Istanbul après son rachat dès la fin de 1453, Théodôros Agallianos confiait dix ans plus tard son désarroi d'habiter désormais en étranger sa ville d'origine, devenue une véritable tour de Babel, peuplée de gens parlant tous des langues différentes, et où personne ne connaissait plus son voisin<sup>215</sup>. Dans ces conditions, il est déjà tout à fait exceptionnel que cent ans après la chute de l'Empire byzantin, un « vieillard » grec d'Istanbul ait été en mesure de connaître et de pouvoir encore transmettre le nom byzantin de cette tour. Pour cette raison, il serait inopportun de rechercher le moment de cette dénomination très en deçà de l'événement lui-même, dans les tréfonds de l'histoire de Byzance. Le baptême de la tour devait être relativement récent, et pour tout dire, c'est dans les séquelles du traumatisme causé aux Grecs par la chute de Constantinople en 1453, en tout cas des lendemains immédiats de l'événement, que l'on doit chercher en priorité l'origine de cette dénomination<sup>216</sup>.

LA TOUR D'IRÈNE : UNE DÉNOMINATION LIÉE À LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE,  
OU « DAME IRÈNE DANS SA TOUR PRISONNIÈRE »

Pierre Gilles nous en est garant, la dénomination « tour d'Irène » était véhiculée par la tradition populaire. Or, c'est également d'une tradition populaire que nous vient le texte qu'il convient maintenant d'examiner, et qui n'a jamais été porté au présent débat. Il appartient en effet au genre de la monodie, de la lamentation liée à l'écho douloureux provoqué par la chute de la capitale byzantine dans le monde orthodoxe. On le sait, ce genre a produit un ample corpus de textes en langue démotique, qui, lorsqu'ils étaient versifiés surtout, sont devenus partie intégrante d'une culture grecque populaire souvent extérieure à l'Empire ottoman, qui gardait la nostalgie de l'ancienne capitale d'un Empire désormais idéalisé. On le sait aussi, ces thrènes en vers se sont longtemps transmis oralement d'une génération l'autre, sous forme chantée, avant que l'on se soit soucié de les mettre par écrit. Aussi est-on souvent en peine de pouvoir en dater la composition de manière précise, puisqu'elle a pu intervenir parfois des siècles avant la version qui s'en est conservée dans les manuscrits<sup>217</sup>. Autre phénomène inhérent à toute œuvre uniquement transmise par voie orale des générations durant, un même poème peut présenter des

215. X. Γ. ΠΑΤΡΙΝΕΛΗΣ [Ch. G. PATRINELIS], *Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανὸς ταυτιζόμενος πρὸς τὸν Θεοφάνη Μηδείας καὶ οἱ ἀνεκδοτοὶ λόγοι του : μια νέα ιστορική πηγή περί του Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως κατά τους πρώτους μετὰ την ἄλωσιν χρόνους*, Αθήναι 1966, p. 133, l. 1523-1525, cité par M.-H. BLANCHET, *Georges Gennadios Scholarios (vers 1400-vers 1472) : un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'Empire byzantin* (AOC 20), Paris 2008, p. 141-142, n. 27.

216. Telle est aussi l'opinion de MATSCHKE, *Der Fall von Konstantinopel* (cité n. 122), p. 215, n. 50 : « Der Turm ist vermutlich mittelbyzantinischen Ursprungs, erhält seinen Namen aber möglicherweise erst in nachbyzantinischer Zeit. »

217. Publiant un autre thrène tiré d'un manuscrit d'Alexandrie (de la fin du xv<sup>e</sup> ou du début du xvi<sup>e</sup> siècle), et constatant que son auteur y faisait une allusion assez transparente au fait qu'il était contemporain de l'événement, D. MICHAÏLIDIS, *Un lamento inedito sulla caduta di Costantinopoli* (Cod. Alexandr., Bibl. patr. 30 [361], ff. 149m<sup>v</sup>-150m), *BZ* 65, 1972, p. 303-326, ici p. 305, soulignait combien il s'agissait d'une « costatazione che non è di scarsa importanza, dato che di nessun altro lamento sulla caduta di Costantinopoli si è potuto fissare l'esatta cronologia e si suole semplicemente situarla verso la fine del s. xv, con un largo margine di approssimazione ».

variations notables selon les manuscrits, en fonction de l'espace linguistique du groupe au sein duquel il se sera diffusé et qui se le sera approprié. Enfin, il se présente bien souvent sous une forme linguistique extrêmement variable, sans homogénéité ni du point de vue morphologique, ni lexical, si bien qu'il devient impossible de distinguer ce qui revient à l'auteur et ce qui est dû à la négligence du scribe. Le thrène de Constantinople dont il est question ici échappe heureusement à plusieurs de ces caractéristiques.

La tradition manuscrite n'en est pas simple. Il a été préservé dans trois manuscrits : un de la Bibliothèque nationale d'Athènes daté du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>218</sup>, qui présente une recension distincte de celle offerte par les deux manuscrits suivants, du xvii<sup>e</sup> siècle, l'un de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem<sup>219</sup>, l'autre conservé à Bucarest<sup>220</sup>. Géorgios Th. Zôras a édité les deux recensions<sup>221</sup>, mais c'est la deuxième, celle due à la plume du métropolite de Gaza puis de Jérusalem Païsius Ligaridès, réputée meilleure, qui a été privilégiée par l'historiographie<sup>222</sup>. Or la version athénienne, copiée au xvi<sup>e</sup> siècle, donc plus anciennement, offre l'avantage de présenter non seulement des variantes textuelles et des vers supplémentaires, mais une langue démotique moins artificielle que celle de la version donnée par le lettré métropolite, un peu trop tenté d'en corriger les aspérités. On ne saurait donc la négliger.

La valeur littéraire et la beauté de ce thrène, formé de 128 vers pentadécasyllabiques, sont remarquables. Plusieurs indices invitent à postuler que son auteur anonyme était non seulement contemporain de l'événement, mais qu'il a pu s'agir d'un sujet byzantin désormais condamné à l'exil. En effet, après avoir, dans son prologue, appelé les astres et tous les éléments de la nature à pleurer la perte de Constantinople, il ajoute en effet : « Et nous, pauvres Romains, nous avons beaucoup perdu en perdant cette Ville. »<sup>223</sup> Bien entendu, on objectera qu'un Grec de l'Empire ottoman pouvait se dire *Rhōmaïos* durant

218. Athènes, Ethnikè Bibliothèkè tès Hellados (EBE), gr. 3113, ff. 262<sup>v</sup>-263<sup>v</sup>. Ce manuscrit faisant partie d'une tranche non comprise dans les catalogues imprimés de cette bibliothèque, on a eu recours à une traduction française du catalogue dactylographié de L. POLITIS, *Catalogus codicum Bibliothecae nationalis Atheniensis, nos. 1857-3121*, (s.l. n.d.), disponible à la section grecque de l'IRHT, sous la cote R(III) 446c. Il y est attribué au xvi<sup>e</sup> siècle.

219. Hierosol. Bibl. Patr., Panaghiou Taphou, gr. 160, ff. 179<sup>v</sup>-181<sup>v</sup>. Voir A. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-ΚΕΡΑΜΕΥΣ [A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS], *Ιεροσολυμιτική βιβλιοθήκη, ήτοι Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἀγιωτάτου ἀποστολικοῦ τε καί καθολικοῦ ὀρθοδόξου πατριαρχικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων ἐλληνικῶν κωδίκων. 1*, ἐν Πετρούπολει 1891, n° 160, p. 255-257. Il y est daté de 1656.

220. București, Biblioteca academiei Române (BAR), gr. 688 (Litzica 279). Voir C. LITZICA, *Catalogul manuscriselor grecești*, București 1909, n° 279 (688), p. 143. Il y est daté de 1610.

221. Γ. Θ. ΖΩΡΑΣ [G. Th. ZORAS], *Περὶ τὴν ἄλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, Αθήναι 1959, p. 241-245 (recension 1, manuscrit d'Athènes, intitulée Θρήνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Διάλογος Ἐνετίας καὶ Κωνσταντινουπόλεως); 250-253 (recension 2, manuscrit de Jérusalem, intitulée Θρήνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ἀωνόμου ποιητοῦ).

222. Voir ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-ΚΕΡΑΜΕΥΣ, *Ιεροσολυμιτική βιβλιοθήκη. 1* (cité n. 219), p. 255-256 (avec souscription de Ligaridès). Ainsi est-ce cette seconde recension que PERTUSTI, *La caduta di Costantinopoli. 2* (cité n. 40), p. 378-387, a choisi de publier dans sa collection de textes sur 1453, de même que V. Déroche l'a privilégiée pour sa traduction française du thrène dans *Les thrènes anonymes sur la chute de Constantinople*, trad., introd. et notes de V. Déroche, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 941-948, ici p. 945-948.

223. ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), p. 250, vers 10-11 : Καὶ μείς πολλὰ ἐχάσαμεν οἱ ἄθλιοι Ρωμαῖοι | αὐτὴν τὴν Πόλιν χάνοντες.

toute la Turcocratie, puisque les Ottomans, le ramenant avant tout à sa confession orthodoxe, le qualifiaient de *Rum* – et cela qu'il ait été originaire des territoires byzantins seulement conquis par eux en 1453 comme des ex-provinces arrachées à l'Empire depuis bien longtemps, en Asie Mineure ou dans les Balkans. Mais deux faits sont à souligner. Tout d'abord, comme le thème de cette lamentation, un émouvant dialogue entre Venise et Constantinople, l'indique assez, l'auteur n'était pas un sujet ottoman. Il vivait manifestement en territoire vénitien, ainsi que l'auditoire auquel il s'adressait<sup>224</sup>. Il n'avait donc aucune raison de se dire *Rhōmaios* s'il n'avait pas été un sujet de l'empereur Constantin XI, qu'il désigne bien par ailleurs comme le *basileus tôn Rhōmaïôn*<sup>225</sup>. Ce serait donc à ces rescapés d'un monde perdu que s'adresserait l'auteur, s'incluant dans le nombre, et c'est également ce que laisse penser le fait qu'il met particulièrement en évidence le sort de ceux qui n'ayant pas été tués, « sont voués à l'errance comme étrangers, à endurer l'outrage et de grands affronts, à verser beaucoup de larmes en terre étrangère »<sup>226</sup>, une conséquence de la catastrophe rarement déplorée dans les autres thrènes poétiques. À l'époque, vivre en territoire vénitien signifiait s'être réfugié après la catastrophe, en Crète ou dans les places de Coron, Modon et Nauplie au Péloponnèse, à Corfou après 1460 – suite à la chute du despotat de Morée –, moins vraisemblablement en Chypre, qui ne devint vénitienne qu'à partir de 1489, et, bien entendu, à Venise même<sup>227</sup>. Au reste, les Byzantins qui firent le choix de l'exil se retirèrent en priorité dans les possessions vénitiennes de Romanie<sup>228</sup>.

L'auteur du thrène évoque peu de toponymes de la capitale impériale, mais, hormis l'inévitable Sainte-Sophie, les rares qu'ils citent sont en rapport avec les opérations ottomanes du siège, et ils témoignent d'une connaissance assez surprenante des lieux. Pour exprimer le fait que l'armée ottomane se déployait tout le long de la muraille terrestre du nord au sud, il dit que le dragon « exhibait cinq têtes comme le font les serpents et faisait tourner ses anneaux et remplissait les fossés, posant sa tête face au Kosmidion et déployant sa queue à la Porte Dorée »<sup>229</sup>. De fait, le Kosmidion et la Porte Dorée sont aussi les deux

224. *Les thrènes anonymes sur la chute de Constantinople* (cité n. 222), p. 945 (introduction de V. Déroche) : « Il est probable qu'il a été écrit par un Grec en territoire vénitien [qui] exprime sa double loyauté aux deux villes. »

225. Il dit en effet que si les quatre patriarchats rendaient hommage à Constantinople, c'est parce qu'elle avait pour empereur un *Rhōmaios* (ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* [cité n. 221], version de Jérusalem, p. 250, vers 28-29 : νᾶχουν Ρωμαῖον βασιλῆ; version d'Athènes, p. 241, vers 30-31 : νᾶ ἔχουν Ρωμαῖον ἀφέντη).

226. *Ibid.*, version de Jérusalem, p. 250, vers 20-22 : καὶ τοὺς ἀπομονάμενους νὰ πορπατοῦν ὡς ξένοι, | νὰ ἔχουν πολὺ ὄνειδος, ἀποκρουσμοὺς μεγάλους, | νὰ χύνουν πολλὰ δάκρυα εἰς ἀλλοτρίους τόπους; version d'Athènes, p. 241, vers 20-23 : καὶ τοὺς ἀπομενάμενους ἄρατους νὰ τοὺς ποῖσουν, | νὰ περπατοῦν, νὰ διακονοῦν εἰς τοὺς ἀλλότριους κόσμους, νὰ ἔχουν ὄνειδισιὲς πολλὰς καὶ ἀποκρουσμοὺς μεγάλους, | νὰ χύνουν δάκρυα πύρινα, πικρὰ φαρμακωμένα. Parmi ces terres d'errance, outre Venise et son empire, sont citées « Gênes et l'Allemagne » (τὴν Γένουβαν καὶ τὴν Ἀλαμανίαν) : *ibid.*, p. 250, l. 26; 241, l. 27.

227. En effet, on peut penser que si l'auteur avait vécu et écrit son thrène au sein de la communauté grecque de Venise, la tradition manuscrite de son œuvre aurait été moins « orientale ».

228. En particulier parmi les rhéteurs et les intellectuels, citons au moins Michaël Apostolès en Crète, et, à partir des années 1460 Andronikos Éparchos et Iōannēs Moschos à Corfou; l'un et l'autre s'étaient réfugiés après 1453 dans le Péloponnèse, à Coron et Modon.

229. ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), version de Jérusalem, p. 252, vers 85-88 : ἔδειξε πέντε κεφαλές, ὡς τῶν φιδιῶν τὸ γένος | ἐγύρισε τὲς δίπλες του καὶ γέμισε τὲς σοῦδες, | ἔθηκε τὸ κεφάλι του



limites données par Doukas – dont notre auteur n’a pas pu connaître le texte<sup>230</sup> –, pour évoquer ce déploiement de l’armée ottomane devant les murailles<sup>231</sup>, Doukas étant par ailleurs le seul des chroniqueurs du siège à évoquer le monastère du Kosmidion, puisqu’il nous dit que c’est également là que Loukas Notaras fut amené après sa capture – selon sa seconde version – devant Mehmed II, qui y avait installé son quartier général au moment de l’assaut final<sup>232</sup>. Plus surprenant encore se révèle le passage où notre anonyme évoque le spectaculaire transfert de la flotte ottomane par voie de terre, au-dessus des collines de Péra/Galata, pour aller mouiller dans le bassin de la Corne d’Or : « [Qui a vu] que les galères passent dans les vallons de Galata, face à Scutari, près de Saint-Constantin ? Elles sont apparues de tous côtés, comme des vipères dans un pré. »<sup>233</sup> Pour la plupart des chroniqueurs du siège, le point de départ, à l’ouest, du trajet de cette « flotte terrestre » vers la Corne d’Or était une zone située près ou un peu plus bas que le Diplokiônion (Beşiktaş)<sup>234</sup> ; pour l’auteur du thrène, il s’agissait de la zone de l’église Saint-Constantin. Dans sa *Géographie ecclésiastique*, Raymond Janin a consacré une entrée à cette église<sup>235</sup>, mais à partir d’un seul texte, ce qui donne déjà la mesure de la rareté des informations dont nous disposons sur elle. En outre, ce texte n’est autre que le Pseudo-Sphrantzès, élaboré à Naples dans les années 1570 par le faussaire Makarios Mélissourgos/Mélissènos. On y trouve l’étonnante information que durant le siège de 1453 la zone de mouillage de la flotte ottomane au Bosphore aurait été « un peu en dessous de Diplokiônion jusqu’au niveau de l’église Saint-Constantin »<sup>236</sup>. Janin en a déduit que l’église devait en réalité s’être trouvée

ἀντικρυ ἕς τὸ Κοσμίδι | καὶ τὴν οὐράν του ἤπλωσεν εἰς τὴν Χρυσέαν πύλιν; version d’Athènes, p. 243, vers 86-89 : ἔδειξεν πέντε κεφαλὰς, ὡς τῶν φιδιῶν τὸ γένος | ἐγύρισεν τις δίπλες του κ’ ἐγέμισεν τὰς σοῦδας, | κ’ ἔθεκεν τὸ κεφάλιν του ἀντικρυ ἕς τὸ Κοσμίδι | καὶ τὴν οὐράν του ἤπλωσεν ὡς τὴν Χρυσέαν τὴν πόρταν.

230. Voir *supra*, n. 81.

231. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 139; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 327, l. 7-8.

232. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 170; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 379, l. 13-14. Le Kosmidion était un monastère situé à l’extérieur de la muraille terrestre à hauteur des Blachernes, dédié aux saints anargyres, Côme et Damien, d’où son nom. Voir JANIN, *Constantinople byzantine* (cité n. 13), p. 461-462; MAGDALINO, *Medieval Constantinople* (cité n. 97), carte p. 2 (« Monastery of SS Cosmas and Damian, or Kosmidion », n° 63), et G. SIMEONOV, *Die Anlegestellen beim Kosmidion*, dans *Die byzantinischen Häfen Konstantinopels* (cité n. 61), p. 147-159.

233. ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), version de Jérusalem, p. 252, vers 85-88 : νὰ περπατοῦν τὰ κάτεργα ἕς τοῦ Γαλατᾶ τοὺς κάμπους | ἀγνάντια εἰς τὸ Σκούταρι, ἕς τὸν Ἄγιον Κωνσταντῖνον ; | Τριγύρω ἐφανίσθησαν, ὡς φίδια ἕς τὸ λιβάδι ; version d’Athènes, p. 244, vers 106-108 : νὰ περπατοῦν τὰ κάτεργα ἕς τοῦ Γαλατᾶ τοὺς κάμπους | ἀγνάντια εἰς τὸ Σκούταρι, εἰς τὸν Ἄγιον Κωνσταντῖνο ; | Τριγύρω μου ἐσκομίσθησαν, ὡς φίδια εἰς τὸ λιβάδι.

234. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 146; Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 287; Ubertino Posculo, *Constantinopolis* (cité n. 20), p. 380; Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 482.

235. JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 297-298, notice 9° Κωνσταντῖνος (Ἀγ.) τοῦ Στενοῦ.

236. Voir *Pseudo-Phrantzes : Macarie Melissenos Cronica, 1258-1481*, dans Georgios Sphrantzes, *Memorii 1401-1477*, ed. critica de V. Grecu, București 1966, p. 150-591, ici p. 384, l. 31-34 : Ἐλθόντες ἐκ τῆς ἐφών περᾶίας κάτωθεν ὀλίγον τι τοῦ Διπλοῦ Κίονος καὶ μέχρι τῆς ἐκκλησίας τοῦ ἀγίου Κωνσταντῖνου ἐγγύθην τὴν στάσιν μετὰ ἀγκύρων ἐποίησαν. Voir Pseudo-Sphrantzès (Makarios Melissènos), *Chronique*, trad., introd. et notes de M.-H. Blanchet, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 1167-1212, ici p. 1174. BARSANTI, *Costantinopoli e l’Egeo* (cité n. 13), p. 238, assure que « dalle cronache contemporanee si apprende infatti che la flotta turca si era imboscata lungo la costa europea

plus haut que le Diplokiônon<sup>237</sup>, mais il avait tort, comme deux sources supplémentaires ignorées de lui, outre le thrène qui nous occupe, le montrent. L'église est bien représentée en dessous du Diplokiônon dans la vue de Constantinople du BnF NAL 2383 des années 1440 (*sanctus constantinus grecorum*<sup>238</sup>), et c'est également ce que confirme Pierre Gilles au xvi<sup>e</sup> siècle, dans sa description de la zone allant de Tophane kapı jusqu'au Diplokiônon. Le voyageur français parle seulement de son emplacement, signalant qu'il « y eut là jadis l'église Saint-Constantin, dont rien ne subsiste en élévation », remplacée maintenant par un *hagiasma*, celui « de Constantin », où les Grecs descendaient par un escalier de pierre jusque dans un souterrain voûté pour boire<sup>239</sup>. Jean-Pierre Grémois propose de placer le site dans l'actuel quartier de Tophane, aux environs de la mosquée moderne Nusretiye<sup>240</sup>. Quant au Diplokiônon, certains historiens ont proposé de le situer, dans le quartier de Beşiktaş, plus précisément à l'emplacement de l'actuel palais de Dolmabahçe<sup>241</sup> : la distance entre la mosquée Nusretiye et le palais de Dolmabahçe est de 2 km.

Aucune des nombreuses sources contemporaines relatives au siège de Constantinople de 1453 ne signale l'église Saint-Constantin. Cela signifie que Makarios Mélissénos n'en a pas trouvé mention dans ce corpus, et notamment dans les textes de Sphrantzès, Leonardo de Chio et Chalkokondylès qu'il a copieusement plagiés pour bâtir son propre récit du siège. D'où l'aura-t-il donc tirée ? En l'état actuel de notre documentation, la conclusion s'impose d'elle-même : cette mention de l'église Saint-Constantin, l'ancien métropolite de Monembasia Mélissénos a dû tout simplement la trouver dans le thrène qui nous occupe, devenu très populaire au xvi<sup>e</sup> siècle. Quant à déterminer qui a raison sur l'endroit exact de la rive européenne du Bosphore d'où Mehmed II fit transférer sa flotte dans la Corne d'Or – de l'auteur de notre thrène qui le place au niveau de l'église de Saint-Constantin, ou de la plupart des autres qui le placent quelque part sous le Diplokiônon –, la question est délicate à résoudre<sup>242</sup>. Reste qu'il est difficile de concevoir que les toponymes évoqués

del Bosforo, un po' più in basso del Διπλοκίωνιον fino alla Chiesa di S. Constantino ». En réalité, « ces chroniques contemporaines » se résument au seul Pseudo-Sphrantzès, puisqu'aucune source du siège ne donne ce renseignement (voir *supra*, n. 234) et cette œuvre, parce que rédigée au xvi<sup>e</sup> siècle, ne saurait être considérée comme un texte contemporain !

237. JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 298.

238. C'est par erreur que GEROLA, *Le vedute* (cité n. 92), p. 267, a lu « S. constantinus grecus », une lecture reprise par BARSANTI, *Costantinopoli e l'Egeo* (cité n. 13), p. 238 et Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 125, n. 658. La vue porte bien *s(anctus) Constantinus grecor(um)* ; voir fig. 4.

239. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 125 ; *Petri Gyllii de Bosporo Thracio Libri 3*, Lugduni 1561, p. 83 : [...] *in qua olim aedes divi Constantini, cuius superficies nunc non extat. Duntaxat gradibus lapideis in fornicem subterraneam Graeci descendunt ad potionem aquae fontanae Constantino sacrae.*

240. Pierre Gilles, *Itinéraires byzantins* (cité n. 92), p. 125, n. 658.

241. Citons simplement VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople* (cité n. 12), p. 243 ; E. PEARS, *The destruction of the Greek Empire and the story of the capture of Constantinople by the Turks*, London – New York – Bombay 1903, p. 233 ; 445 ; G. SCHLUMBERGER, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*, Paris 1914, p. 154 ; BARSANTI, *Costantinopoli e l'Egeo* (cité n. 13), p. 238, n. 580.

242. Elle a passionné en tout cas les historiens du siège du xix<sup>e</sup> et début du xx<sup>e</sup> siècle (cités *supra*, n. 241), qui se sont partagés entre les quatre vallées possibles, du sud au nord : Tophane, Sali Bazaar, Dolmabahçe et Beşiktaş. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople* (cité n. 12), p. 241-247, a consacré ainsi un chapitre entier à la question (« The Route taken in carrying the Turkish Ships across the Hills from the Bosphorus to the Golden Horn »).

par ce thrène, tels que le Kosmidion et surtout l'église Saint-Constantin, si peu connue<sup>243</sup>, n'aient pas émané d'un auteur contemporain familier des lieux.

La conviction que ce texte avait dû être rédigé à une époque tardive au sein d'un milieu « populaire » et peu érudit était renforcée par l'existence de quelques termes jugés incompréhensibles parce que trop corrompus. Ainsi du mot *κατουνοτόπι/κατουνοτόπιον*, dont on a voulu faire un toponyme<sup>244</sup>, alors qu'il s'agit d'un mot grec attesté dans la meilleure littérature byzantine, par Nikétas Chôniatès au xii<sup>e</sup> siècle comme par le Pseudo-Kodinos au xiv<sup>e</sup> siècle, et qui signifie « campement militaire », ici le campement ottoman<sup>245</sup>. Le cas du mot suivant, en fait un couple de mots, est plus délicat. Dans un vers où l'auteur évoque le refus de Dieu, outré de leurs péchés, d'exaucer les supplications des chrétiens en frappant de la foudre ou du tonnerre les blasphémateurs de la croix « dans le monde entier », il désigne ces blasphémateurs, dans le manuscrit de Jérusalem, comme « les ἄβυχοι Ἀράπηδες, les destructeurs de forteresses »<sup>246</sup>. Cette lecture Ἀράπηδες, « Arabes », a conduit à proposer une correction de ἄβυχοι en ἄβυλλοι, sur la foi de Stéphanos de Byzance, qui désignait par ce mot une ethnie de la vallée du Nil<sup>247</sup>. Mais le manuscrit d'Athènes propose une leçon différente : ἄζάπηδες au lieu de Ἀράπηδες<sup>248</sup>, et au vu du contexte, cette leçon ἄζάπηδες est évidemment celle qu'il convient de privilégier. En effet, les azapes (ou *azablazap*), mot dérivé de l'arabe *'azab* (« vierge », « célibataire »), formaient dans l'armée ottomane la part la plus importante de l'infanterie, et la transcription grecque ἄζάπηδες (sgl. ἄζάπης) est employée couramment dans les sources byzantines du xv<sup>e</sup> siècle<sup>249</sup>. Il s'agissait de troupes irrégulières de fantassins et d'archers qui servaient sur terre et sur mer, recrutés province par province parmi les

243. D'autant que si Mélissénos a vraiment trouvé la mention de cette église dans le thrène, ne restent plus en lice que le texte de ce dernier, la vue du BnF NAL 2383 et le témoignage de Pierre Gilles.

244. ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), même texte dans les deux versions (*ibid.*, p. 244, vers 127 ; p. 253, vers 120) : ὅταν τὴν ἐξεζώνασιν εἰς τὸ Κατουνοτόπι. Une occurrence supplémentaire du mot apparaît dans un vers seulement présent dans la version d'Athènes : *ibid.*, p. 243, vers 83 : πόσες τεντίτζες ἔστησεν, τόσα κατουνοτόπια. Dans la traduction de la version de Jérusalem, PERTUSI, *La caduta di Costantinopoli. 2* (cité n. 40), p. 387 (qui signale, p. 365, que sa traduction italienne est due à Massimo Peri), a traduit le vers 120 en « quando la discingevano presso Catunotopi », et V. Déroche (*Les thrènes anonymes sur la chute de Constantinople* [cité n. 222], p. 948) en « quand ils la traînèrent jusqu'à Katounotopi ».

245. Voir *Lexikon zur byzantinischen Gräzität besonders des 9.-12. Jahrhunderts. 4*, erstellt von E. Trapp, Wien 2001, p. 812 ; E. ΚΡΙΑΡΑΣ [E. KRIARAS], *Λεξικό της μεσαιωνικής ελληνικής δημόδους γραμματείας, 1100-1669. Η'*, Θεσσαλονίκη 1982, p. 107.

246. ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), p. 252, vers 99 : οἱ ἄβυχοι Ἀράπηδες, οἱ καστροτροπητάδες.

247. Voir *Néos Hell.* 6, 1909, p. 116 ; E. ΚΡΙΑΡΑΣ, *Λεξικό της μεσαιωνικής ελληνικής δημόδους γραμματείας, 1100-1669. Α'*, Θεσσαλονίκη 1980, p. 10.

248. ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), p. 243, vers 103 : οἱ ἄβυχοι ἄζάπηδες καὶ οἱ καστροτροπητάδες. PERTUSI, *La caduta di Costantinopoli. 2* (cité n. 40), p. 387, a traduit le vers 99 de la façon suivante : « gli Avili (?) d'Arabia, che dirociano le forteze » ; dans *Les thrènes anonymes sur la chute de Constantinople* (cité n. 222), p. 948, V. Déroche propose de traduire par « les Avili d'Arabie, les destructeurs de forteresses ».

249. Ainsi chez Doukas et Chalkokondylès. Voir Ducas, *Istoria turco-bizantină* (cité n. 18), p. 337, l. 12 ; 363, l. 1, et quelques références dans *Laonica Chalcocondylae Historiarum demonstrationes. 2* (cité n. 63), p. 5, l. 1 ; p. 10, l. 7-8 ; p. 183, l. 15. Voir G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica. 2, Sprachreste der Türkvolker in den byzantinischen Quellen*, Berlin 1958, p. 56 ; ΚΡΙΑΡΑΣ, *Λεξικό. Α'* (cité n. 247), p. 107-108.

paysans turcs pour les besoins ponctuels d'une campagne militaire : nullement d'un corps militaire constitué sur une base ethnique<sup>250</sup>. C'est l'association ἄβυχοι/Ἀράπηδες qui a incité à proposer la correction d'ἄβυχοι en Ἄβυλλοι, mais puisqu'il faut privilégier l'association ἄβυχοι/ἄζάπηδες, il n'est plus nécessaire de penser que le mot ἄβυχοι cacherait une ethnie ou relèverait forcément du vocabulaire militaire ottoman. Il s'agit plus vraisemblablement d'une épithète caractérisant ces ἄζάπηδες, que l'on imagine dépréciative, sans être en mesure d'en découvrir pour le moment le sens<sup>251</sup>.

Tout concourt en définitive à situer la rédaction de ce thrène versifié peu de temps après la chute de Constantinople, par un Grec réfugié sur un territoire de la Romanie vénitienne, et en particulier un ex-Byzantin. Il offre, on l'a dit, un émouvant dialogue entre Venise et Constantinople, la cité de la lagune prenant sa part du malheur advenu à la Ville aux sept collines, l'interpellant aussitôt après avoir reçu les « noirs messages » par lesquels elle a appris la terrible nouvelle de sa chute<sup>252</sup>, car « ce que tu souffres je le souffre, tes peines sont les miennes »<sup>253</sup>. Le prologue qui ouvre ce dialogue entre les deux cités rappelle le drame dans ses grandes lignes : « Dame aux sept collines, les bêtes fauves t'ont attaquée et t'ont condamnée à mort, sur toi ont fondu des armées innombrables, comme des sauterelles féroces, comme des guêpes venimeuses. Ces chiens de janissaires ont tué l'empereur, son sang a coulé avec celui de la foule. Ils ont tué les nobles aux riches émoluments, et ceux qui restent sont voués à l'errance comme étrangers. »<sup>254</sup> Il revient ensuite à Constantinople, dans sa réponse à la première interpellation de Venise, d'évoquer son vainqueur Mehmed II en une longue tirade contre ce « chien d'Agarène, un gamin effronté, un rejeton de Mahomet » se finissant sur l'extraordinaire image du dragon à cinq têtes « faisant tourner ses anneaux comme le font les serpents »<sup>255</sup>. Comme protagonistes, seuls l'empereur et le sultan sont donc évoqués, auxquels vient se joindre

250. Voir H. BOWEN, 'azab, dans *EI*<sup>2</sup> 1, p. 830.

251. Dans cette optique, on s'orienterait toutefois en priorité vers un mot commençant par un ἄ privatif; quelque chose du genre ἄβουλος (« irréfléchi, imprudent ») entre autres exemples possibles.

252. Seule la version de Jérusalem comporte l'allusion aux « noirs messages ». Voir ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), p. 250, vers 32-33 : ἄκουσε τί ἐμήνυσεν ἡ Βενετιά τῆς Πόλης, | ὅταν ἐκαλογροικίσει τὰ μαῦρά της μαντᾶτα. Celle d'Athènes, p. 242, vers 34, offre seulement : Καί ἄκουσε τί ἐμήνυσεν ἡ Βενετιά τὴν Πόλιν.

253. Πόλη, τὸ πάσχεις πάσχω το, καὶ τὸ πονεῖς πονῶ το. Le texte est le même dans les deux versions, le vers revenant cependant deux fois dans la version de Jérusalem. Voir ΖΩΡΑΣ, *Περὶ τὴν ἄλωσιν* (cité n. 221), version d'Athènes, p. 242, vers 35 ; version de Jérusalem, p. 250, vers 34 et p. 251, vers 50.

254. *Ibid.*, version de Jérusalem, p. 250, vers 13-22 : Σὲ ἐκαταπολέμησαν, Ἐπτάλοφε Κυρία, | καὶ σὲ ἐκατεδίκαναν τὰ ἄγρια θηρία, | ἀπάνω σου ἐπέσασιν ἀμέτρητα φουσσᾶτα, | ὡσάν ἀκρίδες ἄγριοι, σφήκες φαρμακεμένες, | Ἐσκότωσαν τὸν βασιλέ οἱ σκύλοι γιανιτζάροι, | ἀνεκατόθη τὸ αἶμα του μετῶν πολλῶν τὸ αἶμα. | Ἐφόνευσαν τοὺς ἄρχοντας τοὺς βαρυρογεμένους | καὶ τοὺς ἀπομονάμενους νὰ πορπατοῦν ὡς ζένοι ; version d'Athènes, p. 241, vers 11-21 : Τὴν ἐκατεπολέμησαν τὴν δόλιαν Ἐπατάλοφον | καὶ τὴν ἐκατεδίκαναν θηρίων δεινὸν καὶ μέγα | καὶ τὴν ἐπαρᾶτέσασιν ἀμέτρητα φουσσᾶτα, | καὶ τὴν ἐκληρονόμησαν τὸ Ἀγαρινὸ τὸ γένος | τοὺς ἐπαθοκατέλυσαν οἱ σκύλοι οἱ γιανιτζάροι, | ἐσκότωσαν τὸν βασιλιά ὅσα καὶ ἂν ἀντρεωθέντον, | καὶ ἀνεκατόθη τὸ αἶμα του μετῶν πολλῶν τὸ αἶμα | κ' ἐσκότωσαν τοὺς ἄρχοντες τοὺς βαρυρογεμένους | καὶ τοὺς ἀπομενάμενους ἄρατους νὰ τοὺς ποίσουν, | νὰ περπατοῦν, νὰ διακοιοῦν εἰς τοὺς ἀλλότριους κόσμους.

255. *Ibid.*, version de Jérusalem, p. 251, vers 72-73 : ἓνα σκυλλὶ Ἀγαρινόν, ἀδιάντροπον κοπέλι | τοῦ Μεχμεῖτ ἀπόγονον... Cette algarade ne figure pas dans la version d'Athènes, où la description de Mehmed II commence directement par ces mots (p. 243, vers 84) : Κ' ἐκεῖνος ὁ παράνομος ὡς δράκος ἐμορφώθη...



plus bas le « perfide canonnier, traître qui livre son âme, perte des chrétiens, le Charon des nobles, celui qui a produit la terrible bombe »<sup>256</sup>, une allusion assez transparente au fameux ingénieur hongrois ou transylvain Urban, passé du service de l'empereur au service ottoman pour le plus grand malheur des assiégés<sup>257</sup>. À peine trois protagonistes historiques du siège sont donc évoqués, mais certes pas des moindres. Or, le thrène se clôt sur un quatrième protagoniste, féminin celui-là et non identifié. Voici l'extrait qui concerne le personnage, par la voix de Constantinople, d'abord dans la version hiérosolymitaine<sup>258</sup> :

<p>Όταν οἱ Τοῦρκοι ἐμπαιναν ἕς τ' ἀρχοντικά τὰ σπίτια, τὰ παραθύρια ἐτζάκιζαν, τὲς πόρτες ἐχαλοῦσαν καὶ ἀπὸ τὰ κοινόβια ἐξέβαζαν ἐγκλεῖστρες, ἀπὸ τὰ μοναστήρια ἀρχοντοθυγατέρες. Τί πίκραν, πόσῃν συμφορὰν εἶχεν ἡ Τρίτ' ἐκείνη, τὶ θλίψιν καὶ ἀδημονίαν εἶχεν ἡ κυρὰ Εἰρήνη, ὅταν τὴν ἐκατέβαζαν Τοῦρκοι ἀπὸ τὸν πύργον, ὅταν τὴν ἐκατάσυρναν ἔσω ἀπὸ τὸ κάστρον, ὅταν τὴν ἐξεζώνασιν εἰς τὸ κατουνοτόπι, ὅταν τὴν ἐξεγύμωναν, κ' ἦσσαν νὰ τὴν ὑβρίσουν.</p>	<p>Lorsque les Turcs entrèrent dans les maisons nobles, ils enfoncèrent les fenêtres, brisèrent les portes et des couvents firent sortir les recluses, des monastères les filles nobles. Quel amer, quel grand malheur réserva ce mardi-là, quelle affliction et quelle tristesse éprouva dame Irène, quand les Turcs la firent descendre de la tour, quand ils l'entraînèrent hors des murailles, quand ils lui ôtèrent la ceinture dans le campement, quand ils la dépouillèrent et se mirent à l'outrager!</p>
--	---

Puis, dans la version athénienne :

<p>Όταν οἱ Τοῦρκοι ἐνέβαιναν ἕς τὰ ἀρχοντικά τὰ σπίτια, τὰ παραθύρια ἐτζάκιζαν, τὲς πόρτες ἐχαλοῦσαν, καὶ ἀπ' τὰ κοινόβια ἐξέβαζαν καὶ ἀπὲ τὰ μοναστήρια ἀρχοντισσες εὐγενικῆς, εὐχίστρες, μετανοίστριες, καλογοριοπούλες τρυφερές, ἀρχόντων θυγατέρες. Ἔδε πικριὰν καὶ συμφορὰν τὴν εἶχε ἡ Τρίτη ἐκείνη· ἔδε πικριὰν καὶ ἔρωταν τὴν εἶχε ἡ κερὰ Ρήνη, ὅταν τὴν ἐκατέβαζαν οἱ Τοῦρκοι ἀπὸ τὸν πύργον, ὅταν τὴν ἐκατάσυρναν ἀπέσω ἀπὸ τὸ κάστρον, ὅταν τὴν ἐξεζώνασιν εἰς τὸ κατουνοτόπι, ὅταν τὴν ἐξηγύμωναν, καὶ πᾶν νὰ τὴν πωλήσουν·</p>	<p>Lorsque les Turcs entrèrent dans les maisons nobles, ils enfoncèrent les fenêtres, brisèrent les portes et des couvents firent sortir les recluses et des monastères les dames bien nées vouées aux prières et aux généflexions, ainsi que les tendres novices filles d'archontes. Vois l'amertume et le malheur que réserva ce mardi-là, vois l'amertume et la passion érotique que subit dame Irène, quand les Turcs la firent descendre de la tour, quand ils la traînèrent hors des murailles, quand ils lui ôtèrent sa ceinture dans le campement, quand ils la dépouillèrent et allèrent la vendre!</p>
--	--

256. *Ibid.*, version de Jérusalem, p. 252, vers 104-106 : Δολίος ὁ σκευγάτορας, ὁ ψυκοπαραδότης, | ὁ χαλασμός τῶν χριστιανῶν, ὁ Χάρος τῶν ἀρχόντων, | αὐτὸς ὅπου κατὰδειξεν τὴν τρομερὴν λομπάρδαν ; version d'Athènes, p. 244, vers 110-112 : ὁ δολίος ὁ σκευγάτορας, ὁ ψυκοπαραδότης, | ὁ χαλασμός τῶν χριστιανῶν καὶ Χάρος τῶν ἀρχόντων, | αὐτὸς ὅπου ἐκατάδειξεν τὴν δόλιαν τὴν λουπάρδα.

257. Sur le canonnier Urban, voir N. ASUTAY-EFFENBERGER, Mehmeds Kanonenmeister Urban und sein Riesengeschütz vor der Landmauer von Konstantinopel (1453), dans *Sultan Mehmet II. : Eroberer Konstantinopels, Patron der Künste*, hrsg. von N. Asutay-Effenberger & U. Rehm, Köln – Weimar – Wien 2009, p. 211-225.

258. *Les thrènes anonymes sur la chute de Constantinople* (cité n. 222), p. 948 (traduction inspirée de celle de V. Déroche).

Après avoir évoqué de manière générique la mort des archontes tués avec l'empereur, ainsi que le cruel exil des survivants, l'auteur du thrène se penche en conclusion sur le sort qui fut celui des femmes byzantines, mais seulement de celles qui s'étaient vouées à Dieu et peuplaient les monastères de la capitale, d'abord les simples recluses, puis les moniales d'âge mûr issues de l'aristocratie, et enfin, toujours dans cette même catégorie sociale supérieure, les novices. Ce n'est qu'ensuite que survient l'évocation d'un destin individuel, celui d'une certaine κυρὰ Εἰρήνη. Cette fois on a clairement affaire à une laïque, et assurément à une grande dame ; à tout le moins est-il toujours question d'une femme issue de l'aristocratie, puisque son prénom est précédé de κυρὰ (« la dame »), et qu'elle habite une tour. Curieusement, il n'est pas question d'un père ou d'un époux à ses côtés, mais il semble clair qu'il ne s'agissait pas d'une jeune fille comme les « tendres novices » mentionnées au vers précédent, même s'il n'est pas plus fait mention d'enfants à ses côtés. Les deux versions présentent quelques nuances à propos du sort que lui ont réservé les Turcs. Une fois tirée de sa tour, elle est conduite brutalement hors des murailles de la ville – le seul sens à accorder ici au mot κάστρον (« forteresse ») – jusque dans le campement ottoman, où sa ceinture est dénouée et où elle se voit dépouillée de ses vêtements. Dans la version de Jérusalem, ce serait pour l'« outrager », selon la version d'Athènes, simplement pour la mettre en vente. La version athénienne qui offre l'alternative de la simple vente semble toutefois comporter elle aussi une connotation sexuelle puisqu'elle évoque, en préambule, « la passion érotique que subit dame Irène » ce mardi 29 mai. On aurait certainement tort cependant de penser à un viol au sens physique du terme. Le fait d'être contraint de dénouer sa ceinture pour une femme bien née de l'époque, en exposant sa nudité fut-ce seulement de manière partielle, suffit à justifier la notion de « passion érotique » subie par elle. De plus, le verbe ὑβρίζω privilégié par la version hiérosolymitaine, s'il signifie bien « outrager », « maltraiter », « insulter », ne va pas jusqu'à impliquer la notion de viol physique. En fin de compte, le vocabulaire choisi, la ceinture que l'on dénoue, la nudité que l'on dévoile, constituent déjà en soi l'outrage et la maltraitance consubstantiels à la mise en vente de la femme prisonnière : tout cela évoque les usages du marché aux esclaves de sexe féminin (*avret pazarı*), que décrivent complaisamment les voyageurs dans l'Empire ottoman jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais est-ce à dire que « dame Irène » ne serait qu'un personnage de fiction destinée à illustrer le sort qui fut commun à toutes ces dames de l'aristocratie byzantine à l'issue du 29 mai 1453 ? Le fait que les seules individualités évoquées jusque-là par le thrène soient des personnages historiques – Constantin XI, Mehmed II, le canonnier Urban –, incite peu à le penser. Et puis il y a bien sûr cette curieuse mention de la tour (ἀπὸ τὸν πύργον) dont les Turcs la firent descendre. On a vu en effet combien l'existence de tours dans les demeures aristocratiques de Constantinople était chose rare. L'association entre une « kyra Eirène » (κυρὰ Εἰρήνη) et « une tour » fait évidemment beaucoup penser à l'actuelle tour d'Irène. Or le fait que cette « kyra Eirène » s'était retranchée dans sa tour et que, après l'avoir investie, les Turcs l'en firent descendre, rappelle également le sort qui fut celui de la *mégale doukaina* Notaras, l'épouse de « kyr Loukas » (κύρ Λουκᾶς)<sup>259</sup>.

259. S'interrogeant sur l'identité possible de cette « signora Irene », PERTUSI, *La caduta di Costantinopoli*. 2 (cité n. 40), p. 487, n. 21, s'était demandé s'il pouvait s'agir de la « bella Irene della cui celebre storia parla Gian Maria Angioiello, amato poi follemente da Mehmed [II] ». M. POPOVIĆ,

LA TOUR D'IRÈNE : [EIRÈNÈ] PALAIOLOGINA, MÉGALÈ DOUKAINA ET ÉPOUSE DE LOUKAS NOTARAS ?

L'entrée réservée par le *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit* à Loukas Notaras le signale comme fils de Nikolaos Notaras et d'Euprèpèia, frère de Iôannès et père d'au moins sept enfants, dont quatre sont nommés. Il n'est en revanche nullement question de la mère de ces sept enfants, son épouse<sup>260</sup>. Cet anonymat est dû au fait que les trois seules sources dignes de foi qui évoquent la *mégalè doukaina* Notara, dont Doukas et Chalkokondylès, la présentent uniquement comme l'épouse de Loukas (ή γυνή αὐτοῦ), de la même façon qu'ils évoquent les enfants de ce dernier, fils et filles, sans donner leurs prénoms<sup>261</sup>, tandis que Iôannès Moschos se contente de nous dire qu'elle était « la fille d'un personnage des mieux nés et remarquable par sa richesse »<sup>262</sup>.

Heureusement, un certain nombre de considérations permettent avec quelque vraisemblance de restituer peut-être non seulement le nom de la grande maison aristocratique dont était issue la *mégalè doukaina* Notara, mais même de formuler une hypothèse assez crédible pour l'identité de son père. À la faveur de son mariage avec elle, Loukas acquit le titre convoité de *gambros* de l'empereur – un lien de parenté institutionnalisé sous les Comnènes –, que lui accordent unanimement les sources du temps<sup>263</sup>. Comme l'a établi Stéphane Binon, « on tenait à Byzance pour γαμβρός, non seulement le mari de la sœur ou de la fille – cette acception était la plus courante –, mais tout étranger épousant une proche parente, petite-fille, nièce ou petite-nièce, cousine ou petite-cousine [de l'empereur] »<sup>264</sup>. Manuel II et Jean VII, les deux empereurs de l'époque – puisqu'on le verra le mariage de Loukas eut lieu forcément dans les années 1420 –,

Eirènè – Gefangene und Geliebte Sultan Mehmeds II. nach dem Fall Konstantinopels, *JÖB* 57, 2007, p. 215-224, ici p. 223, a repris cette hypothèse à son compte en convoquant pour l'étayer un certain nombre de sources annexes. Le résultat est cependant loin d'être convaincant : ces sources supplémentaires convoquées, qui en disent surtout long sur les fantasmes italiens les plus éculés sur Mehmed II, sont très disparates entre elles, et l'auteur ne s'est soucié ni de les hiérarchiser, ni de les replacer dans leur contexte, quand il n'a pas tout simplement échoué à les traduire correctement, ainsi d'un passage de Chalkokondylès. Voir Th. GANCHOU, Le *prôtogéros* de Constantinople Laskaris Kanabès (1454) : à propos d'une institution ottomane méconnue, *REB* 71, 2013, p. 209-258, ici p. 26, n. 80 et n. 81.

260. *PLP* 20730, entrée Νοταρᾶς Λουκάς. Euprèpèia était le prénom monastique de sa mère, qui dut porter celui d'Hélène dans le monde, compte tenu à la fois de la coutume qui voulait que l'on choisisse un prénom monastique commençant par la même lettre que son prénom mondain, et l'identité de l'aînée de ses petites filles, Hélène Gatelioussaina. Voir *infra*.

261. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 371, l. 16-17 : τὰς θυγατέρας αὐτοῦ καὶ τοὺς υἱοὺς καὶ τὴν γυναῖκα; p. 379, l. 16-17 : τῶν παίδων καὶ τῆς γυναίκος αὐτοῦ; p. 381, l. 4 : ἡ γυνὴ αὐτοῦ; p. 381, l. 33-34 : τὰ τέκνα αὐτοῦ καὶ τὴν γυναῖκα; p. 395, l. 3-5 : Ἡ δὲ τοῦ μεγάλου δουκὸς γυνή. *Laonici Chalcocandyllae Historiarum demonstrationes*. 2 (cité n. 63), p. 165, l. 12 : καὶ γυναῖκα καὶ παῖδας. Même anonymat dans le témoignage si peu fiable d'Adamo de Montaldo (voir *infra* n. 290).

262. LEGRAND, Ἰωάννου τοῦ Μόσχου λόγος (cité n. 17), p. 416, [l. 17-18] : γήμας τῶν εὖ γεγονότων θυγατέρα τινὸς καὶ πλοῦτῳ θαυμαζομένου.

263. Ainsi dans la correspondance échangée avec Scholarios (voir *supra*, n. 17), dans les traités byzantino-vénitiens (GANCHOU, Nikolaos Notaras, *mésengyos* [cité n. 10], p. 14-15), quelques actes impériaux, et autres témoignages.

264. St. BINON, À propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue, *BZ* 38, 1938, p. 377-407, ici p. 391.

n'ayant eu aucune fille qui ait jamais atteint l'âge de convoler<sup>265</sup>, c'est bien du côté d'une de leurs nièces ou petites-nièces, cousines ou petites-cousines qu'il faut chercher, c'est-à-dire dans le cercle de la parenté impériale relativement large. À Venise, la fille de Loukas, Anna Notara, se disait souvent *Anna Paleologina*<sup>266</sup>, et ce patronyme qui confirmait sa parenté impériale, elle ne pouvait le tenir que de sa mère. À cette époque, les grandes familles aristocratiques avaient généralement deux patronymes, le nom de famille final étant celui du père tandis que celui qui le précédait exprimait soit directement l'ascendance maternelle, soit une alliance avec la dynastie obtenue par ascendance maternelle, ce qui était à la fin de l'Empire le plus répandu<sup>267</sup>. Il en résulte que l'épouse de Loukas Notaras devait avoir comme patronyme secondaire Palaiologina – exprimé en première position –, son patronyme principal – en seconde position – étant forcément illustre puisque le lien de parenté de son père avec le *basileus* était assez important pour permettre plus tard à son gendre Loukas d'arborer le titre prestigieux de *gambros* du souverain. Ce père, dont Moschos nous confirme qu'il était « un personnage des mieux nés », devait donc avoir été en priorité soit un *exadelphos* (cousin), soit plus vraisemblablement un *théios* (oncle) de Manuel II. Or les deux familles les plus étroitement apparentées à la dynastie et qui de ce fait collectionnaient les titres d'*exadelphos* et de *théios* étaient alors les Palaiologoi Kantakouzènoi et les Palaiologoi Asanai<sup>268</sup>, et il est possible de les départager : à Venise, Anna Palaiologina Notara et son frère Iakôbos comptaient dans leur entourage un Démétrios Asanès qu'ils qualifiaient d'oncle<sup>269</sup>. Il y a en conséquence de fortes probabilités que le beau-père de Loukas ait été un Palaiologos Asanès.

Trois Palaiologoi Asanai parents de l'empereur sont à considérer : un *exadelphos*, Andréas<sup>270</sup>, et deux *théioi*, Kônstantinos<sup>271</sup> et Isaakios<sup>272</sup>. Or lorsque l'on examine la liste des fils du couple Notaras, c'est assurément Isaakios Palaiologos Asanès qui apparaît comme le meilleur candidat. Quatre fils sortirent du mariage de Loukas Notaras. L'ainé, Nikolaos,

265. Voir *PLP* 21513 (Manuel II). C'est ainsi à tort que St. RUNCIMAN, Lucas Notaras, γαμβρός τοῦ βασιλέως, dans *Polychronion : Festschrift Franz Dölger zum 75. Geburtstag*, Heidelberg 1966, p. 447-449, avait postulé qu'elle puisse être une fille de Jean VII (*PLP* 21480).

266. *PLP* 91222, et *infra*, p. 252-253.

267. Voir en dernier lieu V. LAURENT, Le dernier gouverneur byzantin de Constantinople : Démétrius Paléologue, grand stratopédarque († 1453), *REB* 15, 1957, p. 196-206, ici p. 200-201.

268. Les Asanai, autrefois famille régnante en Bulgarie, s'étaient alliés aux Palaiologoi à l'occasion du mariage d'une fille de Michel VIII avec le tsar détrôné Ivan III Asen, réfugié ensuite à Byzance. Quant aux Palaiologoi Kantakouzènoi, ils descendaient à la fois du mariage de Jean VI Kantakouzènos et d'Eirène Palaiologina Asanina, et de l'union entre Jean V Palaiologos et une fille du couple précédent.

269. Sur le personnage, voir dernièrement GANCHOU, Les tribulations vénitiennes de la Ca' Notara (cité n. 71), p. 412-413; 441. Kritoboulos d'Imbros dit que fin 1455, Héléne Gateliousaina, la fille aînée de Loukas, désireuse de récupérer sa principauté d'Ainos, adressa au sultan son « oncle maternel » (« μητρός θεῖον ἀντὶ ») : *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 102, l. 28-30; Th. GANCHOU, Héléna Notara Gateliousaina d'Ainos et le *Sankt Peterburg Bibl. Publ. gr. 243*, *REB* 56, 1998, p. 141-168, ici p. 160, n. 68. Rien ne permet toutefois d'affirmer qu'il s'agisse de la même personne.

270. *PLP* 1486; Th. GANCHOU, À propos d'un cheval de race : un dynaste de Trébizonde en exil à Constantinople au début du xv<sup>e</sup> siècle, dans *Море и берега : К 60-летию Сергея Павловича Карпова от коллег и учеников = Mare e litora : essays presented to Sergei Karpov for his 60<sup>th</sup> birthday*, ответственный ред. Р. М. Шукуров, Москва 2009, p. 553-574, ici p. 540, n. 40.

271. *PLP* 1503.

272. *PLP* 1493.



attesté en 1438-1439 par une correspondance<sup>273</sup>, tenait selon la coutume son prénom de son grand-père paternel, Nikolaos Notaras. Il semble qu'il mourut prématurément avant 1453, car au moment du siège seuls trois fils de Loukas sont mentionnés, et on connaît leurs prénoms par ailleurs. Ils sont livrés en effet dans une copie du xv<sup>e</sup> siècle des *Histoires* de Chalkokondylès, le *Vat. gr.* 1732, par une glose marginale au récit de l'exécution des Notaras : Isaakios, Iôannès, Iakôbos<sup>274</sup>. S'il s'agit donc d'un renseignement tardif, il n'en est pas moins digne de confiance, car l'auteur de cette glose l'aura trouvé d'évidence dans une source latine de peu postérieure à la chute de Constantinople : le long discours que depuis Milan l'humaniste Francesco Filelfo adressa le 15 mars 1464 au nouveau doge de Venise Cristoforo Marcello, afin de l'inciter à poursuivre la lutte de Venise contre les Ottomans et à mettre fin à la tyrannie de Mehmed II<sup>275</sup>.

Selon la coutume de transmission des prénoms alors en vigueur, si le fils aîné recevait le prénom de son grand-père paternel, au second était dévolu celui du grand-père maternel, tandis que pour les fils suivants les parents avaient en revanche une plus grande liberté de choix, incluant souvent toutefois les prénoms d'oncles et de grands-oncles<sup>276</sup>. L'ordre dans lequel se trouvent énumérés les fils Notaras a toutes les chances d'être bel et bien celui de leur naissance, tant ces prénoms satisfont parfaitement à cette règle. Si Nikolaos tenait son prénom de son grand-père paternel, le troisième fils, Iôannès, reçut forcément le sien de son oncle Iôannès Notaras, en hommage rendu par Loukas à ce frère aîné tombé en héros lors du siège de Constantinople de 1411<sup>277</sup>. Il en résulte que le prénom du grand-père maternel des fils de Loukas ne peut que se retrouver, comme de juste, dans son second fils, Isaakios, d'autant qu'Isaakios était un prénom relativement peu usité dans le monde<sup>278</sup>.

273. *PLP* 20732.

274. *Vat. gr.* 1732, f. 305<sup>r</sup> : Οἱ παῖδες Νοταρᾶ· Ἰσαάκιος, Ἰωάννης, Ἰάκοβος. Le renseignement provient de A. SIDERAS, *Die byzantinischen Grabreden : Prosopographie, Datierung, Überlieferung* (WBS 19), Wien 1994, p. 391, n. 17.

275. *Francesco Philelphi viri grece et latine eruditissimi epistolarum familiarium libri xxxvii ex eius exemplari transsumpti, ex quibus ultimi xxi novissime reperti fuere et impressorie traditi officine*, Venetiis 1502, lib. xxxi, ff. 143<sup>r</sup>-149<sup>r</sup>. Filelfo énumère les crimes commis par Mehmed II depuis le début de son règne et commence cette longue litanie par le sort des Notaras, f. 145<sup>r</sup> : *Quid meminero fortem illum atque constantem virum Lucam Notaram, quem idcirco, una cum filiis duobus Isahacio et Ioanne, illustri probitate adolescentibus, obtruncari iussit tyrannus perditissimus, quoniam supplici voce humilique fletu ab eo rogatus esset, ne castum atque pudicum puerum Iacobum, quem abominabilis raptor, spurcissimae suae libidini destinarat, a paternis complexibus avelleret? At erat et captivus et christianus*. Après la chute de Constantinople, Filelfo, qui y avait vécu dans les années 1420 et avait épousé une aristocrate byzantine, fut à Milan l'intermédiaire privilégié des réfugiés byzantins en quête de lettres d'introduction auprès des autorités européennes, ce qui explique qu'il ait pu disposer d'informations de premier ordre. On sait par ailleurs qu'un Isaakios figurait bien dans la liste des fils Notaras. En effet, évoquant le sort de Iakôbos, l'*Ektthesis chronikè* lui donne par erreur le prénom d'Isaakios. Voir *Ectthesis Chronica and Chronicon Athenarum*, ed. with critical notes and indices by S. P. Lambros, London 1902, p. 17, l. 3.

276. Voir J.-C. CHEYNET, L'anthroponymie aristocratique à Byzance, dans *L'anthroponymie document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux : actes du colloque international : Rome, octobre 6-8, 1994*, recueillis par M. Bourin, J.-M. Martin, F. Menant (CEFR 226), Rome 1996, p. 267-294, ici p. 282.

277. *PLP* 20729 ; A. ACCONCIA LONGO, Versi di Ioasaf ieromonaco e grande protosincello in morte de Giovanni Notaras, *RBSN* 14-16, 1977-1979, p. 249-279.

278. Il en était de même du prénom du dernier de la fratrie, Iakôbos (*PLP* 94334). La consultation du *PLP* montre en effet que ce prénom était porté à Byzance – lorsque la qualité des porteurs est

Si l'épouse de Loukas Notaras fut bien, comme on le propose ici, une fille du *théios* de Manuel II Isaakios Palaiologos Asanès, elle avait au moins une sœur, qui fut donnée en mariage à Géorgios Philanthrôpènos, fils d'un *exadelphos* de Manuel II et neveu d'une impératrice de Trébizonde<sup>279</sup>.

L'époque de ce mariage peut aussi être circonscrite assez précisément. Iôannès Moschos dit que Loukas se maria lorsqu'il « eut avancé en âge, au moment opportun »<sup>280</sup>, ce qui est certes vague, mais doit signifier qu'il avait alors atteint sinon dépassé de peu l'âge de vingt-cinq ans. Comme il naquit aux alentours de 1395, on se situerait par conséquent entre 1420 et 1425 environ<sup>281</sup>. La titulature de son père Nikolaos dans la documentation permet de conforter cette datation. En 1409, il était *sympenthéros* de Manuel II<sup>282</sup>, un terme qui désignait à Byzance le lien familial unissant deux personnages depuis le mariage de leurs enfants, soit les beaux-parents entre eux<sup>283</sup>. Ce statut de parent de l'empereur, Nikolaos le devait alors à son fils aîné Iôannès, qui, avant Loukas, avait lui aussi épousé une parente impériale, y gagnant également le titre de *gambros* de l'empereur<sup>284</sup>. Ce statut de *sympenthéros* du *basileus*, Nikolaos le perdit après 1411 à l'occasion de la mort de Iôannès, ce qui explique que lorsqu'il signa le traité byzantino-vénitien de 1418 en qualité de second *mésazôn*, il figure seulement comme *diarmeneutès* et simple *oikéios* (familier) de l'empereur<sup>285</sup>. Or lorsqu'en mars 1421 Nikolaos signe le testament de Géorgios Goudélès, il n'accompagne toujours pas son titre aulique de *diarmeneutès* du statut de *sympenthéros* de l'empereur, ce qui laisse clairement entendre que le mariage de Loukas n'était pas encore célébré à cette date<sup>286</sup>. Les dates de naissance présumées des enfants de Loukas viennent aussi à l'appui d'une union célébrée entre 1420 et 1425. Trois des quatre filles Notaras<sup>287</sup>, Hélène, Maria et Théodôra, étaient mariées en 1453, l'aînée Hélène Gateliousaina étant même déjà veuve depuis 1449 et mère d'au moins

connue – exclusivement par des religieux, moines, hiéromoines, abbés, métropolitains, etc. On ignore ce qui motiva le choix d'un tel prénom chez ses parents.

279. *PLP* 29760 ; V. LAURENT, Un agent efficace de l'Unité de l'Église à Florence, Georges Philanthropène, *REB* 17, 1959, p. 190-195, ici p. 193, n. 21, et depuis GANCHOU, À propos d'un cheval de race (cité n. 270), p. 531 ; 537-538, et tableau généalogique, p. 544-545.

280. LEGRAND, Ἰωάννου τοῦ Μόσχου λόγος (cité n. 17), p. 416, [l. 16-18] : Ἡδὴ δὲ καὶ πρὸς τελειοτέραν ἡλικίαν προβάς, καὶ τοῦ καιροῦ καλοῦντος, γήμας τῶν εὐ γεροντῶν θυγατέρα τινὸς καὶ πλούτῳ θαυμαζομένου.

281. Le premier document qui le met en scène remonte au 15 novembre 1414. Voir A. SOPRACASA, *Costantinopoli e il Levante negli atti del notaio veneziano Giacomo dalla Torre (1414-1416)*, Venezia 2016, doc. 28, p. 232-233.

282. V. LAURENT, Le trisépiscopat du patriarche Mathieu I<sup>er</sup>, *REB* 30, 1972, p. 5-166, ici p. 134, l. 255-256 ; GANCHOU, Nikolaos Notaras, *mésengyos* (cité n. 10), p. 166, n. 62.

283. En revanche, ce lien d'affinité (en latin *consocer*) n'a pas connu une diffusion comparable en Occident, à l'exception de l'Italie, où sont toujours couramment usités les termes de « consuocero » et « consuocera ».

284. ACCONCIA LONGO, Versi di Ioasaf (cité n. 277), p. 278, l. 56. L'épouse de Iôannès Notaras est inconnue.

285. GANCHOU, Nikolaos Notaras, *mésengyos* (cité n. 10), p. 166-167, n. 63.

286. GANCHOU, L'ultime testament de Géorgios Goudélès (cité n. 21), p. 352.

287. Elles sont citées par leur sœur Anna (*PLP* 91222) lors d'un procès qui se tint à Gênes en septembre 1459 : GANCHOU, Hélène Notara Gateliousaina (cité n. 269), p. 145, n. 13 ; 168, et Id., Le rachat des Notaras (cité n. 9), p. 154, n. 23. Avec quatre fils et quatre filles, le nombre des enfants du couple s'établissait donc à huit, et non à sept, comme il est dit dans le *PLP* (voir *supra*, n. 260). Hélène

deux enfants<sup>288</sup>. Quant à Iakôbos, le dernier fils, il était né en 1441, ayant à peine douze ans en 1453<sup>289</sup> : lors de sa naissance sa mère pouvait donc difficilement avoir dépassé de beaucoup une quarantaine d'années.

Née probablement entre 1400 et 1405, la *mégalè doukaina* Palaiologina Notara avait donc en 1453 autour de cinquante ans, et selon les critères du temps, il s'agissait d'une femme déjà âgée. C'est pourquoi il était nécessaire, si l'on se propose de l'identifier avec la « kyra Eirèné » (κυρά Ειρήνη) du thrène anonyme, d'épurer au préalable ce texte de ses apparentes connotations d'agression sexuelle : cette dernière fut certes extraite de sa tour, traînée jusqu'au campement ottoman et humiliée par les Turcs qui la dépouillèrent de ses *vêtements de prix*, mais il n'est pas vraisemblable qu'elle ait pu être, en prime, violée par les vainqueurs<sup>290</sup>.

Grande dame de l'aristocratie constantinopolitaine de par sa naissance et par son mariage, l'épouse de Loukas porta durant de longues années le titre de *diermeneutissa* qui, lors des cérémonies officielles, ne la plaçait parmi les dames de la cour qu'au 55<sup>e</sup> rang d'une hiérarchie aulique qui comptait 91 titres<sup>291</sup>. Avec l'accession au trône de Constantin XI en 1449, tout changea. À l'occasion de la promotion de son époux à la dignité de *mégas doux*, qui venait récompenser le fait qu'en qualité de second *mésazôn* il avait garanti le succès du nouvel empereur pour la confiscation du trône, elle se retrouva propulsée au 2<sup>e</sup> rang de la hiérarchie, entre la *mégalè domestikissa* et la *prôtostratorissa*<sup>292</sup>. En outre, le premier *mésazôn* Dèmètrios Palaiologos Kantakouzènos, avec lequel Loukas avait

Gatelioussaina y dispose de deux entrées également fautives : *PLP* 3581 ; 30187. Pour Théodôra, voir *PLP* 91993. Maria en est dépourvue.

288. GANCHOU, Hélène Notara Gatelioussaina (cité n. 269), p. 143-144 ; 152.

289. Doukas dit que Iakôbos avait quatorze ans en 1453 (Ducas, *Istoria turco-bizantinâ* [cité n. 18], p. 381, l. 20-21), tandis que Chalkokondylès le crédite de douze années (*Laonici Chalcocondylae Historiarum demonstrationes. 2* [cité n. 63], p. 165, l. 18-19). Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 172 et Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 340. C'est Chalkokondylès qui est dans le vrai car le pape Pie II, dans sa bulle inédite de Mantoue du 9 novembre 1459 – par laquelle il nommait Iakôbos *scutifer honoris* (voir *supra*, n. 71) –, dit également qu'en 1453 il était « *duodecim annorum puer* ». Si le chroniqueur autrichien Ebendorfer ne donne pas les prénoms des fils Notaras, il prétend connaître leur âge au moment de la catastrophe. Voir *Thomas Ebendorfers Chronica* (cité n. 69), p. 159 : « tres filios, quorum mayor natu XXVI, medius vero XXI et novissimus XVIII annum agebant, in suo conspectu [crudelis iste Teucorum Rex] peciit obruncari ». Le problème c'est que seuls deux fils furent décapités – Isaakios et Iôannès – tandis que le fils *novissimus* – Iakôbos – ne fut pas exécuté mais mis au sérail ; de plus il avait douze ans, et non dix-huit. Ces deux erreurs le concernant incitent peu à se fier aux données d'Ebendorfer sur l'âge de ses frères aînés.

290. Le seul écrivain à évoquer une épouse de Loukas promise à la « prostitution » est Adamo di Montaldo : *Uxorem eius, cum pro vilipendio prostituendam praecepisset, desperatione consciam praecipitu mortem tulisse ferunt* (Della conquista di Costantinopoli per Maometto II nel MCCCCLIII, opuscolo di Adamo di Montaldo, ripubblicato con introduzione ed avvertenze dal socio C. Desimoni, *Atti della società ligure di storia patria* 10, 3, 1874, p. 289-350, ici p. 341). Cependant, le récit de cet augustinien génois, rédigé après 1475 et dénué de valeur du point de vue historique, ne mérite aucune créance. Voir A. PERTUSI, *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, ed. postuma a cura di A. Carile, Bologna 1983, p. 188-189.

291. Voir Pseudo-Kodinos, *Traité des offices*, introd., texte et trad. par J. Verpeaux (Le monde byzantin 1), Paris 1966, p. 301-302.

292. Avant ces offices proprement dits, figuraient bien sûr les cinq dignités sans fonction qu'étaient le despote, le *sébastokrator*, le César, le *panhypersébastos* et le *prôtobestiarios*. Il semble que seule celle de despote, réservée aux frères de l'empereur, ait été pourvue de titulaires à l'époque. Voir Th. GANCHOU,

partagé un quart de siècle durant la charge du *mésastikion*, étant mort sur ces entrefaites, le nouvel empereur éleva alors son époux à la position du défunt, et ne nomma aucun second *mésazôn* pour le seconder.

De 1450 environ jusqu'à la fin de l'Empire, Loukas assumait donc la plus haute charge de l'État byzantin, sans partage<sup>293</sup>. Ainsi la *mégale doukaina* Palaiologina Notara était-elle devenue la femme de « l'homme le plus important de Constantinople après l'empereur », selon les mots de Nicolò Barbaro<sup>294</sup>. Durant l'hiver 1450-1451, si l'on en croit Sphrantzès – mais il détestait le trop puissant *mégas doux*/premier *mésazôn* –, Constantin XI avait bien tenté d'obtenir la démission de Notaras, lui proposant d'échanger cette charge contre la présidence du Conseil privé et du Sénat<sup>295</sup>. Mais ce dernier aurait exigé plutôt l'attribution, pour ces deux fils aînés, des titres auliques alors disponibles de *mégas logothétès* (4<sup>e</sup> rang) et de *mégas kontostablos* (5<sup>e</sup> rang), ce qui fut jugé excessif par l'empereur qui avait une piètre opinion des jeunes Isaakios et Iôannès; il les qualifiait en privé de « jeunes veaux »<sup>296</sup>. On apprend en tout cas à cette occasion que Iôannès, le deuxième fils du couple, assumait le commandement militaire sur le corps prestigieux des mercenaires<sup>297</sup>. Quant à leur fille aînée, Hélène Gateliousaina, elle avait rang de souveraine, ayant été mariée à l'héritier de la principauté génoise d'Ainos dont elle avait eu des enfants. Certes elle était veuve depuis 1449, mais Loukas avait obtenu du père du défunt, le souverain de la ville Palamede Gattilusio, qu'après la mort de ce dernier, le pouvoir sur la principauté reviendrait en premier lieu à ses petits-enfants et à sa fille Hélène, leur mère, et en second lieu seulement au fils survivant de Palamede<sup>298</sup>. Quant à leurs autres filles, Maria et Théodôra, elles avaient épousé respectivement un Manouël Palaiologos difficile à identifier et Théodôros, fils du *mégas domestikos* (1<sup>er</sup> rang) et cousin de l'empereur

Le mésazon Démétrius Paléologue Cantacuzène a-t-il figuré au siège de Constantinople (29 mai 1453)?, *REB* 52, 1994, p. 245-272, ici p. 252, n. 18.

293. *Ibid.*, p. 263-264, 271.

294. *Giornale dell'assedio* (cité n. 4), p. 19 : « El mega duca, el qual sono el prinzipal homo de Costantinopoli da l'Imperador in fuora »; Nicolò Barbaro, *Journal du siège* (cité n. 19), p. 474. Kritoboulos d'Imbros, dans l'hommage qu'il lui rend, va jusqu'à assurer « qu'arrivé au faite de la gloire et de la richesse, il avait le premier rang non seulement chez les Rhômaïoi, mais encore dans beaucoup d'autres peuples étrangers » (*Critobuli Imbriotae Historiae* [cité n. 19], p. 84, l. 19-21 : ἐπὶ μέγα δόξης ἤρθη καὶ πλοῦτου τὰ πρῶτα φέρων οὐ μόνον παρὰ Ῥωμαίους, ἀλλὰ δὴ καὶ πολλοῖς τῶν ἕξω γενῶν). Voir Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 313. Pour le chancelier génois Giacomo Bracelli, *Lucam Nataram* était *virum primarium inter proceres*. Voir *infra*, n. 315.

295. Giorgio Sfranze, *Cronaca*, a cura di R. Maisano (CFHB 29), Roma 1990, p. 120, l. 12-17.

296. *Ibid.*, p. 128, l. 3-6 : [...] ἐπεὶ ἐζήτησεν ἵνα τιμήσωμεν τὰ μουσκαράκιά του, ζητεῖ ἵνα ποιήσωμεν τὸν πρῶτον μέγαν λογοθέτην καὶ τὸν δεύτερον μέγαν κοντόσταβλον, ἐπεὶ καὶ τοὺς ῥογατόρους νῦν ἐκεῖνος ἄρχει, ὅπερ ἐν ὑπηρεσίᾳ τοῦ αὐτοῦ ὀφφικίου. Voir GANCHOU, Le mésazon (cité n. 292), p. 272 et n. 72.

297. Voir note précédente. C'est précisément parce que ce commandement relevait traditionnellement de l'office de *mégas kontostablos* que Loukas justifiait son attribution à son fils Iôannès. En effet, on lit dans Pseudo-Kodinos (cité n. 291), p. 175, l. 12-14 : Ὁ μέγας κοινοσταύλος εὐρίσκεται κεφαλὴ τῶν ῥογατῶρων φράγγων.

298. GANCHOU, Hélène Notara Gateliousaina (cité n. 269), p. 143 (d'après le témoignage de Kritoboulos). C'est en fin de compte le non-respect du testament de Palamede, disparu en 1455, par son second fils Dorino Gattilusio, qui fut à l'origine d'une crise de succession sur Ainos qui devait se terminer en janvier 1456 par la conquête de la ville par Mehmed II.



Andronikos Palaiologos Kantakouzènos<sup>299</sup>. Le plus beau destin était cependant réservé à la dernière de leurs filles, Anna, pressentie pour devenir impératrice de Constantinople en épousant Constantin XI. S'il réussit à conserver jusqu'au bout sa charge de premier *mésazôn*, Loukas dut cependant renoncer à cette ultime et assez démesurée ambition, forcé sans doute de s'incliner devant la raison d'État, qui commandait à un empereur de plus en plus inquiet par la menace ottomane une union matrimoniale avec une maison souveraine étrangère susceptible de venir à la rescousse de Constantinople<sup>300</sup>. Si l'affaire se solda finalement par des fiançailles rompues, elle en dit long toutefois sur l'exceptionnelle position de la famille à Constantinople à la veille de sa chute et sur ses prétentions. Loukas était l'homme le plus puissant après l'empereur. Quant à son épouse, si protocolairement elle passait derrière la *mégalè domestikissa*, la charge de premier *mésazôn* de son mari en faisait en réalité la première dame de la capitale, surtout à partir du 23 mars 1450, lorsque mourut l'impératrice-mère Hélène<sup>301</sup>, la très influente veuve de Manuel II. Comme on a vu, l'empereur régnant Constantin XI n'était pas marié, et la cour ne comptait alors aucune princesse impériale susceptible de prendre le pas sur elle<sup>302</sup>.

Surtout, la *mégalè doukaina* n'était pas célèbre à Constantinople seulement en raison du statut de son époux et de celui, réel ou ambitionné, de ses enfants, et bien sûr de la fortune familiale. Le témoignage de Doukas est essentiel à cet égard. En guise d'oraison funèbre, il lui rend en effet un hommage appuyé, rappelant qu'elle « était une femme célèbre pour ses aumônes et ses œuvres de compassion pour les pauvres ». Et il ajoute qu'elle « était sage et maîtrisait les diverses passions qui affectent l'âme »<sup>303</sup>.

De telles qualités morales et intellectuelles devaient lui permettre de seconder avantageusement son époux lors des célèbres soirées données par ce dernier au palais Notaras « lorsque rien d'indispensable ne survenait ou que l'hiver l'empêchait de se rendre au palais impérial », des soirées où se pressait tout le gratin lettré de la capitale pour discuter philosophie, littérature, théologie ou histoire, tandis que les plus jeunes se divertissaient en jouant au trictrac<sup>304</sup>. Cependant ces qualités privées ne pouvaient

299. Voir références *supra*, n. 287.

300. Le projet de mariage impérial conçu pour Anna par son père se déduit du fait qu'en Italie, cette dernière se qualifie parfois dans les documents officiels de *olim (de)sponsa serenissimi quondam domini imperatoris Constantinopolitani*. C'est à tort que certains ont considéré ce projet de mariage comme invraisemblable (ainsi S. RONCHEY, Un'aristocratica bizantina in fuga : Anna Notaras Paleologina, dans *Donne a Venezia*, a cura di S. Winter, Roma 2004, p. 23-42, ici p. 33). Voir en dernier lieu GANCHOU, Les tribulations vénitiennes de la Ca' Notara (cité n. 71), p. 387, n. 8. Selon Sphrantzès, le mariage princier géorgien finalement choisi par l'empereur ne se trouva complètement négocié qu'à peine quelques mois avant le siège. La précipitation des événements explique que, pris au dépourvu par le refus de Constantin XI, Notaras n'ait pas eu le temps de trouver une union de rechange pour Anna.

301. *PLP* 21366.

302. En effet les *basilissai* Théodóra (*PLP* 91379) et Aikaterína (*PLP* 21342), les épouses respectives des deux frères de l'empereur, les despotes Dèmétrios et Thomas, vivaient alors en Morée auprès d'eux.

303. Ducas, *Istoria turco-bizantinã* (cité n. 18), p. 395, l. 4-5 : γυναίκα περιβόητον ἐν ἐλεημοσύναις καὶ πενήτων οἰκτιρμοῖς : σώφρων, ἐγκρατευομένη παντοίων ψυχικῶν παθῶν ; Doukas, *Histoire turco-byzantine* (cité n. 18), p. 179.

304. LEGRAND, Ἰωάννου τοῦ Μόσχου λόγος (cité n. 17), p. 418, l. 33-419, l. 3 : Πολλάκις δὲ ἢ μηδενὸς ἀναγκαίου παρεκπεσόντος, ἢ καὶ τοῦ χειμῶνος κωλύοντος αὐτὸν τοῖς βασιλείοις φοιτᾶν, ἦν συλλόγους ὄρᾶν ἐν τοῖς οἴκοις ἐκεῖνου, ἀνδρῶν οὐκ ὀλίγων συνερχομένων μέρος τι τῶν ἐπιτεταμένων νυκτῶν αὐτῷ συνδιάγοντας : ὧν οἱ μὲν περὶ δογμάτων θεολογικῶν ἐποιοῦντο τὸ λόγον, καὶ τοῖς τοιοῦτοις

assurer sa réputation qu'au sein d'un petit cercle de privilégiés de la capitale. En revanche, l'œuvre caritative apparemment de grande ampleur mise en place par la *mégale doukaina*, la compassion dont elle faisait preuve pour les pauvres et les déshérités de la Ville, était susceptible de lui assurer une belle renommée personnelle auprès d'une audience beaucoup plus large : l'ensemble du petit peuple constantinopolitain<sup>305</sup>.

Nous l'avons laissée, au matin du 29 mai 1453, dans la tour de son palais, où elle se serait enfermée avec ses filles et ses fils, s'efforçant d'en empêcher l'accès aux Turcs. Doukas précise qu'elle était alors malade<sup>306</sup>. Arrivé sur les lieux après avoir abandonné son poste de combat de la Corne d'Or, Loukas fut aussitôt arrêté avec ceux qui l'accompagnaient. Doukas poursuit en racontant que Mehmed II « envoya alors des hommes qui le gardèrent, lui et sa maison », et donna beaucoup d'argent en compensation « aux Turcs qui l'avaient capturé et qui avaient encerclé sa demeure ». Et il conclut : « C'est ainsi qu'il fut gardé avec toute sa maisonnée. »<sup>307</sup>

On a vu que Doukas croyait si peu à cette version des faits qu'il s'est empressé de corriger le tir en rapportant celle qui était la plus répandue, et dont il devinait qu'elle était assurément la version authentique : en réalité Loukas fit sa reddition aux Turcs à la tour des Francs, et le retour de Loukas dans sa demeure, où il fut gardé par les Turcs avec les siens, intervint plus tard et dans un tout autre contexte. On voit mal au demeurant comment, depuis son campement, Mehmed II aurait pu être informé de l'arrestation du *mégas doux* aussi rapidement au point d'envoyer immédiatement des hommes pour le garder sur place. D'après la seconde version de Doukas, après s'être rendu au capitaine de l'un des bateaux qui venaient d'assaillir la muraille de la Corne d'Or, Loukas fut embarqué par lui avec ses hommes et d'autres captifs et conduit au Kosmidion pour être mis en présence de Mehmed II<sup>308</sup>.

Le sultan « ordonna au *mégas doux* de s'asseoir, le consola, et décréta qu'on fit des proclamations dans le camp et dans les bateaux pour retrouver les enfants et la femme du *mégas doux*. On les amena aussitôt. Alors le souverain, donnant mille aspres par tête, les libéra tous et les renvoya chez eux avec le *mégas doux* lui-même qu'il reconforta et consola en lui disant : “je vais te confier cette ville afin que tu en aies soin entièrement, et je t'établirai dans une position plus glorieuse que celle que tu avais au temps de l'empereur.

προσεῖχον τὸν νοῦν· οἱ δὲ φιλοσόφων ἦπτοντο ζητημάτων τε καὶ θεωριῶν· ἄλλοι δὲ τὰς ἱστορικὰς μετῆσαν βίβλους, τὰ τε τῶν Ἑλλήνων ἔργα καὶ τῶν Ῥωμαίων σκεπτόμενοι· ὅσοι δὲ νεώτεροι καὶ πεττοῖς πρὸς ψυχαγωγίαν ἐχρῶντο.

305. Doit-on voir également dans cette charité de l'épouse, sans doute sincère mais visiblement très ostensible, un partage subtil des rôles au sein du couple Notaras à destination de l'opinion publique, visant à contrebalancer la toute-puissance de l'époux dans la sphère politique et son insolente richesse, dans un contexte d'appauvrissement généralisé et de tensions sociales? Voir aussi *supra*, n. 15.

306. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 371, l. 16-18 : 'Ο δὲ μέγας δοῦξ εὐρῶν τὰς θυματέρας αὐτοῦ καὶ τοὺς υἱοὺς καὶ τὴν γυναῖκα, ἦν γὰρ ἀσθενούσα, ἐν τῷ πύργῳ κεκλεισμένους καὶ κωλύοντας τοῖς Τούρκοις τὴν εἴσοδον.

307. *Ibid.*, p. 371, l. 18-22 : αὐτὸς μὲν συνελήφθη σὺν τοῖς ὑπακολουθοῦσιν αὐτῷ· ὁ δὲ τύραννος πέμψας τινὰς, ἐφύλαττον καὶ αὐτὸν καὶ πάντα τὸν οἶκον αὐτοῦ. Τοὺς δὲ κατακαβόντας καὶ περικυκλώσαντας τὸν οἶκον αὐτοῦ Τούρκοις, ἔδωκεν ἱκανὰ ἐργῦρια, ὥστε δοκεῖν ἐξαγοράζειν αὐτοὺς διὰ τὸν ὄρκον· ἐφυλάττετο οὖν πανοικί. Voir Doukas, *Histoire turcbyzantine* (cité n. 18), p. 166.

308. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 379, l. 7-14; Doukas, *Histoire turcbyzantine* (cité n. 18), p. 170.

Aussi ne sois pas abattu.” Et donc, le *mégas doux* le remercia, lui baisa la main et partit chez lui. »<sup>309</sup>

Ces faits sont confirmés par Chalkokondylès. Selon lui, Notaras défendait bien une tour de la Corne d’Or lorsqu’il se rendit, « avec ses fils »<sup>310</sup>, précise-t-il, et il fut ensuite « racheté par le sultan lui-même avec sa femme et ses enfants »<sup>311</sup>. Si Mehmed II fit rechercher partout, dans le campement comme sur les bateaux, la femme de Loukas et leurs enfants, c’est donc que la défense de la tour de leur palais où ils s’étaient enfermés n’avait pas été efficace : ils furent obligés de se rendre aux Turcs, qui les emmenèrent prisonniers. Ce fut ainsi la première fois que la *mégalè doukaina* Notara, toute malade qu’elle ait été, fut forcée de descendre de sa tour.

C’est après cette première entrevue, au terme duquel Mehmed II, ayant réuni la famille de Notaras en rachetant ses membres un à un à ses soldats, leur permit de retourner chez eux, qu’il « envoya alors des hommes qui gardèrent [le *mégas doux*], lui et sa maison ». Doukas signale toutefois qu’avant d’inviter Notaras et sa famille à regagner leur palais, « le tyran s’était informé auprès de lui des noms des aristocrates qui s’étaient illustrés comme officiers au palais [impérial], et il fit dresser la liste de tous leurs noms. Il les fit tous collecter sur les bateaux et dans les tentes et les racheta en donnant aux Turcs mille aspres par tête. »<sup>312</sup>

Qu’il en fut bien ainsi est confirmé tant par Kritoboulos que par Chalkokondylès. Le premier dit que, outre la part d’esclaves lui revenant de droit – un cinquième des captifs – qu’il préleva, le sultan racheta à ses soldats « certains des hommes de haut rang dont il avait appris qu’ils se distinguaient par la naissance, l’intelligence et la valeur, et en particulier Notaras ». Il ajoute qu’il « l’honora d’une entrevue, lui adressa des paroles flatteuses et lui fit nourrir de beaux espoirs non seulement pour lui, mais encore pour

309. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 379, l. 15-23 : Τὸν δὲ μέγα δοῦκα ἐκέλευσε καθίσει καὶ παρηγορήσας αὐτόν, ὥρισε διαλαληθῆναι ἐν τῷ φωσάτῳ καὶ ἐν τοῖς πλοίοις διὰ τῶν παιδῶν καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ· καὶ παρευθὺς συνήχθησαν. Τότε ὁ ἡγεμὼν δούς ἀνὰ χιλίων ἀσπρῶν κατὰ κεφαλῆν, ἀπέλυσε πάντας ἐν τῷ οἴκῳ αὐτοῦ καὶ αὐτὸν τὸν μέγα δοῦκα, θαρρύνοντας αὐτὸν καὶ παρηγορήσας τὰ πλεῖστα, εἰπὼν αὐτῷ, ὅτι· “Τὴν πόλιν ταύτην σοὶ μέλλω παρακαταθέσθαι τοῦ ἔχειν τὴν ἅπασαν αὐτῆς φροντίδα· καὶ ποιήσω τε εἰς κρείττοτέραν δόξαν, παρ’ ἣν εἶχες ἐν τῷ καιρῷ τοῦ βασιλέως· καὶ μὴ ἀθύμει.” Εὐχαριστήσας οὖν καὶ ἀσπασάμενος τὴν αὐτοῦ χεῖρα ἀπῆλθεν εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 170-171.

310. *Laonici Chalcocondylae Historiarum demonstrationes. 2* (cité n. 63), p. 162, l. 11 : αὐτός τε ἅμα καὶ οἱ παῖδες αὐτοῦ. Voir Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 337. La mention de « ces fils » combattant avec leur père sur une tour de la Corne d’Or contredit les dires de Doukas, qui ne parle d’eux qu’à propos de la défense de la tour du palais familial. Mais là encore c’est le témoignage de Chalkokondylès qui doit l’emporter : les fils aînés Isaakios et Iōannēs – d’autant que ce dernier jouissait déjà d’un commandement militaire (voir *supra*, n. 297) –, devaient être effectivement auprès de leur père à son poste de combat, seul le jeune Iakōbos se trouvant avec ses sœurs dans le palais familial.

311. *Laonici Chalcocondylae Historiarum demonstrationes. 2* (cité n. 63), p. 165, l. 11-12 : Νοταρῶν δὲ τὸν βασιλέως Ἑλλήνων πρύτανον αὐτός τε ὁ βασιλεὺς ἐξωνησάμενος καὶ γυναικα καὶ παῖδας. Voir Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 339.

312. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 379, l. 23-26 : Μαθὼν δὲ παρ’ αὐτοῦ τὰ ὀνόματα τῶν εὐγενῶν τῶν ἐν τῷ παλατίῳ διαπρεψάντων ὀφφικιαλίων, πάντων τὰ ὀνόματα κατέγραψεν· καὶ ἐν τοῖς πλοίοις καὶ ἐν ταῖς σκηναῖς συναθροίσας οὖν πάντας ἐξηγόρασεν, ἀνὰ χιλίων ἀσπρῶν δούς τοῖς Τούρκοις. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 171.

tous les siens. »<sup>313</sup> Le second rapporte qu'avec Notaras, d'autres « Grecs illustres » furent eux aussi rachetés par le sultan « et qu'après avoir été libérés ils se réunirent de nouveau dans la ville de Byzance »<sup>314</sup>. Un témoignage génois jusqu'ici négligé, basé sur un rapport anonyme rédigé sur place au plus tard le 1<sup>er</sup> ou le 2 juin, s'émerveillait de ce que « le roi des Turcs, après s'être emparé d'une ville si célèbre ait fait, dit-on, un usage indulgent de sa victoire. Ainsi, à la permission de piller la Ville qu'il avait promise à ses soldats, il a mis un terme dès le deuxième jour; quant à Loukas Notaras, le premier parmi les grands de la cour, il l'a restauré dans sa dignité. Le souverain a également racheté à ses propres frais des citoyens qui avaient été capturés en vertu du droit de la guerre, et il les a fait rassembler de tous côtés avec grande diligence, en sorte qu'il a paru s'attacher non seulement à la conservation de la Ville, mais aussi à son agrandissement »<sup>315</sup>.

Si Chalkokondylès rapporte également que le sultan témoigna à Notaras « du respect et le prit dans son entourage pendant un certain temps »<sup>316</sup>, il ne dit cependant rien de la teneur de leurs entretiens. De son côté Kritoboulos confirme pleinement le récit de Doukas. Selon lui, Mehmed II « envisageait de faire de Notaras l'administrateur de la ville qui mettrait en œuvre son repeuplement, et il l'avait déjà pris comme conseiller à ce sujet »<sup>317</sup>.

313. *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 82, l. 17-23 : ἐκλέγεται δὲ καὶ τῶν ἐπιφανῶν ἀνδρῶν, οὓς ἐμάνθανε γένοι τε καὶ φρονήσει καὶ ἀρετῇ διαφέρειν τῶν ἄλλων καὶ διὴ καὶ Νοταρᾶν αὐτὸν [...] καὶ τιμᾶ τοῦτον τῇ εἰσόδῳ τῇ παρ' αὐτὸν καὶ λόγων μεταδίδωσι μειλιχίων καὶ χρησταῖς ἀνακτᾶται ταῖς ἐλπίσιν οὐ μόνον αὐτόν, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς μετ' αὐτοῦ. Voir Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 310.

314. *Laonici Chalcocandylae Historiarum demonstrationes. 2* (cité n. 63), p. 165, l. 10-11 : τοὺς ἐπιφανεῖς μάλιστα [Ἑλλήνων] αὐτῶν καὶ ἄλλοι μὲν οὕτως ἐλευθεροῦντο; l. 15-17 : Καὶ Ἑλλήνων ὅσοι ἠλευθέρωντο, συνελέγοντο αὐθις ἐς τὴν Βυζαντίου πόλιν, τοὺς τε προσήκοντας αὐτῶν ἐλευθεροῦντες καὶ ἐπιτηδείους. Voir Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 339-340.

315. G. BALBI, *L'epistolario di Iacopo Bracelli* (Collana storica di fonti e studi 2), Genova 1969, lettre 48, p. 103-104 : *Rex enim Turcorum, tam preclara urbe potitus, miti sane victoria usus esse dicitur; nam et diripiende urbis licentiam, quam militi promiserat, die secunda inihibuit; Lucam Nataram virum primarium inter proceres aule dignitati restituit; cives iure belli captos magna diligentia conquistatos proprii rex pecuniis redemit, ita ut videatur non incolumitati tamen, sed amplificacioni quoque civitatis studere.* Pour la traduction et le commentaire de cette lettre datée de Gênes du 16 août 1453, voir Giacomo Bracelli, *Lettre à Cipriano de' Mari* – Gênes, le 16 août 1453, trad., introd. et notes de Th. Ganchou, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 677-680. Dans les jours qui suivirent, Bracelli devait recevoir à Gênes d'autres missives d'Orient nettement moins enthousiastes.

316. *Laonici Chalcocandylae Historiarum demonstrationes. 2* (cité n. 63), p. 165, l. 10-11 : ἐτιμα τε καὶ συνεγένετο χρόνον τινα. Voir Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 339.

317. *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 83, l. 21-23 : Τὸν δὲ γε Νοταρᾶν καὶ τῆς πόλεως ἐπιστάτην ἐσκόπει καταστήσαι καὶ τοῦ συνοικισμοῦ ταύτης κύριον συμβούλῳ χρησάμενος αὐτῷ πρότερον περὶ τοῦτου. Voir Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 311. Dans son oraison funèbre du *mégas doux*, Ioánnēs Moschos se contente de rapporter que le sultan « lui adressa des paroles de réconfort ainsi que de nombreux dons et de très grandes promesses qui frappèrent les barbares eux-mêmes ». Voir LEGRAND, Ἰωάννου τοῦ Μόσχου λόγος (cité n. 17), p. 423, l. 7-9 : προσηνέσι λόγοις ἐχρήτο καὶ δωρεαῖς πρὸς αὐτόν οὐκ ὀλίγαις, καὶ ἐπαγγελίαις μεγίσταις, αἱ καὶ αὐτοὺς βαρβάρους ἐξέπληξαν. La détermination de Mehmed II de travailler au repeuplement de la ville dès le lendemain de sa conquête est attestée tant par les sources byzantines (Kritoboulos d'Imbros, Doukas, Chalkokondylès Agallianos) que turques, en particulier par Tursun Beg et Aşikpâşâzâde. Notaras constituait une pièce maîtresse dans le dispositif destiné à servir son dessein. En restaurant à la tête de la Ville l'ancien ministre de leur défunt empereur,

Doukas raconte ainsi qu'une seconde entrevue entre les deux hommes aurait eu lieu sans tarder, et cela dans le palais même de Notaras. « Le lendemain matin, quand fut passé ce premier jour, ce jour sombre qui vit la ruine complète de notre race, le tyran entra dans la Ville et vint à la demeure du *mégas doux*, qui sortit à sa rencontre et se prosterna devant lui. Le tyran entra. L'épouse du *mégas doux*, malade, était alitée. Alors, ce loup déguisé en mouton, approchant de sa couche, et s'adressant à elle, lui dit : "Salut, mère! Ne t'afflige pas de tes malheurs! Que la volonté du Seigneur s'accomplisse! Je te donnerai plus encore que tu n'as perdu. Soucie-toi seulement de recouvrer la santé." Les enfants du *mégas doux* entrèrent, se prosternèrent devant lui et, quand ils l'eurent remercié, il s'en alla visiter la Ville. »<sup>318</sup>

Le palais Notaras a-t-il vraiment été le théâtre d'une scène aussi extraordinaire, et si magistralement campée par son auteur? Ou doit-elle tout au seul talent dramatique de Doukas, qui l'aura ciselée avec délectation, afin d'en rajouter encore sur l'hypocrisie et la perfidie du sultan, sa « bête noire »<sup>319</sup>, qui serait allé jusqu'à se pencher avec bienveillance et humanité sur la couche d'une femme affaiblie alors qu'il prévoyait déjà de porter les coups les plus cruels tant à l'épouse qu'à la mère?

La suite du récit de Doukas permet en effet de nourrir de sérieux doutes sur l'authenticité de cette scène. C'est en effet avec une parfaite mauvaise foi qu'il peint sur ces entrefaites Mehmed II sous les traits d'un satrape lubrique fêtant sa victoire lors d'un banquet organisé dans l'un des bâtiments du complexe palatial des Blachernes<sup>320</sup>, c'est-à-dire environ à 3,5 km à l'ouest de la tour d'Irène. Pris d'ivresse, il charge subitement son grand eunuque d'aller « dans la maison du *mégas doux* » pour lui transmettre l'ordre suivant : l'envoi au banquet de son fils le plus jeune<sup>321</sup>. Notaras ne pouvait se méprendre sur la finalité d'une telle demande, d'autant que Doukas prend soin de préciser que Iakôbos « était un bel adolescent », ce dont il avait permis très opportunément au sultan

le sultan entendait rassurer les Constantinopolitains et éviter que ces derniers, une fois leurs rançons payées, ne quittent l'Empire ottoman et, en particulier, se refusent à revenir habiter Constantinople. Voir GANCHOU, *Le prôtogéros* (cité n. 259), p. 232-233.

318. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 381, l. 1-9 : Προΐας δὲ γενομένος παρελθούσης ἐκείνης τῆς πρώτης καὶ ζοφερᾶς ἡμέρας, ἐν ἣ ἐγένετο ἡ παναλωθερία τοῦ γένους ἡμῶν, εἰσελθὼν ἐν τῇ πόλει ὁ τύραννος καὶ εἰς τοὺς οἴκους τοῦ μεγάλου δουκὸς ἔλθων, ἐξελθὼν δὲ εἰς συνάντησιν αὐτοῦ καὶ προσκυνήσας αὐτόν, εἰσηλθεν ἐντὸς. Ἦν δὲ ἡ γυνὴ αὐτοῦ ἀσθενοῦσα κλινήρης. Τότε ὁ προβατόσχημος λύκος ἐγγίσας τῇ κλίνῃ, ἔφη προσαγορεύσας αὐτῇ: "Χαῖρε, ὦ μητερ' μὴ λυποῦ ἐπὶ τοῖς συμβεβηκόσι. Τὸ θέλημα τοῦ Κυρίου γενέσθω· Ἔχω ἔτι πλείονα, παρ' ὧν ἀπώλεκας, τοῦ δοῦναί σοι, μόνον ὑγίαινε." Ἐλθόντες δὲ οἱ παῖδες αὐτοῦ προσεκύνησαν αὐτῷ· καὶ εὐχαριστήσαντες αὐτόν, ἐξῆλθε περιοδεύων τὴν Πόλιν. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 171.

319. L'expression est de D. R. REINSCH, Mehmed der Eroberer in der Darstellung der zeitgenössischen byzantinischen Geschichtsschreiber, dans *Sultan Mehmet II*. (cité n. 257), p. 15-30, ici p. 20, qui souligne combien l'attitude très hostile et foncièrement diffamante de Doukas vis-à-vis de Mehmed II rend son témoignage toujours sujet à caution quand sa personne est en cause.

320. Doukas indique simplement le lieu de ce banquet comme πρὸς τοῖς τοῦ παλατίου μέρεσι (Ducas, *Istoria turco-bizantinā* [cité n. 18], p. 381, l. 16-17), littéralement « dans les parties du palais ». Il s'agit à l'évidence du complexe impérial des Blachernes et non des restes du vieux palais impérial. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 171, n. 262.

321. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 381, l. 18-20 : Ἀπελθε ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ μεγάλου δουκὸς καὶ εἰπὲ αὐτῷ ὀρίζει ὁ ἡγεμών, ἵνα στείλῃς τὸν υἱόν σου τὸν νεώτερον ἐν τῷ συμποσίῳ. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 171-172.



de se rendre compte en mettant en scène sa prétendue visite précédente au palais Notaras. La suite est célèbre : le visage altéré, Notaras s'indigne et répond aussitôt au grand eunuque qu'il n'est pas dans ses mœurs de livrer son enfant de ses propres mains pour qu'il soit souillé par le tyran, et qu'il eût mieux valu que ce dernier envoie directement le bourreau enlever sa propre tête<sup>322</sup>. En dépit des mises en garde du grand eunuque sur les conséquences d'un tel refus, Notaras le réitère hautement, si bien que le grand eunuque s'en retourne seul pour en informer le sultan. Ce dernier, au plus fort de son banquet, ivre de colère, lui ordonne alors de retourner immédiatement chez Notaras pour récupérer l'adolescent et le lui livrer, et de se faire accompagner du bourreau, qui ramènerait Notaras et ses fils aînés<sup>323</sup>. « Quand le *mégas doux* eut pris connaissance de cet ordre, il embrassa ses enfants et sa femme et partit avec le bourreau » et ses fils aînés, tandis que Iakôbos suivait sous la garde du grand eunuque<sup>324</sup>.

Doukas est resté étonnamment sobre à propos de cette scène d'adieux, pourtant parfaitement authentique et qui dut être déchirante. Il devait toutefois se rattraper avec le récit de l'exécution de Notaras et de ses fils, ordonnée par le sultan dès que ce dernier sut leur arrivée « à la porte du palais », et qui eut lieu aussitôt, « un peu à l'écart » du bâtiment<sup>325</sup>. Le long discours qu'il prête au père exhortant ses deux fils à accepter la mort, sa demande au bourreau d'être décapité après eux afin de s'assurer qu'ils ne soient pas tentés, lui mort, de sauver leur vie en abjurant la foi chrétienne, tout cela est bien connu et rapporté par tant de sources par ailleurs que l'on ne peut douter, cette fois-ci, de l'historicité de l'épisode<sup>326</sup>.

322. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 381, l. 22-25 : Οὐκ ἔστι τοῦτο ἐν τῇ ἡμετέρᾳ διαγωγῇ τοῦ παραθοῦναι τὸ ἐμὸν παιδίον οἰκείαις χερσίν μιανθῆναι παρ' αὐτοῦ. Κρεῖττον ἂν ἦν μοι τοῦ στεῖλαι δῆμιον καὶ λαβεῖν τὴν κεφαλὴν μου ἀπ' ἐμοῦ. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 172.

323. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 381, l. 25-32. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 172.

324. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 381, l. 33-34 : Τότε ἐλθόντες καὶ μαθὼν τὸ μήνυμα ὁ δοῦξ, ἠσπάσατο τὰ τέκνα αὐτοῦ καὶ τὴν γυναῖκα καὶ ἐπορεύετο σὺν τῷ δημίῳ. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 172. Doukas signale ensuite que Notaras suivit le bourreau avec « son fils et son gendre Kantakouzénos » (αὐτὸς καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ καὶ ὁ γαμβρὸς αὐτοῦ ὁ Καντακουζηνός), au lieu de ses deux fils Isaakios et Ióannēs. Doukas s'est tout simplement fourvoyé en s'inspirant par trop du récit de l'exécution des Notaras contenu dans le discours composé en 1454 par Nikolaos Sékoundinos pour le roi Alphonse d'Aragon, dans lequel il est question en fait de *duobus filiis generoque*. Sachant que seuls deux jeunes gens avaient été décapités avec Loukas, Doukas a supprimé un des fils et ajouté le nom de ce gendre tu par Sékoundinos, [Théodôros Palaiologos] Kantakouzénos. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 108 ; 172, n. 265 et n. 266 ; 173, n. 268 ; Nicolas Sékoundinos, *Discours à Alphonse V d'Aragon* – Naples, le 25 janvier 1454, trad. de C. Gadrat-Ouerfelli, introd. et notes de Th. Ganchou, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 783-805, ici p. 787, n. 22 ; 794, n. 40 et n. 41.

325. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 383, l. 2-5 : Εἰσελθὼν οὖν καὶ δεῖξας τὸ παιδίον τῷ ἡγεμόνι, τοὺς δὲ λοιποὺς μαθὼν ἐν τῇ πύλῃ τοῦ παλατίου ἰσταμένους, ὤρισε τῷ δημίῳ ξίφει τὰς κεφαλὰς αὐτῶν ἀποτμηθῆναι. Τότε λαβὼν αὐτοὺς μικρὸν κάτωθεν τοῦ παλατίου, εἶπεν αὐτοῖς ὁ δῆμιος τὴν ἀπόφασιν. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 172.

326. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 383, l. 5-30 – p. 385, l. 1-2. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 172-174, et Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 31 ; Laonikos Chalkokondylēs, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 340 ; Ubertino Posculo, *Constantinopolis* (cité n. 20), p. 394 ; Isidore de Kiev, *Lettre au cardinal Bessarion* – Candie, le 6 juillet 1453, trad. de C. Gadrat-Ouerfelli, introd. et notes de Th. Ganchou, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17),

Il n'empêche que les circonstances de la demande de Mehmed II concernant le jeune Iakôbos, l'histoire du banquet, l'ivresse du sultan et son désir charnel de l'adolescent, ne sont que des inventions malveillantes de Doukas, dans le seul but de noircir la réputation du souverain ottoman. En réalité, comme on l'a montré ailleurs, le dernier fils Notaras fut tout simplement réclamé pour son sérail par Mehmed II comme un gage de bonne foi exigé du *mégas doux* pour sceller l'accord passé entre eux. En effet cet accord ne prévoyait rien de moins que le sultan laissât, fût-ce sous surveillance, l'ennemi d'hier à la tête de sa nouvelle conquête tandis que lui-même débandait son armée et s'en retournait à Andrinople; une situation potentiellement dangereuse alors que la flotte vénitienne patrouillait en mer Égée. Justifiée par les circonstances et au reste parfaitement conforme aux usages politiques du temps – la conclusion d'accords diplomatiques s'accompagnait généralement de la remise d'otages –, une telle demande n'en impliquait pas moins, avec le placement de Iakôbos au sérail, non seulement qu'il y subisse le conditionnement destiné à le transformer en futur cadre de l'administration ottomane, mais sa conversion à l'islam. Il ne s'agissait donc pas d'un gage anodin, et en conseillant au sultan d'exiger pareil test de loyauté de Notaras vis-à-vis du nouveau régime, l'entourage de Mehmed II, d'entrée hostile à sa nomination – comme le laisse entendre Kritoboulos d'Imbros –, devait avoir quelque idée de la façon dont Notaras réagirait. Sans surprise, ce dernier opposa un refus catégorique, ce qui contribua à précipiter les choses dans le sens désiré par l'entourage sultanien<sup>327</sup>.

En effet ce ne furent pas seulement Notaras et ses fils qui furent mis à mort. Selon Doukas le sultan « envoya de la même façon son bourreau exécuter tous les grands du palais qu'il avait rachetés, nobles et détenteurs des principaux offices »<sup>328</sup>. Pour Chalkokondylès, « après l'avoir tué, lui [Notaras] et son entourage, le sultan ordonna aussitôt que les autres Grecs qui se trouvaient libérés à Byzance soient emmenés et égorgés »<sup>329</sup>. Seul Kritoboulos

p. 579-596, ici p. 595; Leonardo de Chio, *Lettre au pape Nicolas V* (cité n. 19), p. 726-727; Thomas Éparque et Georges Diplovatatzès, *Récit sur la prise de Constantinople – ca. 1453-1455*, trad., introd. et notes de J.-P. Grélois, dans *Constantinople 1453* (cité n. 17), p. 761-770, ici p. 767; Nicolas Sékoundinos, *Discours à Alphonse V d'Aragon* (cité n. 324), p. 794-796 (Doukas s'est largement inspiré de ce texte). Voir aussi LEGRAND, *Ἰωάννου τοῦ Μόσχου λόγος* (cité n. 17), p. 423-424, et *Ecthesis Chronica* (cité n. 275), p. 17.

327. GANCHOU, *Le protogéros* (cité n. 259), p. 233-235, où sont discutées les versions différentes de Doukas, Kritoboulos d'Imbros et Chalkokondylès. REINSCH, *Mehmet II. erobert Konstantinopel* (cité n. 44), p. 313, n. 84, avait émis dès 1986 l'idée que la version d'une « politische Intrigue » « scheint eher der Wahrheit zu entsprechen als die etwa bei Dukas [...] und Chalk. [...] zu lesende Kolportage-Version », soulignant à juste titre que cette « Lust-Version » était privilégiée par l'historiographie traditionnelle « obwohl diese keineswegs erklären kann, warum Mehmet dann gleich insgesamt neun weitere griechische Notabeln umbringen läßt. Dahinter liegen wohl vielmehr die politischen Antagonismen, die Kritoboulos andeutet. » Bon connaisseur des Ottomans, Doukas savait parfaitement leurs usages en matière d'otages; sa mauvaise foi est donc indiscutable. Pour N. VATIN, Le sort des vaincus, dans *Constantinople 1453* [cité n. 17], p. 1248), en refusant d'envoyer son fils au sérail après avoir été racheté et affranchi avec les siens par Mehmed II, Notaras ainsi que les siens s'étaient « rendus coupable de rébellion et étaient par là sortis du statut protecteur de *zimmi* ». Voir aussi *ibid.*, p. 1249.

328. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 385, l. 3-4 : Ὁμοίως καὶ ὅσους τῶν εὐγενῶν καὶ ὀφφικιαλίων τοῦ παλατίου μεγιστάνας ἐξηγόρασε πάντα, στείλας τὸν σπεκουλάτορα, κατέσφαξεν. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 174.

329. *Laonici Chalcocondylae Historiarum demonstrationes*. 2 (cité n. 63), p. 166, l. 13-15 : Ὡς δὲ τοῦτόν τε καὶ τοὺς περὶ αὐτὸν ἀνείλειν ὁ βασιλεὺς, αὐτίκα ἐκέλευσε καὶ τῶν Ἑλλήνων τοὺς ἄλλους,

donne l'explication la plus crédible de ce massacre : « Certains personnages très puissants [de l'entourage de Mehmed II], poussés je ne sais pourquoi par l'envie et par la haine contre ces hommes, persuadèrent le souverain de les éliminer, disant que non seulement des Rhômaïoi, et a fortiori des notables, ne devaient pas habiter dans cette Ville ni être dignes d'une quelconque bienveillance, mais ils disaient : "Ils ne doivent même plus vivre du tout, ni circuler librement dans tes États : car si leur est laissée la moindre licence, une fois affranchis de la servitude ils ne demeureront plus en repos, mais aspirant à leurs propres intérêts et à ce qu'ils avaient possédé auparavant, et en particulier à leur liberté, ils entreprendront tout contre la Ville, et cela qu'ils désertent au profit de nos ennemis ou qu'ils y restent". »<sup>330</sup>

L'exécution des Notaras puis celle des autres aristocrates eurent lieu entre le 1<sup>er</sup> et le 3 juin. Qu'advint-il alors de leurs femmes et de leurs enfants? Chalkokondylès et Kritoboulos n'en disent rien; en revanche Doukas rapporte que « pour leurs femmes et leurs enfants, le sultan fit un tri. Les jolies jeunes filles, les beaux garçons, il les mit à la garde du grand eunuque. Quant aux autres captifs, il les confia à d'autres personnes pour qu'ils s'en occupent jusqu'à ce qu'on les ait conduits à Babylone, c'est-à-dire Andrinople »<sup>331</sup>.

Le jeune Iakôbos, on l'a vu, fut immédiatement contraint d'embrasser l'islam et intégré dans les rangs des pages impériaux (*iç oğlan*). Mais qu'en fut-il de ses sœurs et de sa mère? Les époux de ses sœurs Maria et Théodôdra avaient été parmi les victimes de l'exécution collective des grands aristocrates; on ignore si elles se trouvaient à ce moment-là avec leur mère au palais Notaras, de même pour la sœur aînée, Héléne Gateliousaina d'Ainos; seule la présence auprès d'elle de la dernière, Anna, semble pouvoir être assurée : sans doute fut-elle alors arrachée à sa mère et « confiée à d'autres personnes »<sup>332</sup>. Il devait s'écouler

οἱσὶ παρῆσαν ἐν Βυζαντίῳ ἐλευθερωμένοι, ἀπαγαγόντες καὶ τούτους ἀπέσφαξαν. Voir Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* (cité n. 63), p. 340.

330. *Critobuli Imbriotae Historiae* (cité n. 19), p. 83, l. 26-34 : τῶν γὰρ μέγα δυναμένων ἔνιοι, οὐκ οἶδ' ὅθεν, φθόνῳ δὲ καὶ μίσει τῷ πρὸς τοὺς ἄνδρας φερόμενοι ἀναπειθοῦσι τὸν κρατοῦντα τούτους ἐκ μέσου ποιῆσαι μὴ δεῖν λέγοντες ἄνδρας Ῥωμαίους καὶ τῶν ἐπιφανῶν μὴ ὅτι γε κατοικεῖν ἐν τῇ πόλει ταύτῃ καὶ προνοίας ἡσιτισοῦν ἠξιώσθαι, ἀλλ' οὐδὲ ζῆν ὄλωσ καὶ περινοστεῖν ἐν τῷ τόπῳ τῷ σῶ' ἀνεθέντας γὰρ μικρὸν καὶ τῆς δουλείας ἀπαλλαγέντας οὐκ ἀτρεμήσειν ἔτι, ἀλλὰ τῶν ἰδίων καλῶν καὶ ὧν πρόσθεν εἶχον ἐπιθυμήσαντας καὶ διὰ καὶ ἐλευθερίας πάντα πράξειν κατὰ τῆς πόλεως ἢ αὐτομολήσαντας πρὸς τοὺς ἡμῖν ἐναντίους ἢ αὐτοῦ μένοντας. Voir Kritoboulos, *Histoires* (cité n. 19), p. 311-312. Il donne le chiffre de neuf archontes (*ibid.*, p. 313), tandis que l'*Ecthesis Chronica* (cité n. 275), p. 16-17, en cite nommément plusieurs. Voir GANCHOU, Le mésazon (cité n. 292), p. 253. Pour l'implication probable dans ce massacre, selon Chalkokondylès, d'un Grec de l'entourage sultanien (Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques* [cité n. 63], p. 340), et son identification possible avec un certain Laskaris Kanabès que Mehmed II nomma *prôtogéros* de Constantinople en remplacement de Notaras, voir GANCHOU, Le *prôtogéros* (cité n. 259), p. 237-240.

331. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 385, l. 4-7 : Τὰς δὲ γυναῖκας καὶ παῖδας αὐτῶν ἐξελέξατο, τὰς ὥραιās κόρας καὶ εὐειδῆ ἄρρῆνα, καὶ παρέδωκε τῷ ἀρχιευνούχῳ τοῦ τηρεῖσθαι ὑπ' αὐτοῦ. Τὴν δὲ λοιπὴν αἰχμαλωσίαν παρέδωκεν ἄλλοις τοῦ φροντίζεσθαι ὑπ' αὐτῶν, ἄρχις οὐ εἰσαχθῶσιν εἰς Βαβυλῶνα τὴν Ἀδριανοῦ. Voir Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 174.

332. Contrairement à ce que j'avais conclu en 2002 sur la foi d'une documentation ambiguë, dans GANCHOU, Le rachat des Notaras (cité n. 9), p. 156-158, les quatre filles Notaras furent bien prisonnières à l'issue de la chute de Constantinople, et non les seules Maria et Théodôdra. Voir désormais GANCHOU, Les tribulations vénitienne de la Ca' Notara (cité n. 71), p. 387-389, et n. 13. Reste que le fait qu'après 1449 et la mort de son mari Giorgio Gattilusio d'Ainos, Héléne soit retournée à

cependant une quinzaine de jours avant que mère et filles soient réunies pour figurer dans le pitoyable cortège des captives qui suivait en une longue colonne le Conquérant de retour à Andrinople, « sur des chariots ou des chevaux »<sup>333</sup>. La *mégale doukaina* Notara fut-elle traînée hors de sa tour dès l'exécution de son époux et de ses fils, ou bien, eu égard pour son état de santé, la laissa-t-on gisante dans son palais jusqu'au grand départ pour Andrinople? Le fait est que, considérablement affaiblie, elle ne survécut pas aux rigueurs du voyage : « la femme du *mégas doux* mourut en route, près du bourg qu'on appelle Mésènè, où on l'enterra »<sup>334</sup>.

À la réflexion, il semble plus vraisemblable que dans l'intervalle elle ait été laissée seule quinze jours durant dans la tour de son palais, prisonnière, sa demeure étant gardée par des soldats turcs en faction. Cela expliquerait pourquoi l'auteur du throné anonyme évoque l'extraction solitaire de « dame Eirène » de sa tour, sans doute à la veille du départ du sultan pour Andrinople. Ajoutons que ces quinze jours de détention de la veuve de Loukas Notaras dans sa propre demeure après le drame inouï survenu aux siens, un temps relativement long, avaient de quoi frapper l'imagination des Constantinopolitains asservis qui furent témoins de l'événement, assez en tout cas pour que le souvenir s'en soit conservé dans la mémoire collective. Il s'était agi de la première dame de la ville, l'épouse du plus puissant serviteur de l'empereur, et son sort de prisonnière solitaire et humiliée, durement meurtrie dans ses affections et très affaiblie, était le symbole même de ce que venait de connaître la capitale impériale profanée. Il s'agissait surtout d'une personnalité très aimée de la population constantinopolitaine, en raison de sa réputation de sagesse et surtout de ses charités inépuisables vis-à-vis des pauvres de la ville. Sa popularité avait-elle

Constantinople – pour se retirer dans un monastère de la capitale? avec ou sans ses enfants? –, au point de s'y laisser piéger en 1453, est des plus surprenant. Quant à Anna, seuls PHILIPPIDES et HANAK, *The Siege* (cité n. 14), p. 41, et p. 259, n. 190, pensent encore qu'elle aurait été envoyée en Italie par son père avant 1453 avec ses sœurs.

333. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 395, l. 1-3 : Ἐξῆλθεν οὖν ἐκ τῆς Πόλεως τῆ ἡ<sup>η</sup> τοῦ Ἰουνίου μηνός, πάσας τὰς εὐγενίδας καὶ τὰς αὐτῶν θυγατέρας ἄγων ἐν τοῖς ἄρμασι καὶ ἐν ταῖς ἰππηλασίαις. Doukas, *Histoire turcobyzantine* (cité n. 18), p. 179. Tandis que Doukas donne le 18 juin comme date de départ de Mehmed II pour Andrinople, dans sa lettre du 23 juin 1453 le podestat de Péra Angelo Giovanni Lomellino affirme qu'il intervint la nuit précédente, soit la nuit du 22 au 23 juin. Voir *ibid.*, p. 530, n. 53. Si entre le 3 et le 18 juin les quatre filles Notaras durent être confiées à différentes personnes de l'entourage sultanien, elles restèrent propriétés personnelles du sultan à Andrinople. Une correspondance grecque qui peut être datée de septembre 1453 nous apprend qu'une fille du *mégas doux* (εἰς τοῦ μεγάλου δουκὸς τὴν θυγατέρα) s'occupait du rachat de prisonniers précisément à Andrinople, « des fillettes » pour lesquelles elle devait « donner l'argent » : J. DARROUZÈS, *Lettres de 1453*, *REB* 12, 1964, p. 72-127, ici lettre 8, p. 101 ; GANCHOU, *Le rachat des Notaras* (cité n. 9), p. 152 ; 176. On pense en premier lieu à Hélène Gateliousaina, dont le beau-père Palamede, maître d'Ainos, dut obtenir de Mehmed II – ne serait-ce que pour des raisons diplomatiques –, sinon son rachat à cette date, du moins une certaine liberté de mouvement. Dès 1454, une action de grande envergure concertée entre Gênes, Venise et Rome, visa à obtenir de Mehmed II qu'il permit enfin leur libération : il y consentit, et les filles Notaras furent rachetées – sur les intérêts annuels produits par les capitaux Notaras déposées à Gênes et à Venise – et libres de quitter enfin l'Empire ottoman en juin 1456 (*ibid.*, p. 184-218).

334. Ducas, *Istoria turco-bizantinā* (cité n. 18), p. 395, l. 3-4 : Ἡ δὲ τοῦ μεγάλου δουκὸς γύνη ἐν ὁδῷ ἐτεθνήκει πλησίον κόμης Μεσηνῆς λεγομένης καὶ ἔθρασαν αὐτὴν ἐκεῖ. Le bourg de Mésènè, aujourd'hui Misinli, est à 145 km d'Istanbul et à 113 km d'Édirne (Andrinople). Voir A. KÜLZER, *Osttrakien (Eurōpē)* (TIB 12), Wien 2008, p. 530-532 (Mesēnē).

été suffisante pour être familièrement désignée par les Constantinopolitains comme κυρὰ Εἰρήνη, de la même façon que son époux était assez connu pour être simplement appelé κύρ Λουκᾶς<sup>335</sup> ?

On a vu que les trois autres personnalités évoquées par le thrène anonyme étant historiques, on comprendrait mal que ce ne fût pas également le cas de la quatrième : « dame Eirènè dans sa tour prisonnière ». Bien entendu, l'identification de cette dernière avec la *mégale doukaina* Palaiologina Notara ne vaut qu'à la condition que la veuve de Loukas Notaras se soit prénommée Eirènè.

VENISE, LE 2 MAI 1515 : QUONDAM DOMINA ENRINE

Lorsque parvint à Venise la nouvelle de l'exécution de Loukas Notaras et de la réduction en esclavage de ses héritiers, la Sérénissime, se souvenant qu'il avait été citoyen vénitien, fit bénéficier sa *commissaria*, c'est-à-dire la gestion de son héritage à Venise, des dispositions prévues par l'État vénitien pour ses citoyens morts intestats et la tutelle des orphelins qu'ils avaient laissés : elle fut confiée à la plus haute magistrature après celle du dogat, celle des Procurateurs de Saint-Marc, dès 1454. Or, une fois que cet héritage – constitué d'emprunts d'États achetés à partir des années 1390 par le grand-père Nikolaos Notaras dans la *camera dei prestiti* (ou *imprestiti*) de Venise – fut entré en possession d'Anna et Iakôbos Notaras – et de leurs sœurs – en 1460, ces derniers, quoiqu'établis à Venise, choisirent de reconduire les Procurateurs dans leur gestion, désormais à leur bénéfice. Si bien que lorsque le dernier membre de la famille, Anna, mourut sans héritiers directs à Venise en 1507<sup>336</sup>, l'administration de la *commissaria* Notara par les Procurateurs de Saint-Marc s'étant prolongée sur plus d'un demi-siècle, elle avait produit une impressionnante masse documentaire, puisque le dossier d'une *commissaria* de la « Procuratia di San Marco » se composait de multiples documents regardant cette gestion, accumulés au cours du temps : copies de registres comptables, d'actes notariés, de testaments, mais aussi de protocoles d'accords, sentences judiciaires, témoignages, ducales, etc. Malheureusement, cette *commissaria* Notaras, ce volumineux dossier qui eût permis une reconstitution circonstanciée – et aisée – de l'histoire de la famille après 1453, mais qui eût pu aussi livrer rétrospectivement des informations inédites sur elle avant 1453, s'est entièrement perdu. Si l'on y ajoute la disparition, à la faveur de plusieurs incendies à l'époque moderne, de l'écrasante majorité des protocoles des notaires vénitiens de la période, sans parler de l'état de conservation très parcellaire des archives judiciaires,

335. Voir *supra*, p. 190.

336. Iakôbos était mort en 1485 à Filotranno, dans les Marches, à 32 km au sud-ouest d'Ancône, où il exerçait alors la profession de docteur en loi, ayant eu le temps de tester le 31 octobre, devant le notaire Paolo di Giovanni di Filotranno, un testament conservé aux archives d'Ancône (GANCHOÛ, Les tribulations vénitiennes de la Ca' Notara [cité n. 71], p. 404 et n. 47), et qui vient d'être publié par P. CLARKE & E. GIUFFRIDA, Aggiornamenti su Anna Notara e sulla sua famiglia a Venezia, *Θησαυρίσματα* 44, 2014 (parution effective : octobre 2016), p. 109-150, ici p. 149. Marié en 1474 à Zampéta, fille du *prôtostratôr* Isaakios Paraspondylos de Morée, il n'en avait pas eu d'enfants. Voir GANCHOÛ, Les tribulations vénitiennes de la Ca' Notara (cité n. 71), p. 396-404. Sur les relations complexes qu'il entretenait à Venise avec sa sœur dominatrice Anna, faite de soumission et de rébellions sporadiques, ainsi que sur les procès qui, après sa mort, déchirèrent les deux belles-sœurs autour de son héritage, voir *ibid.*, p. 404-414.



l'historien de la famille est condamné à une recherche longue et parfaitement hasardeuse dans les fonds les plus variés afin d'espérer glaner ici ou là quelques bribes d'informations : il n'est plus question alors de compétence ou d'expérience particulière des fonds d'archives vénitiens pour s'orienter efficacement, mais tout simplement de chance, et bien sûr d'obstination.

En 1991, Peter Schreiner a publié des notes financières d'un banquier grec anonyme de Venise qui avait pour clients Anna et Iakôbos, entre 1470 et 1471. Une note en particulier a beaucoup intrigué. Le 11 mars 1471, conformément à un jugement de la « Chambre des prêtres », la somme de 5 florins et 22 sous était dépensée pour des frais de transfert de « prestiti » (emprunts d'État) qui, jusqu'ici mis au nom « du *mégas doux* Loukas Notaras et de la tutelle des pupilles de ce *mégas doux* », étaient désormais inscrits aux noms de ces enfants *madona* Anna Palaiologina et *miser* Iakôbos Notaras, et cela « pour la part de la dot » (διὰ τὴν μέρος τῆς προικὸς)<sup>337</sup>. Effectivement, lorsqu'en 1454 les Procurateurs de Saint-Marc *de Supra* avaient été chargés de la gestion de la *commissaria* Notaras et donc des *prestiti* du défunt *mégas doux*, c'est en qualité de « tuteurs des pupilles du défunt Loukas ». Or en 1471, Hélène et Maria, sœurs d'Anna et de Iakôbos, encore en vie en 1459, étaient mortes entre-temps sans descendance, tandis que Théodôra, devenue moniale à Corfou sous le nom de Théodosia, avait renoncé à son héritage<sup>338</sup>. Le transfert de l'héritage Notaras de la « Chambre des Prêtres » aux seuls noms d'Anna et de Iakôbos avait donc sa logique. Mais pourquoi « pour la part de la dot »<sup>339</sup> ?

L'explication est donnée par un document récemment découvert, daté du 2 mai 1515, soit sept ans après la mort d'Anna et l'extinction de la *commissaria* Notaras ! À cette époque, le Crétois Nikolaos Blastos, bien connu des spécialistes de l'imprimerie grecque à Venise, passait le plus clair de son temps, en sa qualité d'exécuteur testamentaire et d'héritier résiduaire d'Anna<sup>340</sup>, en procès contre les Procurateurs de Saint-Marc *de Supra*, remettant en cause leur gestion passée de la *commissaria* Notaras et faisant casser toute une série de décrets anciens pris par eux. Or dans cette liste de mai 1515 de décrets cassés est évoquée une quittance du 23 février 1471 émise à l'époque par les Juges du Procurateur

337. P. SCHREINER, *Texte zur spätbyzantinischen Finanz- und Wirtschaftsgeschichte in Handschriften der Biblioteca Vaticana* (StT 344), Città del Vaticano 1991, Text 4, p. 107-123, ici p. 117, § 62 (lecture revue sur l'original, le *Vat. Pal. gr.* 236, f. 3<sup>v</sup>) : ,ανοα', ημέρα β', εις τὰς ια' τοῦ μαρτίου εις τὴν Κάμαρ(αν) τ(ὸν) Πρεστάδ(ων) ἔδωκα | διὰ δίκαιον τῆς Κάμαρ(ας) τῷ μισῆρ Δονάδ(ω) Τριβίτζαν διότ(ι) | ἔτρανωλατάρησα(α) τὰ πρεστάδ(α) ἀπὸ τοῦ ὀνόματος τοῦ Λουκά | τοῦ Νοτ(α)ρ(ᾶ) τοῦ Μεγ(ά)λ(ου) Δουκός εἰς τ κ(αὶ) τὴν τουτορι(αν) εἰς τοὺς πουπίλλας | αὐτοῦ τοῦ Μεγ(α)λ(ου) Δουκός, τὴν μαδόνα Ἄννα Παλαιολογίν(ην) κ(αὶ) μῖσῆρ Ἰακωβὸν Νοτ(α)ρ(ᾶ) διὰ τὴν μέρος τῆς προικὸς : φλουρία | πέντ(ε) κ(αὶ) σόλδ(ια) κβ'. Huit florins supplémentaires étaient versés aux Juges du procureur, par l'intermédiaire de leur notaire, le prêtre et plébain de l'église Santa Maria Nuova Marco dei Marchetti, plus un demi-florin à ce même notaire pour son travail de rédaction.

338. Voir GANCHOU, Hélène Notara Gatelioussaina (cité n. 269), p. 167, n. 80 ; 168, n. 85 ; ID., Les tribulations vénitiennes de la Ca' Notara (cité n. 71), p. 394.

339. Dans son commentaire, SCHREINER, *Texte* (cité n. 337), § 62, p. 122, n'en dit rien – seulement que « das paläographisch deutliche διὰ τ(ὴν) μέρος bedeutet διὰ τι μέρος ». K.-P. MATSCHKE, The Notaras Family and Its Italian Connections, *DOP* 49, 1995, p. 59-73, ici p. 67-68, et CLARKE, GIUFFRIDA, *Aggiornamenti* (cité n. 336), p. 122, n. 54, se montrent perplexes.

340. Pour le rôle de Nikolaos Blastos, le fameux co-éditeur de l'*Etymologicum magnum*, de chargé d'affaires et de représentant d'Anna Notaras des années durant, je renvoie simplement à GANCHOU, Les tribulations vénitiennes de la Ca' Notara (cité n. 71), p. 420-421.

en faveur des fonctionnaires de la « Chambre des prêtres », pour avoir transféré 607 livres en monnaie de *prestiti*, jusque-là inscrites aux noms « des enfants et de la tutelle du défunt seigneur Loukas Notaras autrefois *mégas doux* de Constantinople », aux noms « du noble seigneur Iakôbos Notaras et de l'illustrissime dame Anna Palaiologina, enfants du défunt seigneur Loukas et de la défunte dame Eirène (*Henrine*) auxquels revient la dot de ladite défunte dame Eirène leur mère, comme il appert du *vadimonium* de ladite défunte dame Eirène, un instrument public établi de la main du prêtre-notaire de la cour du Procurateur et plébain de l'église San Tommaso Andrea *de Ingeneriis*, le millésime et le jour de l'établissement de cet instrument étant contenu dans ce dernier »<sup>341</sup>.

Il en ressort qu'Anna et Iakôbos avaient mis à profit une spécificité du droit vénitien qui prévoyait que lorsque le père mourait avant la mère, cette dernière avait le droit de récupérer sa dot, dont le montant devait revenir après sa propre mort à ses enfants et héritiers. Encore fallait-il établir quel avait été le montant de la dot en question, et présenter la documentation afférente aux Juges du Proprio pour l'établissement du *vadimonium*. Or dans le cas présent, il n'était évidemment pas question de fournir la documentation relative à un contrat de mariage établi à Constantinople dans les années 1420. On eut donc forcément recours à un certain nombre de témoins<sup>342</sup>, assurément en majorité des anciens Byzantins, qui furent invités à déposer sous serment et à corroborer les affirmations d'Anna et de Iakôbos, en y ajoutant des informations tirées de leur mémoire qui furent jugées suffisamment crédibles pour que le précieux *vadimonium* fût finalement établi. Le montant de la dot qu'avait versée quelque trente-cinq plus tôt leur grand-père maternel fut ainsi évalué à 607 livres en monnaie de *prestiti*, ce qui correspondait à environ 6 070 ducats d'or vénitiens, puisque 1 livre équivalait à *ca* 10 ducats<sup>343</sup>. À raison de *ca* 3 hyperpères de Constantinople pour 1 ducat vénitien<sup>344</sup>, la dot d'Eirène Palaiologina Notara aurait donc avoisiné les 18 200 hyperpères<sup>345</sup>.

341. Archivio di Stato di Venezia, *Avogaria di Comun, Intromissione*, reg. 3378, f. 113<sup>v</sup> : MDXV, *indictione III, die 2<sup>do</sup> maii*. [...] *necon instrumentum securitatis factum sub die XXIII mensis februarii 1470, per quod spectabiles domini tunc iudices Procuratorum officialibus tunc Camere Imprestitorum et eorum successoribus plenam et irrevocabilem securitatis cartam faciunt de libris 607 monete imprestitorum existentibus ad Cameram Imprestitorum, scriptis ad nomen sive in nomine filiorum et tutorie quondam spectabilis domini Luce Notara olim megaduche Constantinopolitani, quam translationem fecerunt, vigore eorum officii, nobilibus domino Iacobo Notara et illustrissime domine Anne Paleologine, filiis quondam domini Luce et quondam domine Henrine, uti quibus spectat dos predictae quondam domine Henrine, matris sue, prout de vadimonio ipsius domine Henrine patet publico instrumento manu presbiteri Andree de Ingeneriis, plebani Sancti Thome et Curie Procuratorum notarii, die et millesimo in eo contentis [...]*.

342. Sur la loi vénitienne concernant la restitution de la dot à la veuve, ainsi que la procédure du *vadimonium* – de *vadia*, la demande de restitution –, voir en dernier lieu A. BELLAVITIS, *Identité, mariage, mobilité sociale : citoyennes et citoyens à Venise au XVI<sup>e</sup> siècle* (CEFR 282), Rome 2001, p. 147-148 : « Pour prouver la valeur de sa dot, une femme avait cinq possibilités : présenter l'inventaire de sa dot, ou son contrat de mariage, ou bien des témoins, ou des parents, ou encore un écrit du mari. »

343. Voir F. C. LANE & R. C. MUELLER, *Money and banking in medieval and Renaissance Venice. 1, Coins and moneys of account*, Baltimore – London 1985, p. 291.

344. C. MORRISSON, *Coin usage and exchange rates in Badoer's Libro dei Conti*, *DOP* 55, 2001, p. 217-245, ici p. 220-227 ; GANCHOU, *Le rachat des Notaras* (cité n. 9), p. 164, n. 62.

345. Soit très probablement 20 000 hyperpères, le montant que Loukas Notaras déboursa lui-même pour chacune de ses trois filles lors de leurs mariages dans les années 1440, selon le témoignage fourni à Gênes par Anna en 1459. Voir GANCHOU, *Hélène Notara Gatelioussaina* (cité n. 269), p. 151 ; ID., *Le rachat des Notaras* (cité n. 9), p. 157, n. 33 ; 164.

Les témoins durent aussi détailler le drame vécu par chacun des membres de la famille Notaras dans les jours qui suivirent la chute de Constantinople, certifier que la *mégale doukaina* Eirène Palaiologina Notara mourut bien après son mari, donner sans doute des précisions sur les circonstances de sa mort, peut-être aussi sur celles qui présidèrent à la longue détention préalable de cette femme malade dans la tour de son palais, sinon narrer les circonstances qui virent *domina Henrinel* κυρὰ Ειρήνη forcée de descendre de cette tour pour être conduite au campement ottoman et y être dépouillée de ses atours, à la veille du départ pour Andrinople<sup>346</sup>.

Il convient pour finir de s'interroger sur l'insolite didascalie en allemand qui figure, dans la feuille 9 du panorama de Lorichs, directement sur la façade de la grosse tour carrée de la muraille de la Corne d'Or, identifiée avec la tour des Francs rendue aux Ottomans par Loukas Notaras : « Der Kayserin gefangene Thurm » (fig. 18). L'expression est grammaticalement incorrecte. Littéralement, cela signifie « la tour prisonnière de l'impératrice », ce qui ne veut rien dire. S'il fallait comprendre « la tour des prisonniers de l'impératrice », on devrait avoir « Der Kayserin Gefangener Thurm », tandis que, pour « la tour de l'impératrice prisonnière », il eût fallu « Der gefangenen Kayserin Thurm ». Le Dano-germanique Lorichs a-t-il commis une faute d'accord, écrivant *-gene* au lieu de *-genen* ? Il s'agit aussi d'allemand du *xvii<sup>e</sup>* siècle, et paléographiquement, le déchiffrement n'est pas si aisé : il peut subsister un léger doute quant aux lettres finales, *-gene* ou *-genen*. En tout cas, c'est bien l'interprétation *Der gefangenen Kayserin Thurm*, soit « la tour de l'impératrice prisonnière », qui est de loin la plus convaincante.

Or cette tour se trouve représentée précisément dans l'axe d'*Eirene kulesi* qui, elle, ne dispose pas de didascalie. Ne pourrait-on envisager que, une fois n'est pas coutume, Lorichs ait pu placer sur la tour des Francs une didascalie qui en réalité concernait la tour d'Irène à l'arrière-plan<sup>347</sup> ? Arne Effenberger a également pensé à cette éventualité, pour finalement l'exclure. Mais il est tout aussi en peine de proposer une identité à cette mystérieuse impératrice byzantine<sup>348</sup>, puisqu'il n'y a pas à douter, en effet, que le mot *Kayserin/Kaiserin* ait désigné une impératrice byzantine plutôt qu'une sultane ottomane<sup>349</sup>. Lorsqu'en 1550/1551 Pierre Gilles s'enquit auprès d'un Constantinopolitain du nom de la haute tour byzantine distante de la muraille de la Corne d'Or de 500 m, on lui répondit

346. Ce dossier de témoignages exceptionnels, recueillis devant la magistrature des Juges du Proprio, devait figurer également en copie dans la *commissaria* Notara. Sa disparition dans ces deux fonds est vraiment dommageable.

347. On peut considérer par exemple que par manque de place pour écrire sa légende sur la tour d'Irène elle-même, trop mince, il l'aura figurée dans le bâtiment situé juste au-dessous, plus large. Il y a peut-être également à prendre en compte des différences d'encre, qui pourraient trahir des didascalies portées à différentes époques, ou à tout le moins par d'autres que Lorichs, fût-ce selon ses instructions. Sur ces feuilles alternent en effet didascalies écrites à l'encre brune et d'autres à l'encre noire. C'est à l'encre noire qu'est portée la légende *Der Kayserin gefangene Thurm*.

348. EFFENBERGER, Die Illustrationen (cité n. 13), p. 38 : « Unterhalb des Eireneturms ist ein großer Turm auf quadratischen Grundriß mit Wehrumgang und Satteldach sowie der Aufschrift „der Kaiserin gefangene Thurm“ plaziert. Welche Kaiserin hier gemeint sein könnte, ist unklar. Da sich die Beischrift auf dem Turm befindet, scheidet ein Bezug auf den Eireneturm aus. »

349. Contrairement à ce qu'a compris S. EYICE, Baba cafer Zindani, dans *Dünden bugüne İstanbul ansiklopedisi. 1, Ab-Bak*, Istanbul 1993, p. 516 : « “Kayserin gefangene Thurm” (sultanin hapishane kulesi). »

qu'elle s'appelait « la tour d'Irène ». Or comme on l'a vu, il pensa spontanément à une possible impératrice Irène<sup>350</sup>. Il est également envisageable qu'en 1559, à peine huit à neuf plus tard, à la même question posé par Lorichs à un autre habitant de la capitale ottomane à propos de cette tour, ce dernier se soit entendu répondre que c'était là « la tour de l'impératrice prisonnière », ou plus exactement « la tour de la dame (κυρά) prisonnière ». En aurait-il déduit, lui aussi, que cette *kyra* ne pouvait qu'avoir été une souveraine ? Ou bien doit-on penser que l'informateur de Lorichs croyait de bonne foi que l'Eirène associée à cette tour dans la mémoire collective avait été une impératrice byzantine, parlant à son propos de δέσποινα ?

Au terme de cette étude, que retenir ? Au moins aura-t-elle été l'occasion de porter peut-être l'attention des chercheurs sur ce monument byzantin singulier et largement méconnu d'Istanbul, car il faut bien reconnaître qu'elle laisse nombre d'interrogations en suspens à propos d'*Eirène kulesi*. Il est ainsi à souhaiter que l'excellente étude d'histoire de l'architecture que lui a consacrée récemment Sevcan Ercan soit le prélude à une véritable étude archéologique de cette tour byzantine. Une telle étude confirmerait certainement l'époque de son érection, entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, et permettrait peut-être d'en circonscrire plus précisément la date. Sans doute permettrait-elle également de mieux savoir dans quel but exactement elle fut érigée. Cependant une étude archéologique même la plus complète possible ne pourrait confirmer le fait que cette tour fit partie au XV<sup>e</sup> siècle du palais Notaras. De ce point de vue, l'historien ne peut qu'aligner une série d'indices convergents tirés d'une documentation cartographique, mais aussi littéraire, chronistique, archivistique, voire photographique. Buondelmonti fournit l'emplacement approximatif du palais Notaras muni d'une tour dans sa vue de Constantinople ; Doukas confirme l'existence d'une tour dans ce palais, et sa première version de la capture de Loukas Notaras le jour de l'*Halôsis* montre que sa demeure ne pouvait être guère éloignée de la zone de combat du *mégas doux* sur la Corne d'Or ; un document notarié pérote donne également à penser que son palais était relativement proche de la colonie génoise de Péra/Galata ; le voyageur Pierre Gilles a livré le nom de la tour en question, « tour d'Irène », et il se trouve que ce nom rappelle étrangement la destinée d'une « *kyra Eirène* dans sa tour prisonnière » que met en scène un thrène de peu postérieur à la chute de Constantinople ; or la destinée de cette dame Irène « à la tour » s'accorde avec ce que fut le sort de l'épouse du *mégas doux* Loukas dans les jours qui suivirent la mise à mort de ce dernier ; enfin, la *mégalé doukaina* Notara, on le sait maintenant, répondait bien au prénom d'Eirène. Certes il s'agit là d'un faisceau

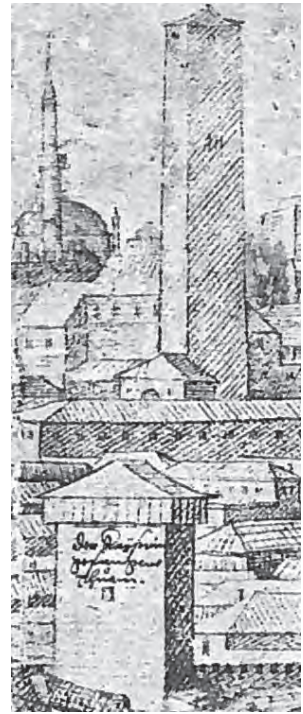


Fig. 18 – Détail feuille 9  
Lorichs.

350. Voir *supra*, n. 198.

d'indices concordants, mais non d'une preuve irréfutable. Peut-on espérer la découvrir un jour? On peut légitimement en douter, tout au plus peut-on s'attendre à ce que la découverte d'un nouveau document fournisse, sur l'emplacement de ce palais Notaras, quelques renseignements supplémentaires susceptibles soit de confirmer l'hypothèse ici présentée, soit de l'infirmen<sup>351</sup>.

*CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée*

351. On pense en premier lieu à la découverte toujours possible, dans les archives occidentales, d'un acte notarié vénitien ou génois directement instrumenté au palais Notaras, et qui donnerait au moins le nom du quartier de Constantinople où il était situé. Ainsi de l'acte du 19 avril 1395 : *actum Constantinopoli in domo habitationis nobilis domine Herini dicte Axanee, filie quondam ser Alexandri Asani et relictæ quondam nobilis viri ser Pauli de Bernardo, civis Veneciarum, situata in partibus Chynigo in territorio quondam potentis domini chyr Dimitri magni dispotis*; voir B. KREKIĆ, Contribution à l'étude des Asanès à Byzance, *TM* 5, 1973, p. 347-355, ici p. 353.



## TABVLA GRATVLATORIA

Hélène AHRWEILER

Aleksandr AIBABIN

Nikolaj ALEKSEENKO

Luisa ANDRIOLLO

Fedir ANDROSHCHUK

Theodora ANTONOPOULOU

Chrysavgi ATHANASIOU

Isabelle AUGÉ

Elka BAKALOVA

Michel BALARD

Dominique BARTHÉLEMY

Jacques BEAUSEROY

Biblioteca Apostolica Vaticana

André BINGGELI

Marie-Hélène BLANCHET

Patricia BOISSON

Sulamith BRODBECK

Numa BUCHS

Maria CAMPAGNOLO-POTHITOU

Emmanuelle CAPET

Béatrice CASEAU

Mathieu CASSIN

Elisabeth CHATZIANTONIOU

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Salvatore COSENTINO

John COTSONIS

Élisabeth CROUZET-PAVAN

Gérard DÉDÉYAN

Olivier DELOUIS

Paul DEMONT

Vincent DÉROCHE

Alain DESREUMAUX

Marina DETORAKI

Nicolas DROCOURT

Jannic DURAND

Anne-Marie EDDÉ

Stéphanos EFTHYMIADÈS

Raúl ESTANGÜI GÓMEZ

Denis FEISSEL

Bernard FLUSIN

Christian FÖRSTEL

Jean-Luc FOURNET

Thierry GANCHOU

Maria GEROLYMATOU

Andreas GKOUTZIOUKOSTAS

Romain GOUDJIL

Michael GRÜNBART

Marie GUÉRIN

John HALDON

Lucile HERMAY

James HOWARD-JOHNSTON

Tawfiq IBRAHIM

IFEB, Institut français d'études  
byzantinesIstituto siciliano di studi bizantini  
e neoellenici « Bruno Lavagnini »

Catherine JOLIVET-LÉVY

Ivan JORDANOV

Corinne JOUANNO

Anthony KALDELLIS

Michel KAPLAN

Vassilis KATSAROS

Michel KAZANSKI

Ioanna KOLTSIDA-MAKRE

Anna LAMPADARIDI

Avshalom LANIADO

Maximilian LAU

Stavros LAZARIS

Guillaume LEBAILLY

Audren LE COZ

Marina LOUKAKI

Paul MAGDALINO

Jean-Pierre MAHÉ

Maison française d'Oxford

Élisabeth MALAMUT

Triantafyllitsa MANIATI-KOKKINI

Marie-Christine MARCELLESI

Smilja MARJANOVIĆ-DUŠANIĆ

Athanasios MARKOPOULOS

Jean-Marie MARTIN

Bernadette MARTIN-HISARD

Marielle MARTINIANI-REBER

Lucas McMAHON

Charis MESSIS

Sophie MÉTIVIER

Françoise MICHEAU

Brigitte MONDRAIN

Dominic MOREAU

Rosemary MORRIS

Cécile MORRISSON

Benjamin MOULET

Koji MURATA

Andrea NANETTI

Annliese NEF

John NESBITT

Ilias NESSERIS

Paolo ODORICO

Catherine OTTEN

Paule PAGÈS  
Johannes PAHLITZSCH  
Annick PETERS-CUSTOT  
Catherine PIGANIOL  
Brigitte PITARAKIS  
Mihailo St. POPOVIĆ  
Vivien PRIGENT  
Günter PRINZING  
Vincent PUECH

Eric RACINEUX  
Efi RAGIA  
Claudia RAPP  
Andreas RHOBY  
Antonio RIGO  
Cristina ROGNONI  
Jack ROSKILLY

Guillaume SAINT-GUILLAIN  
Werner SEIBT  
Lara SELS  
Philippe SÉNAC  
Christian SETTIPANI

Jonathan SHEPARD  
Oleksii SHEREMETIEV  
Christina SIDERI  
Georges SIDÉRIS  
Société des Bollandistes  
Jean-Pierre SODINI  
Alessio SOPRACASA  
Michel SOT  
Christos STAVRAKOS  
Michel STAVROU  
Valery STEPANENKO  
Elena STEPANOVA  
  
Vera TCHENTSOVA  
Artyom TER-MARKOSYAN VARDANYAN  
  
Jean-François VANNIER  
  
Alexandra WASSILIOU-SEIBT  
Mark WHITTOW  
  
Zhenya ZHEKOVA  
Constantin ZUCKERMAN

## ABRÉVIATIONS

- AASS *Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur quae ex latinis et graecis, aliarumque gentium antiquis monumentis, collegit, digessit, notis illustravit J. Bollandus, operam et studium contulit G. Henschenius, Antuerpiae – Bruxellis 1643-1940.*
- ACO *Acta conciliorum oecumenicorum*, ed. instituit E. Schwartz, continuavit J. Straub, Berlin 1914-1940.
- ACO, ser. sec. *Acta conciliorum oecumenicorum. Series secunda*, Berlin 1984-.
- ADSV *Античная древность и средние века*. СВЕРДЛОВСК.
- AIIN *Annali dell'Istituto italiano di numismatica Roma*. Roma.
- AnBoll *Analecta Bollandiana*. Bruxelles.
- Annae Comnenae Alexias Annae Comnenae Alexias*, rec. D. R. Reinsch et A. Kambylis (CFHB 40), Berolini 2001.
- Anne Comnène, *Alexiade* Anne Comnène, *Alexiade, règne de l'empereur Alexis I Comnène (1081-1118)*, texte établi et trad. par B. Leib (Collection byzantine), 4 vol., Paris 1937-1976.
- Annales ESC Annales, économie, sociétés, civilisations*. Paris.
- AnTard *Antiquité tardive*. Turnhout.
- AOC Archives de l'Orient chrétien. Paris.
- Aristakès, *Récit* Aristakès de Lastivert, *Récit des malheurs de la nation arménienne*, trad. française avec une introd. et commentaire par M. Canard et H. Berbérian d'après l'éd. et la trad. russe de K. Yuzbashian (Bibliothèque de *Byzantion* 5), Bruxelles 1973.
- BCH *Bulletin de correspondance hellénique*. Paris.
- BGU *Aegyptische Urkunden aus den Königlichen (Staatlichen) Museen zu Berlin, Griechische Urkunden*. Berlin.
- BHG, BHG<sup>3</sup> *Bibliotheca hagiographica Graeca*, 3<sup>e</sup> éd. mise à jour et considérablement augmentée, Bruxelles 1957.
- BHL *Bibliotheca hagiographica Latina antiquae et mediae aetatis*, ed. Socii Bollandiani, Bruxellis 1898-1986.
- BMGS *Byzantine and modern Greek studies*. Leeds.
- Bryennios, *Histoire* Nicéphore Bryennios, *Histoire*, introd., texte, trad. et notes par P. Gautier (CFHB 9), Bruxelles 1975.
- BSFN *Bulletin de la Société française de numismatique*. Paris.

- BSl.* *Byzantinoslavica : revue internationale des études byzantines.* Praha.
- Byz.* *Byzantion : revue internationale des études byzantines.* Wetteren.
- Byz. Forsch.* *Byzantinische Forschungen : internationale Zeitschrift für Byzantinistik.* Amsterdam.
- BZ* *Byzantinische Zeitschrift.* Berlin.
- CAMPAGNOLO & CHEYNET, *Zacos* M. CAMPAGNOLO-POTHITOU, J.-C. CHEYNET, *Sceaux de la collection George Zacos au Musée d'art et d'histoire de Genève* (Collections byzantines du MAH-Genève 5), Milan – Genève – Paris.
- CArch* *Cahiers archéologiques.* Paris.
- CCCM *Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis.* Turnhout.
- CCSG *Corpus christianorum. Series Graeca.* Turnhout.
- CEFR *Collection de l'École française de Rome.* Rome.
- CFHB *Corpus fontium historiae Byzantinae.*
- CHEYNET, *Byzantine aristocracy* J.-C. CHEYNET, *The Byzantine aristocracy and its military function* (Variorum CS 859), Aldershot 2006.
- CHEYNET, *Pouvoir et contestations* J.-C. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance : 963-1210* (Byzantina Sorbonensia 9), Paris 1990.
- CHEYNET, *Société* J.-C. CHEYNET, *La société byzantine : l'apport des sceaux* (Bilans de recherche 3), Paris 2008.
- CHEYNET, *Zacos* J.-C. CHEYNET, *Sceaux de la collection Zacos (Bibliothèque nationale de France) se rapportant aux provinces orientales de l'Empire byzantin*, Paris 2001.
- CHEYNET & THÉODORIDIS J.-C. CHEYNET et D. THÉODORIDIS, *Sceaux byzantins de la collection D. Théodoridis. Les sceaux patronymiques* (MTM 33), Paris 2010.
- CHEYNET & VANNIER, *Études prosopographiques* J.-C. CHEYNET, J.-F. VANNIER, *Études prosopographiques* (Byzantina Sorbonensia 5), Paris 1986.
- CHEYNET *et al.*, *Istanbul* J.-C. CHEYNET, T. GÖKYILDIRIM, V. BULGURLU, *Les sceaux byzantins du musée archéologique d'Istanbul* (Publications de l'Institut de recherche d'Istanbul 21. Série spéciale 4), Istanbul 2012.
- CHEYNET *et al.*, *Seyrig* J.-C. CHEYNET, C. MORRISON, W. SEIBT, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris 1991.
- Chron. Paschale* *Chronicon Paschale*, rec. L. Dindorfius, Bonnae 1832.
- CIL* *Corpus inscriptionum Latinarum.* Berlin 1963-.
- CJ* *Corpus iuris civilis. 2, Codex Justinianus*, rec. P. Krüger, Berlin 1877.
- CPG* *Clavis patrum Graecorum.* Turnhout 1974-2003.
- CPR* *Corpus Papyrorum Raineri.* Wien 1895-.
- CRAI* *Comptes rendus. Académie des inscriptions et belles-lettres.* Paris.
- CSCO *Corpus scriptorum christianorum orientalium.* Louvain.
- CSHB *Corpus scriptorum historiae Byzantinae.* Bonn.
- CUF *Collection des universités de France.* Paris.



- DAI* Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, Greek text ed. by Gy. Moravcsik; English transl. by R. J. H. Jenkins (CFHB 1), Washington DC 1967<sup>2</sup>; 2, *Commentary*, ed. by R. J. H. Jenkins, London 1962.
- DChAE* Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς ἐταιρείας. Athènes.
- De cer.* *Constantini Porphyrogeniti imperatoris De cerimoniis aulae Byzantinae libri duo*, e rec. J. J. Reiskii (CSHB), Bonnae 1829-1830.
- Dionysiou* *Actes de Dionysiou*, éd. diplomatique par N. Oikonomidès (Archives de l’Athos 4), Paris 1968.
- DOC 2, 1 et 2* Ph. GRIERSON, *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks collection and in the Whittemore collection. 2, Phocas to Theodosius III, 602-717. 1, Phocas and Heraclius, 602-641; 2, Heraclius Constantine to Theodosius III, 641-717*, Washington DC 1973.
- DOC 3, 1* Ph. GRIERSON, *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks collection and in the Whittemore collection. 3, Leo III to Nicephorus III, 717-1081. 1, Leo III to Michael III, 717-867*, Washington DC 1973.
- DOC 4, 1 et 2* M. HENDY, *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks collection and in the Whittemore collection. 4, Alexius I to Michael VIII, 1081-1261. 1, Alexius I to Alexius V (1081-1204); 2, The emperors of Nicaea and their contemporaries (1204-1261)*, Washington DC 1999.
- DOC 5* Ph. GRIERSON, *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks collection and in the Whittemore collection. 5, Michael VIII to Constantine XI, 1258-1453*, Washington DC 1999.
- DOP* *Dumbarton Oaks papers*. Washington.
- DOS* *Dumbarton Oaks studies*. Cambridge Mass.
- DOSeals 1-6* *Catalogue of Byzantine seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art. 1, Italy, North of the Balkans, North of the Black Sea*, ed. by J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 1991; 2, *South of the Balkans, the Islands, South of Asia Minor*, ed. by J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 1994; 3, *West, Northwest, and Central Asia Minor and the Orient*, ed. by J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 1996; 4, *The East*, ed. by E. McGeer, J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 2001; 5, *The East (continued), Constantinople and environs, unknown locations, addenda, uncertain readings*, ed. by E. McGeer, J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 2005; 6, *Emperors, patriarchs of Constantinople, addenda*, ed. by J. Nesbitt, Washington DC 2009.
- EEBS* Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν. Ἀθήνα.
- EHB* *The economic history of Byzantium : from the seventh through the fifteenth century*, A. E. Laiou, ed.-in-chief (DOS 39), Washington DC 2002.
- EP<sup>2</sup>* *Encyclopédie de l’Islam, nouvelle édition*, Leiden – Paris 1954-2009.
- ÉO* *Échos d’Orient : revue d’histoire, de géographie et de liturgie orientales*. Bucarest.
- EΦΣ* Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως.
- GRBS* *Greek, Roman and Byzantine studies*. Durham.

- IRAİK *Известия Русского археологического института в Константинополе*. Одесса, Софня.
- Iviron 1-2 *Actes d'Iviron. 1, Des origines au milieu du XI<sup>e</sup> siècle*, éd. diplomatique par J. Lefort, N. Oikonomidès, D. Papachryssanthou, avec la collab. de H. Métrévéli (Archives de l'Athos 14), Paris 1985.
- Actes d'Iviron. 2, Du milieu du XII<sup>e</sup> siècle à 1204*, éd. diplomatique par J. Lefort, N. Oikonomidès, D. Papachryssanthou, avec la collab. de V. Kravari et de H. Métrévéli (Archives de l'Athos 16), Paris 1990.
- JAC *Jahrbuch für Antike und Christentum*. Münster.
- JANIN, *Géographie* 1, 3 R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. 1, Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique. 3, Les églises et les monastères*, Paris 1953, 1969<sup>2</sup>.
- JESHO *Journal of the economic and social history of the Orient*. Leiden.
- JJP *Journal of juristic papyrology*. Warszawa.
- JHS *The journal of Hellenic studies*. London.
- JÖB *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*. Wien.
- JORDANOV, *Corpus* 1, 2, 3 I. JORDANOV, *Corpus of Byzantine seals from Bulgaria. 1, Byzantine seals with geographical names*, Sofia 2003; 2, *Byzantine seals with family names*, Sofia 2006; 3, Sofia 2009.
- JRS *The journal of Roman studies*. London.
- Kinamos *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, rec. A. Meineke (CSHB), Bonnæ 1836.
- KOLTSIDA-ΜΑΚΡΙ, *Μολυβδόβουλλα* I. ΚΟΛΤΣΙΔΑ-ΜΑΚΡΙ, *Βυζαντινά μολυβδόβουλλα συλλογής Ορφανίδη-Νικολαΐδη Νομισματικού Μουσείου Αθηνών*, Αθήνα 1996.
- KONSTANTOPOULOS, *Μολυβδόβουλλα* K. ΚΩΝΣΤΑΝΤΟΠΟΥΛΟΣ, *Βυζαντινά μολυβδόβουλλα του ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ νομισματικοῦ μουσείου*, Αθήνα 1917.
- LAMPE *Greek patristic lexicon*, ed. by G. W. H. Lampe, Oxford 1961.
- LAURENT, *Corpus* 2 et 5 V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin. 2, L'administration centrale*, Paris 1981.
- V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin. 5, L'Église. 1-3*, Paris 1963-1972.
- LAURENT, *Orghidan Documents de sigillographie byzantine: la collection C. Orghidan* (Bibliothèque Byzantine. Documents 1), Paris 1952.
- LAURENT, *Vatican* V. LAURENT, *Les sceaux byzantins du Médaillier vatican* (Medagliere della Biblioteca vaticana 1), Vatican 1962.
- Lavra 1 *Actes de Lavra. 1, Des origines à 1204*, éd. diplomatique par P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos, avec la collab. de D. Papachryssanthou (Archives de l'Athos 5), Paris 1970.
- Leo Diaconus *Leonis Diaconi caloensis Historiae libri decem; Liber de velitatione bellica Nicephori Augusti*, e rec. C. B. Hasii; accedunt *Theodosii acroases de Creta capta* e rec.

- F. Jacobsii et *Luitprandi legatio cum aliis libellis qui Nicephori Phocae et Joannis Tzimiscius Historiam illustrent* (CSHB 11), Bonnae 1828.
- Léon le Diacre, *Empereurs du X<sup>e</sup> siècle*, présentation, trad. et notes par R. Bondoux et J.-P. Grélois (MTM 40), Paris 2014.
- ЛИНАЦЕВ, *Vostok* Н. П. ЛИХАЧЕВ, *Моливдовулы греческого Востока*, сост. и авт. коммент. В. С. Шандровская (Научное наследство 19), Москва 1991.
- LP *Le Liber pontificalis*, texte, introd. et commentaire par L. Duchesne, 2 vol., Paris 1886 et 1892; III avec additions et corrections de L. Duchesne, C. Vogel éd., Paris 1955-1957.
- LSJ (& Rev. suppl.) *A Greek-English lexicon with a revised supplement*, comp. by H. G. Liddell & R. Scott, rev. and augm. throughout by H. S. Jones, Oxford 1996.
- Malalas *Ioannis Malalae Chronographia*, rec. I. Thurn (CFHB 35), Berolini 2000.
- Mauricii Strategicon = Das Strategikon des Maurikios*, ed. et introd. instruit G. T. Dennis, germanice vertit E. Gamillscheg (CFHB 17), Wien 1981.
- MB 1- *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη ή Συλλογή άνεκδότων μνημείων τής Έλληνικής ιστορίας*, έπιστοασία Κ. Ν. Σαθα [éd. K. N. SATHAS], Βενετία 1872-1894.
- MEC Ph. GRIERSON and M. BLACKBURN, *Medieval European coinage : with a catalogue of the coins in the Fitzwilliam Museum, Cambridge. 1, The early Middle Ages (5<sup>th</sup>-10<sup>th</sup> centuries)*, Cambridge 1986. Ph. GRIERSON, L. TRAVAINI, *Medieval European coinage. 14, Italy. 3, South Italy, Sardinia, Sicily*, Cambridge 1998.
- MEFR *Mélanges de l'École française de Rome. Rome.*
- MEFRM *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge. Rome – Paris.*
- MGH Monumenta Germaniae historica. Berlin. SS : Scriptorum. Ep. : Epistolae.
- MIB 3 W. HAHN, *Moneta Imperii Byzantini. 3, Von Heraclius bis Leo III./Alleinregierung (610-720), mit Nachträgen zum 1. und 2. Band* (Veröffentlichungen der numismatischen Kommission 10), Wien 1981.
- Michaelis Attaliatae Historia*, rec. E. Th. Tsolakis (CFHB 50), Athenis 2011.
- Michael Attaleiates, *The history*, transl. by A. Kaldellis and D. Krallis (Dumbarton Oaks medieval library 16), Cambridge – London 2012.
- Michel Psellos, *Chronographie* Michel Psellos, *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance : (976-1077)*, texte établi et trad. par É. Renauld (Les Belles Lettres. Collection byzantine), Paris 1926-1928.
- Michaelis Pselli Chronographia* *Michaelis Pselli Chronographia*, hrsg. von D. R. Reinsch (Millennium Studien 51), Berlin – Boston 2014.
- Michel le Syrien *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199)*, éd. et trad. par J.-B. Chabot, 1, *Traduction livres I-VII*; 2, *Traduction livres VIII-XI*; 3, *Traduction livres XII-XXI*; 4, *Texte syriaque*, Paris 1899–1924 (réimpr. Bruxelles 1963).
- Miguel Atalicates, *Historia* Miguel Atalicates, *Historia*, introd., ed., trad. y comentario de I. Pérez Martín (Nueva Roma 15), Madrid 2002.

- MM 1-6 *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana collecta*, ed. F. Miklosich et J. Müller, 6 vol., Vindobonae 1860-1890, réimpr. Aalen 1968.
- MTM Monographies de *Travaux & mémoires*. Paris.
- MUSJ *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*. Beyrouth.
- NAC *Quaderni ticinesi di numismatica e antichità classiche*. Lugano.
- NC *The Numismatic chronicle*. London.
- NCirc *Numismatic circular*. London.
- Niceph., *Breviarium* = Ἱστορία σύντομος Nikephoros, patriarch of Constantinople, *Short history*, text, transl. and commentary by C. Mango (CFHB 13), Washington DC 1990.
- Nicetae Choniatae Historia*, rec. I. A. van Dieten (CFHB 11), Berolini – Novi Eboraci 1975.
- Nov. *Corpus iuris civilis. 3, Novellae*, rec. R. Schoell, absolvit G. Kroll, Berolini 1895 (repr. Hildesheim 1993, 2005).
- NP *Brill's encyclopaedia of the ancient world, New Pauly*, Leiden – Boston, 2002-.
- OCA Orientalia Christiana analecta. Roma.
- OCP *Orientalia Christiana periodica : commentarii de re orientali aetatis christianae sacra et profana*. Roma.
- ODB *Oxford dictionary of Byzantium*, A. P. Kazhdan ed. in chief, New York 1991.
- OIKONOMIDES, *Dated seals* N. OIKONOMIDES, *A collection of dated Byzantine lead seals*, Washington DC 1986.
- OIKONOMIDES, *Lead seals* N. OIKONOMIDES, *Byzantine lead seals* (Dumbarton Oaks Byzantine collection publications 7), Washington DC 1985.
- OIKONOMIDÈS, *Listes* N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles : introduction, texte, traduction et commentaire* (Le monde byzantin 4), Paris 1972.
- Patmos 1-3 *Βυζαντινά έγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου. Α΄, Αυτοκρατορικά, γενική εισαγωγή, ευρετήρια, πίνακες* υπό Ε. Λ. Βρανούση [ed. E. L. Vranousse] (Εθνικό Ίδρυμα ερευνών. Κέντρο Βυζαντινών ερευνών), Αθήνα 1980.
- Βυζαντινά έγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου. Β΄, Δημοσίων λειτουργῶν, διπλωματική έκδοσις* Μ. Νυσταζοπούλου-Πελεκίδου [ed. M. Nystazopoulou-Pelekidou] (Εθνικό Ίδρυμα ερευνών. Κέντρο Βυζαντινών ερευνών), Αθήνα 1980.
- Βυζαντινά έγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου. Γ΄, Πατριαρχικά, ιστορική εισαγωγή, διπλωματική έκδοσις*, Μ. Γερολυματου [ed. M. Gerolymatou], Αθήνα 2016.
- PBW M. JEFFREYS *et al.*, *Prosopography of the Byzantine world*, <<http://pbw.kcl.ac.uk>>
- PBE *Prosopography of the Byzantine Empire. 1, 614-867*, ed. by J. R. Martindale, Aldershot 2001. <<http://www.pbe.kcl.ac.uk>>
- Peira Πείρα ἡγουν διδασκαλία ἐκ τῶν πράξεων τοῦ μεγάλου κυροῦ Εὐσταθίου τοῦ Ῥωμαίου = JGR. 4, *Practica ex actis Eustathii Romani : epitome legum*, ex ed. C. E. Zachariae a Lingenthal, ἐπιμ. Ἰ. Δ. Ζέπου, Athenis 1931.
- PG *Patrologiae cursus completus. Series graeca*, accur. J.-P. Migne, Paris 1856-1866.
- PL *Patrologiae cursus completus. Series latina*, accur. J.-P. Migne, Paris 1844-1865.

- PLP* *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, erstellt von E. Trapp, unter Mitarbeit von R. Walther und H.-V. Beyer; mit einem Vorwort von H. Hunger. Wien 1976-1996.
- PLRE* *The prosopography of the later Roman Empire*, by A. H. M. Jones, J. R. Martindale & J. Morris, Cambridge 1971-1992.
- PmbZ* *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit*, nach Vorarbeiten F. Winkelmanns erstellt von R.-J. Lilie *et al.*, Berlin 1998-2000.
- PO* *Patrologia Orientalis*. Paris.
- Prôtaton* *Actes du Prôtaton*, éd. diplomatique par D. Papachryssanthou (Archives de l'Athos 7), Paris 1975.
- Ps.-Symeon Magister *Theophanes continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, ex rec. I. Bekkeri (CSHB 31), Bonnæ 1838, p. 601-760.
- RA* *Revue archéologique*. Paris.
- RALLÈS & POTLÈS 1-6 *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, ὑπὸ Γ. Α. Παλλάη καὶ Μ. Ποτλῆ, ἐν Ἀθῆναις 1852-1859.
- REArm* *Revue des études arméniennes*. Paris.
- REB* *Revue des études byzantines*. Paris.
- Regesten 1-5* F. DÖLGER & P. WIRTH, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*. 1, *Regesten von 565-1025*; 2, *Regesten von 1025-1204*; 3, *Regesten von 1204-1282*; 4, *Regesten von 1282-1341*; 5, *Regesten von 1341-1453*, (1-3 : zweite, erweiterte und verbesserte Auflage), München 1960-2009.
- Regestes 2-7* V. GRUMEL, *Les registres des actes du patriarcat de Constantinople*. 1, *Les actes des patriarches*. 2-3, *Les registres de 715 à 1206*, 2<sup>e</sup> éd. revue et corrigée par J. Darrouzès, Paris 1989; *Les registres de 1208 à 1309*, par V. Laurent, Paris 1971; *Les registres de 1310 à 1376*, par J. Darrouzès, Paris 1977; 7, *Les registres de 1410 à 1453*, par J. Darrouzès, Paris 1991.
- RN* *Revue numismatique*. Paris.
- ROC* *Revue de l'Orient chrétien*. Paris.
- RSBN* *Rivista di studi bizantini e neoellenici*. Roma.
- SBS* *Studies in Byzantine sigillography*.
- SC* *Sources chrétiennes*. Paris.
- Scylitzes* *Ioannis Scylitzæ Synopsis historiarum*, rec. I. Thurn (CFHB. Series Berolinensis 5), Berlin – New York 1973.
- Scylitzes continuatus* Ἡ συνέχεια τῆς Χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτση (*Ioannes Skylitzes continuatus*), εκδ. Ε. Θ. Τσολάκης [E. Th. Tsolakis] ("Ἴδρυμα μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου 105), Θεσσαλονίκη 1968.
- SEG* *Supplementum epigraphicum Graecum*.
- SEIBT, *Bleisiegel* 1 W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*. 1, *Kaiserhof*, Wien 1978.



- SKOULATOS, *Personnages* B. SKOULATOS, *Les personnages byzantins de l'Alexiade : analyse prosopographique et synthèse* (Université de Louvain. Recueil de travaux d'histoire et de philologie, 6<sup>e</sup> sér., fasc. 20), Louvain-la-Neuve 1980.
- Skyllitzès, *Empereurs* Jean Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, texte trad. par B. Flusin et annoté par J.-C. Cheynet (Réalités byzantines 8), Paris 2003.
- STAVRAKOS, *Kophopoulos* C. STAVRAKOS, *Die byzantinischen Bleisiegel der Sammlung Savvas Kophopoulos : eine Siegelsammlung auf der Insel Lesbos. 1*, Turnhout 2010.
- StT Studi e testi. Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano.
- Symeon Magister, *Chronicon Symeonis Magistri et Logothetae Chronicon*, rec. S. Wahlgren (CFHB 44, 1), Berolini – Novi Eboraci 2006.
- Syn. CP* *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano nunc Berolinensi, adiectis synaxariis selectis : Propylaeum ad Acta sanctorum Novembris*, opera et studio H. Delehaye, Bruxelles 1902.
- Teubner Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana.
- Theophanes *Theophanis Chronographia*, rec. C. de Boor (Teubner), Lipsiae 1883-1885 [réimpr. Hildesheim – New York 1980].
- Theophanes continuatus, ed. Bekker *Theophanes continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, ex rec. I. Bekkeri (CSHB 31), Bonnae 1838.
- Theophanes continuatus, ed. Featherstone & Signes *Chronographiae quae Theophanis Continuati nomine fertur libri I-IV*, rec., anglice verterunt, indicibus instruxerunt M. Featherstone et J. Signes-Codoñer, nuper repertis schedis C. de Boor adiuvantibus (CFHB 53), Boston – Berlin 2015.
- Theoph. Sim. *Theophylacti Simocattae Historiae*, ed. C. de Boor, ed. correctiorem cur. P. Wirth, Stuttgartiae 1972.
- TIB Tabula Imperii Byzantini. Wien.  
 TIB 1 : J. KODER & F. HILD, Register von P. SOUSTAL, *Hellas und Thessalia*, Wien 1976.  
 TIB 2 : F. HILD & M. RESTLE, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, Wien 1981.  
 TIB 6 : P. SOUSTAL, *Thrakien (Thrakē, Rodopē und Haimimontos)*, Wien 1991.  
 TIB 7 : K. BELKE, N. MERSICH, *Phrygien und Pisidien*, Wien 1990.  
 TIB 8 : H. HELLENKEMPER & F. HILD, *Lykien und Pamphylien*, Wien 2004.  
 TIB 12 : A. KÜLZER, *Ostthrakien (Eurōpē)*, Wien 2008.  
 TIB 15 : K.-P. TODT & B. A. VEST, *Syria (Syria Prōtē, Syria Deutera, Syria Euphratēsia)*, 3 vol., Wien 2014.
- TLG *Thesaurus linguae Graecae*.
- TM *Travaux & mémoires*. Paris.
- Variorum CS Variorum collected studies series. London – Aldershot.
- Vatopédi 1 *Actes de Vatopédi. 1, Des origines à 1329*, éd. diplomatique par J. Bompaire, J. Lefort, V. Kravari, C. Giros (Archives de l'Athos 21), Paris 2001.

- Vita Basilii* *Chronographiae quae Theophanis Continuati nomine fertur liber quo Vita Basilii imperatoris amplectitur*, rec. Anglice vertit indicibus instruxit I. Ševčenko nuper repertus schedis C. de Boor adiuvantibus (CFHB 42), Berlin 2011.
- Vita Euthymii* *Vita Euthymii patriarchae CP*, text, transl., introd. and commentary by P. Karlin-Hayter (Bibliothèque de *Byzantion* 3), Bruxelles 1970.
- VTIB Veröffentlichungen der Kommission für die Tabula Imperii Byzantini. Wien.
- VV *Византийский временник*. Москва.
- WASSILIOU & SEIBT, *Bleisiegel 2* A.-K. WASSILIOU & W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich. 2, Zentral- und Provinzialverwaltung* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik 2, 1), Wien 2004.
- WBS Wiener byzantinistische Studien. Wien.
- ZACOS & VEGLERY G. ZACOS & A. VEGLERY, *Byzantine lead seals. 1*, Basel 1972.
- ZACOS 2 G. ZACOS, *Byzantine lead seals. 2*, compiled and ed. by J. W. Nesbitt, Berne 1984-1985.
- ZEPOS *Jus Graecoromanum*, cur. J. et P. Zepos, Athenis 1931.  
ZEPOS 1 : 1, *Novellae et aureae bullae imperatorum post Justinianum*.
- Zonaras *Ioannis Zonarae Epitomae historiarum. 3, Libri 13-18*, ed. T. Büttner-Wobst ex rec. M. Pinderi (CSHB), Bonnæ 1897.
- ZPE *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*. Bonn.
- ZRVI *Зборник радова Византолошког института*. Београд.

## ABSTRACTS/RÉSUMÉS

Luisa ANDRIOLLO, *Le charme du rebelle malheureux : Georges Maniakès dans les sources grecques du XI<sup>e</sup> siècle* p. 1

This paper investigates the cultural and literary strategies leading to the construction of a shared memory of rebellions and failed usurpations in eleventh-century Byzantium. To do so, the author considers a significant case-study: the actions and personality of George Maniakes, as depicted in eleventh-century Greek literary sources. The analysis of different texts brings out a number of recurrent features in the depiction of Maniakes' character and in the narrative of his adventures. Echoes from the classical and Homeric tradition and from earlier Byzantine literature participate in drawing a consistently positive portrait of the defeated rebel. The possible sources and motives of such literary and ideological choices are examined.

Dominique BARTHÉLEMY, *Le sire de Coucy à la bataille de Bouvines (1214-1274)* p. 13

Merits attributed or denied to noble warriors in battle narratives often depend on their later behavior and the narrator's own partiality. This fact can be best illustrated through the example of the sire de Coucy Enguerran III's action as depicted in the narratives of the battle of Bouvines.

Fighting in Philip August' ost, Enguerran III is barely mentioned in the early narratives, a fact that could be explained by his protracted conflict with the cathedral's chapter of Laon (1215–9), if not by his role in the baronial uprising of 1228–30. Conversely, the harsh justice dealt upon his son and homonym, Enguerran IV, by Saint Louis, earned the latter the sympathy and support of France's barons. It led to a posthumous exaltation of Enguerran III's figure in the later narratives of Bouvines, staging in heroic tones his alleged role in the king's war council on the eve of the battle and his doughty deeds during the fight.

Marie-Hélène BLANCHET, *L'usage de la censure dans l'exercice du pouvoir impérial à l'époque paléologue : la politique ecclésiastique* p. 21

This article investigates the question of censorship and self-censorship in Byzantium, especially in the context of the emperors' efforts to achieve the union of the Latin and Byzantine Churches. The Latins were widely considered heretics by the leaders of the Byzantine Church because of the introduction of the *Filioque* into the Roman liturgy, but this view was seldom openly expressed. It seems that the emperors expected the Byzantine clergy to avoid voicing the charge of heresy, as exemplified through the speeches of some participants in the council of Florence, for instance Mark of Ephesus.

Béatrice CASEAU, *L'exercice de la charité à Byzance d'après les sceaux et les tessères (V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)* p. 31

This article focuses on the social and institutional history of charitable distributions, based on objects that were related to the exercise of charity: charity tesserae and certain seals, especially seals of charitable institutions. The aim is to trace over a long period of time, the evolution of charity

practices on the part of donors rather than beneficiaries. The duty of charity towards the poor, affirmed by Christianity, has in fact led to the establishment of a sharing of resources, especially food, starting with the ancient Church and continuing during the Middle Ages. Modalities for sharing with the poor have changed. While the Church aimed at concentrating the gifts of donors, insisting that it could do a better job to distribute resources, part of these resources were used for its own needs. Lay charitable institutions emerged. Also, the wealthiest wished to benefit from the prayers of the poor in their favor, which they considered necessary for their salvation and they organized charitable distributions in their own name. This article follows this evolution from anonymous gifts to personalized distributions illustrated by the tesserae of the middle Byzantine period.

John COTSONIS, *Chaired saints on Byzantine lead seals & their significance (sixth–twelfth centuries): a preliminary study*

p. 53

This article traces the phenomenon of seals that bear images of more than one holy figure, here referred to as “choired” saints. The study investigates their chronological frequency within the historical contexts of such trends. In addition, there is discussion concerning the chronological preference for either unilateral or bilateral disposition of the sacred figures. There is also the analysis of the popularity of the holy figures selected for such types of seals and the observation of which saints’ images are grouped together on the seals. Furthermore, the paper studies the names and titles/offices of these seal-owners in order to discover which sections of society prefer such sphragistic imagery. The article demonstrates that the study of seals with images of “choired” saints is another valid means of investigating personal piety and the wider devotional practices of Byzantine culture.

Olivier DELOUIS, *La Collection canonique du hiéromoine Macaire retrouvée à Orléans (olim Mikulov I 136, nunc Parisinus Suppl. gr. 1394)*

p. 67

The *Canonical collection* of the hieromonk Macarius, formerly preserved in the library of Nikolsburg in Moravia—now Mikulov, Czech Republic—disappeared after the sale of Prince Alexander von Dietrichstein’s library in Lucerne in 1933. Discovered by chance in 2012 in France (Orléans), it is studied here thoroughly for the first time. Now dated from 1525/26, the *Collection* offers a new thematic classification of Matthew Blastares’s *Syntagma canonum* (14<sup>th</sup> c.), enriched with various other texts. The study consists of three parts: a codicological description of the manuscript with a detailed analysis of its content, the narrative of its modern history, and an assessment of the importance of Macarius’s work compared to similar canonical collections. After this discovery, the manuscript was bought by the Bibliothèque nationale de France, and is now the *Parisinus Suppl. gr. 1394*.

Vincent DÉROCHE, *Des miracles pour la bonne société : la Vie de saint Sampson par Syméon Métaphraste*

p. 109

The author offers a translation of a little-studied hagiographical text: the *Life of Saint Sampson the xenodochos*. Composed by the famous Symeon Metaphrastes at the end of the 10<sup>th</sup> century, this text stages various miraculous healings performed by the saint in the sanctuary of Constantinople he had managed in the 4<sup>th</sup> century. Of particular interest is the social milieu depicted in the *Life* as most of the beneficiaries belong to the palatine aristocracy and especially to a select group of dignitaries whose patron was the *praipositos* Leon, first *droungarios tou stolou* and then *logothetes tou dromou*. As such it offers interesting insights on the tensions and dynamics inside an aristocratic clientele.

Marina DETORAKI, *Portraits des saints dans l'hagiographie byzantine : du portrait théologique à l'exaltation de la beauté physique*

p. 123

Exploring selected patristic and hagiographical text samples from the 4<sup>th</sup> c. up to the 10<sup>th</sup> c., the paper focuses on the evolution of the literary physical descriptions of saints. It points out that Byzantine hagiographical literature progressively took liberties with the theological ideals of sainthood and eschewed the reluctance of the first centuries to delve on the body in favour of a more independent, free and original literary production, which, beginning *ca.* the 10<sup>th</sup> c., stressed the corporeal beauty of the saints.

Stéphanos EFTHYMIADÈS, *Déclasser pour édifier? Remarques et réflexions à propos de la métaphore de l'Alexiade d'Anne Comnène*

p. 139

Late Byzantine historiography is known for a number of *metaphraseis*, i.e., “intralingual translations” from higher into lower register Greek, which, by means of linguistic simplification, aimed to make accessible to a wider audience works marked by the use of a highly sophisticated Greek imbued with classicizing allusions. Several texts of prominent historiographers from the twelfth to the fourteenth century were rewritten and adapted to meet this purpose, for example the *Alexias* of Anna Komnene, since long studied by Herbert Hunger. This article shows that, along with making “innocent” interventions, the scholar(s) who undertook this project show a strong tendency to purge the original text from “annoying” mythological metaphors, bringing out instead, when possible, an edifying message. *Metaphraseis* with such an orientation must have been undertaken in the first half of the fourteenth century by literati well-versed in Greek literature and culture but closely affiliated with the values and anti-Latin sentiments of the Byzantine Church.

Bernard FLUSIN, *Remarques sur la date de rédaction du De cerimoniis*

p. 151

The writing of the *De cerimoniis*—most often seen as a scholarly work composed at leisure—is generally dated to the end of the personal reign of its author, Constantine VII (after 956). But one of the arguments put forward does not resist closer examination: Olga’s visit to Constantinople, commonly dated 957, actually took place in 946. The other clues in favour of a late date (triumphs, number of augustai...) are re-examined here: only the mention of patriarch Theophylact as departed, at the end of chapter I.37 (= I.28 Bonn), alludes clearly to a date after his death in 956. Yet, this mention appears in a final note and strong arguments lead to date the writing of *De cer.* to the beginning of the personal reign of Constantine VII: the book I was written in 945–6 and the book II completed in 950 or soon after. Consequently, the emperor composed his great treaty on the imperial taxis on the wake of his return to effective power.

Thierry GANCHOU, « *La tour d'Irène* » (*Eirene Kulesi*) à Istanbul : le palais de Loukas Notaras?

p. 169

The article addresses the question of the location of the Constantinopolitan palace of Loukas Notaras, the last *meġas doux* of the empire. All available sources, literary, cartographic and archival, are subject to new analyses. The identification of the imperial gate defended in 1453 by Loukas Notaras is addressed, since Doukas claims that after having abandoned his position Notaras managed to reach his home, whose tower protected his family. Ottoman soldiers were already on the scene and the *meġas doux* fell into their hands. Even though this version of Notaras’ capture is spurious, it demonstrates that Doukas located the *meġas doux*’s palace in the vicinity of the imperial Gate (Zindan kapı?) on the Golden Horn. This is confirmed by a Parisian manuscript of Buondelmonti (BnF, *NAL* 2383), whose very accurate depiction of Constantinople shows a palace protected by a tower, along with the legend *palatium chir Luca*, situated precisely near the



Golden Horn. The study then proceeds to scrutinize Albrecht Berger's hypothesis identifying this *palatium chir Luca* with the current Eirene Kulesi, located 500 m from Zindan kapı. Early modern testimonies reveal that the tower, originally part of the palace of Cerrah Mejmmed Paşa, was amputated from its upper floors before its integration in the Valide Han during the 1620's-1640's. Dating from the Middle Byzantine period according to its construction techniques, but totally unknown to Byzantine sources, the tower was not built for defensive purposes but no definitive identification with any of the few private palaces mentioned in the area during Byzantine times can be adduced. The denomination "Tower of Eirene" is only provided by the mid-16<sup>th</sup> century French traveler Pierre Gilles, and the building very probably earned its name on the occasion of the conquest of Constantinople by the Turks. A threnody on the fall of Constantinople, undoubtedly composed by a refugee from the imperial city, evokes the fate of a "Lady Eirene" captured by the Turks in her tower to be enslaved. This story mirrors the fate of Loukas Notaras' wife after the execution of her husband and sons. Kept under guard two weeks in her tower, she was then compelled to join the procession of prisoners following the victorious sultan to Adrianople. Furthermore, a recently discovered Venetian document confirms that the name of the *meGas doux's* wife was indeed Eirene.

Maria GEROLYMATOU, *Vivre avec les pirates aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles : l'exemple de Patmos* p. 257

Piracy was a widespread phenomenon in the ancient and medieval world and it is a commonplace that insulars suffered from it. This article takes as a case study the small island of Patmos, in the south-eastern Aegean Sea, where saint Christodoulos founded in 1088 a famous monastery dedicated to Saint John the Theologian. The new foundation had to face many perils, most of which stemming from the activity of pirates, Byzantines as well as foreigners. That the Patmiotes had to sail overseas to provision their community exposed them especially to the dangers of the sea. The testaments of saint Christodoulos († 1093) and abbot Theoctistos († 1157) give us interesting information about the activity of pirates. Exposed to the dangers and deprived of all means of resistance, the monastic community of Patmos developed a variety of strategies in order to protect itself from the danger. These strategies focused on developing a *modus vivendi* with the pirates. The monks provided them with food as well as essential supplies for repairing their ships. Furthermore, strong evidence exists that they offered anchorage to the pirates' ships and probably shelter for the crews. The same practices, also adopted by other monastic communities of the times (for instance the Athonites), continued well into the 13<sup>th</sup> century, as illustrated by the testament of abbot Germanos (1272), when pirate aggressions took the form of a real "guerre de course".

Andreas GKOUTZIOUKOSTAS, *Administration of justice in the geographical area of Byzantine Macedonia (10<sup>th</sup>-11<sup>th</sup> c.): was there a continuation or survival of the Roman conventus?* p. 267

The paper examines whether the regular judicial circuits (*conventus*, διοικήσεις) of the Roman governors continued or survived in Byzantium, especially in 10<sup>th</sup> and 11<sup>th</sup> centuries in Macedonia, according to the evidence of documents from Athonite monasteries.

Lucile HERMAY, *Les moines révoltés à Byzance (843-1204)* p. 277

From its origins onwards, monasticism was conceived as a way of life advocating a break with the mundane world and its turmoil. However, a prosopographic analysis of the monks active during the middle Byzantine period reveals that the elite of this group maintained ties with the aristocracy. Monks belonged to strong networks of sociability and solidarity entailing reciprocal expectations. These acquaintances between the socio-economic and monastic elites led to the latter's involvement in the aristocratic struggle for legitimacy and political power. As such, between 843 and 1204, monks were involved in various revolts evidentiating that social solidarities trumped

the proclaimed ideal of monasticism. A detailed analysis shows that the monks' role in the revolts stemmed less from the desire of rebels in search of legitimacy to secure their religious charisma than from their full integration into the competing aristocratic network, primarily based on family ties.

James HOWARD-JOHNSTON, *Military and provincial reform in the East in the tenth century*

p. 285

Expansion forced change on Byzantium in the course of the tenth and early eleventh century, not least in the east where a multitude of distinct localities (*gawark'*) was annexed in the western Armenian uplands, along with the highly urbanised frontier marches of the Caliphate to the south of the Armenian Taurus. The key developments are placed in the aftermath of the capitulation of Melitene in 934, namely (1) a drastic diminution in the size of the theme, (2) appropriation of abandoned lands by the crown (organised into *kouratoriai*), and (3) establishment of a higher-level, co-ordinating military command (headed initially by the Domestic of the Scholai, later divided and headed by dukes/katepans). The rationale of the new system, of which a snapshot in the 970s is given in the *Escorial Taktikon*, is analysed in section I. Its formation and evolution are placed in their proper context, that of incremental gains made by a combination of military action and diplomacy over the following decades, in sections II and III. A final cast-forward (section IV) covers the reign of Basil II (976-1025), showing that there was considerable fluidity in the system of higher command, and that care was taken not to disturb the traditional organisation of localities in the outer zones of Iberia and Vaspurakan. It appears that no effort was made to introduce small themes into either of those new commands, as had been done in western Armenia and the former Arab marches as well as on former Bulgar territory in the Balkans. Sigillographic evidence suggests that civil administration in the new small themes was overseen by six regional judges, save in Antioch and its hinterland where civilian and military authority was combined in the hands of the duke.

Michel KAPLAN, *Pouvoir des fondateurs et pouvoir des higoumènes dans les monastères byzantins, X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle*

p. 311

During the period taken into consideration, most of the documented founders of religious houses were aristocrats who had no intention of entering their monastery; their main concern was to ensure that the monks of their foundation prayed for them, their families or other persons of their choice, until the "dreadful day of judgment." Consequently, the founder had to find a way both to insure the perennial material stability of the monastery and to protect it from the authority of the bishop, all too often eager to increase the episcopal patrimony. The founder also had to insure that his foundation will benefit from the tutelage of some powerful figure, generally a layman to be chosen inside his family as long as heirs were available. The higoumenes, whose choice was tightly controlled, generally had only as much power as the founder wanted to bestow on them.

Ioanna KOLTSIDA-MAKRE, *Philaretos Brachamios, portrait of a Byzantine official: an unpublished lead seal in the Byzantine museum of Phthiotis (Greece)*

p. 325

The seal of Philaretos Brachamios presented here is a donation to the Byzantine Museum of Phthiotis in the city of Hypate, Central Greece. The engraving of the seal shows the peculiarity of an inverted image: its left part is depicted on the right and vice versa. Thus, Saint Theodore, on the obverse, seems to hold his spear in his left hand. The metrical inscription on the reverse identifies Philaretos as domestikos of the East.

Philaretos had a different *boulloterion* engraved whenever he received a new title to point out the change in rank and office. It resulted in a really impressive series of preserved lead seals,

with various iconographic types and inscriptions revealing all stages of his brilliant career in the Byzantine army. He received six different dignities: *protospatharios*, *magistros*, *kouropalates*, *protokouropalates*, *sebastos*, *protosebastos*, and seven high military offices: *taxiarches*, *topoteretes of Cappadocians tagmata*, *doux*, *stratopedarches ton Anatolikon* or *of all the East*, *doux of Antioch*, *domestikos of the East* / *domestikos ton Scholon of the East*, *mezas domestikos*. He must have served in the army from his youth, and died some years after 1086. He was appointed to the office of *taxiarches* between the years 1050 and 1060 and became commander of the Cappadocian troops before the reign of Romanos IV Diogenes, i.e. before 1068. At the beginning of this Emperor's reign, he was promoted to the high office of *doux*, that is military commander of a large district. After Romanos IV's enucleation in 1072, he became independent ruler of Tarsos, Antioch, Edessa, Melitene and some other Eastern centres. Finally, after Nicephoros III's accession to the throne in 1078, he made allegiance to the emperor, became *doux* of Antioch and was proclaimed *kouropalates* and *domestikos ton Scholon* of the East; in 1084 he surrendered Antioch to the Turks.

The seal of the Phthiotis Museum enriches the already large number of surviving lead seals of Philaretos, with the added detail of a *boulloterion* with an inverted engraving of the obverse.

Marina LOUKAKI, *Quand l'empereur byzantin nomme son successeur (VI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s.) : le discours d'investiture*

p. 333

In Byzantium the designation of a successor to the imperial dignity was an official ritual act, attested since the early years of the Empire. This process could take place at the palace in Constantinople or anywhere else the dying or deceased emperor stayed. The latter nominated his successor in public, in front of an assembly representing the people of the whole empire. This speech was held either in person or through a designated spokesman. Original speeches of imperial investiture did not survive; we know their content mainly through historiographical texts. The imperial power always found an appropriate way of expressing its supremacy through ceremonies and the observance of a strict ritual. For this reason, a public imperial speech, when customarily embedded in an official ceremony, had obviously to assume certain stereotypical features. The comparative study of the indirect testimonies on the emperors' speeches on the occasion of their successors' designation (6<sup>th</sup>-12<sup>th</sup> centuries) demonstrates the existence of such common elements, allowing to assume that those speeches followed a more or less specific thematic and typology. They have three distinct parts: the first concerns the regnant emperor on the brink of death; the second referred to the choice of the successor and requested approval by the people's assembly; the third was addressed directly to the designated successor.

Paul MAGDALINO, *Deux précisions sur la terminologie juridique relative aux « pauvres » au X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle*

p. 343

The Byzantines used a variety of terms to refer to social classes, even in official documents, and their usage evolved over time. This article examines two expressions used by Byzantine jurists and tax officials to designate the poor, subordinate peasantry, which modern scholarship has failed to recognise as alternatives for the more familiar terminology of *penetes* and *paroikoi*.

1. The *prosoikoi penetes* of the decision by the judge Samonas (952: Actes de Lavra, no. 4). It is argued that the disputed landholding at issue in this case was originally, as first suggested by Paul Lemerle, imperial property before it passed into private hands. Like the neighbouring estates, therefore, it had always been worked by dependent tenant farmers, and *prosoikos* was thus no more than an alternative for *paroikos*.

2. The term *tapeinos stichos* in the Life of Cyril Phileotes, Manuel I's chrysobull for the Great Church of Constantinople (1153), and Theodore Balsamon's commentary on canon 7 of the Council in Trullo. It is argued that this term, literally meaning "humble entry", referred to

the assessments of peasant smallholdings in the tax registers, and had therefore come to be the standard designation of the 'poor' as opposed to the 'powerful' by the reign of Alexios I (1081-1118). It is suggested that the terminology was introduced by jurists in the period 1050-1078.

Jean-Pierre MAHÉ, *La sainte lance des princes Prochiantz* p. 349

The present article depicts the historical background of the creation in 1268, by order of Prince Hasan Prosh – the ruler of an Armenian district included in the Kingdom of Georgia, which by that time had become dependent of the Mongolic Empire –, of a precious reliquary for the Holy Lance of Christ (Geghard), which he deposited in the Monastery of the Caves (Ayrivank, eventually Geghardavank), his own dynastic necropolis. Although Prosh claims, for his lineage, remote origins, as old as the settling of the Armenians in the Caucasus, his father Vasak did not receive his principality earlier than 1202, when the country was freed from the Seljuks. Thus, the Holy Lance aimed at sacralising a military power. Prosh's original reliquary was destroyed in 1675 during an earthquake and replaced in 1687 with the present one, which has nonetheless preserved the 13<sup>th</sup> c. inscription. This poetic text of a high theological level is likely to be ascribed to Vardan Areveltsi, Prosh's religious advisor. Accepting the Mongolic yoke, like Prosh and the Kings of Georgia had to do, does not imply any religious obedience. Armenian people would rather regard it as submitting to the divine decree, according which, at the eve of the Doomsday, all the nations of the earth would be ruled by the "Seed of the Archers". Therefore, human weapons would have to withdraw and leave room for supernatural ones. Since the Holy Lance had been quenched in the blood of Christ, it was regarded as the most efficient of all weapons. It had been granted to the Armenians neither by a King nor by an Emperor, but by the Apostle Thaddaeus, an envoy of Providence.

Smilja MARJANOVIĆ-DUŠANIĆ, *Les conceptions du corps dans l'hagiographie serbe* p. 363

The historical evolution of the judgment on the body indicates that, whether despised or glorified, the body never represented a neutral object. The present analysis focuses on the ways the body was conceptualized in Serbian hagiography. Those narratives employ notions of "holy body" or, by contrast, the concept of the "sinner's" corruptible body. After some general considerations on the distinctive features of the saint's portrait in these texts, with emphasis on the charismatic attributes of holy men and the sources of their authority, we present a typology of the body in Serbian hagiography. The main role of a holy body, as these texts clearly show, was to be a "God-granted treasury". It was also seen, as many examples demonstrate, as the "sacred shield of the fatherland". Our analysis treats the body as a social category: the holy body of the ancestor, who enjoyed secular or spiritual authority, is fundamental to the Serbian ideology of kingship. Thus, the Serbian sources speak of the *body triumphant*, the *body invincible* (evidence for the development of a chivalric concept of heroism during the later Middle Ages), the *martyred body*, and the ascetic's *God-loving body*. This study also traces the emergence of an increasingly corporeal notion of sanctity in Serbian hagiography. This notion finds its fullest expression in the concept of the sinful body, the negative "other" represented by the enemy's *corruptible and sinful body*, which receives its just punishment.

Athanasios MARKOPOULOS, *L'assassinat de Nicéphore Phokas et « la mort des persécuteurs » chez Léon le Diacre* p. 375

The author first examines the account of the murder of Nikephoros Phokas by John Tzimiskes and a small group of the latter's followers, found in the *History* of Leo the Deacon. This text offers a uniquely detailed description the event, but it is well-known that the Byzantine historian does not mention his sources, and researchers are confronted with serious difficulties when trying to

pinpoint the origin of the information presented by Leo. The description of the murder of Phokas is followed by a description of the ultimate fate and demise of the murderers of the Byzantine emperor illustrating the well-known literary topos of the *mors persecutorum*.

Jean-Marie MARTIN, *À propos des chrysobulles, argyrobulles et autres usages byzantins dans l'Italie normande* p. 385

The Normans of Italy inherited some Byzantine diplomatic practices, among which the utilization of metal *bullae*. The golden *bullae* (with one possible exception) seems to have been the preserve of the real sovereigns (the Duke of Apulia, the Count, and later King, of Sicily): two of them are known for Roger II (the Duke, then King) and one for King William II. The silver *bullae*, of possible Byzantine origin, manifested a real or usurped quasi-sovereignty.

Bernadette MARTIN-HISARD, *Regards croisés du XI<sup>e</sup> siècle, byzantin et géorgien, sur Lip'arit' et sa famille* p. 399

A small corpus of various Georgian sources from the second half of the 11<sup>th</sup> century sheds new light on the information given by the Skylitzes' *Synopsis historiarum* on two members of the Georgian Liparitides family. While confirming its testimony, they offer a more nuanced picture of these aristocrats, framing Skylitzes' narrative in the larger picture of the empire's north-eastern borders' history, and new insights on the dynamics of Byzantium's expansion in these regions.

Sophie MÉTIVIER, *Michel Maléinos, un saint des Phocas?* p. 451

The Life of Michel Maleinos, founder of the lavra on Mount Kyminas during the reign of Roman I, has been seen as mirroring the privileged relationship between two 10<sup>th</sup> century great aristocratic families of Central Anatolia, the Phocas and the Maleinoi. Stressing the Maleinoi's links with the Lecapenes, the study proposes another reading of the Life shedding light on the complexity and versatility of aristocratic alliances.

Brigitte MONDRAIN, *Le monogramme d'un certain Abramios dans les manuscrits* p. 459

A monogram drawn in five different Greek manuscripts offers the starting point for the reconstruction of the biographical and intellectual journey of John Abramios, along which he built a rich collection of books. The role of this Greek humanist, who lived between the end of the 15<sup>th</sup> and in first half of the 16<sup>th</sup> century, has been hitherto largely ignored. The article constitutes the first part of a broader study and is based on the technical (paleography and codicology) and historical analysis of various manuscripts.

Cécile MORRISSON, *Anglo-Byzantina : monnaies et sceaux outre-Manche (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)* p. 471

This paper provides an updated list of the 40 Byzantine coins and 14 seals found in Britain and Scotland and dated between the ninth and the thirteenth century. The peak is reached in the long eleventh century (55% of all coin finds and two-thirds of the seals). It parallels what is known of British-Byzantine relations that were decidedly more active under the Anglo-Saxons kings than after the Norman conquest. The participation to the crusades was more limited than on the continent, while the mercenaries in Byzantine service, highly praised for their trustfulness, had fled the Norman domination and were not coming back to Britain.



John NESBITT, *Blachernites the enthusiast*

p. 487

This article is at base a short study of the activities of a deacon of no great consequence, a man named Theodore Blachernites, who in the 1080s happened to run afoul of the Church and Emperor Alexios Komnenos and in the end was condemned as a heretic. It is so rare that historians catch a glimpse of ordinary elites—persons not associated with the imperial court or members of the imperial family—that it would seem a shame to ignore one of them. Theodore belonged to a reasonably prominent family, the Blachernites clan. We suggest that his lineage may have saved him from harsh treatment after his condemnation. Theodore was a clerical figure interested in theological discussion. He was well educated and because of his credentials as a teacher and perhaps because of his birth he was welcomed into the best homes. This study of his career indicates that in the later eleventh century there was keen interest in the study and discussion of theological topics among the laity. It also serves as a cautionary tale. Church officials might well view with suspicion private discussion groups and wonder if heresy might be involved. He was labeled an “enthusiast,” leaving one to wonder if he espoused a devotional approach to God which centered on an attempt to communicate in a personal way through intense meditation and prayer with the Divine.

Paolo ODORICO, *Eustathe de Thessalonique et le difficile exercice du pouvoir*

p. 493

Today Eustathius of Thessaloniki arouses sympathy: philologists see him as their predecessor, theologians as a holy man of the Church. But from the point of view of the historian, things are not so simple. Although a circle of scholars held him in great admiration during his lifetime, his cult is a very recent phenomenon. Moreover, it seems that his mandate as Archbishop of Thessaloniki aroused hostility, both among the population and among the clergy, especially the monks. Beyond the difficulties of dating his books, reading the *On the capture of Thessalonica* and the *De emendanda vita monachica* tends to show that their writing was conceived in response to the criticisms of the population (mainly the notables) and the monks. These difficulties could hint at a clash between a representative of the central power and a city where a form of autonomy had begun to develop.

Annick PETERS-CUSTOT, *Petite note sur un revival aux multiples facettes :  
le magister militum dans les sources latines du XI<sup>e</sup> siècle*

p. 507

This paper aims at providing a global approach for a multi-faceted phenomenon: in the 11<sup>th</sup> century, a few Latin documents mention the title *magister militum*, a high-level military function that was not in use in the Roman Empire at this time. The first occurrence, in Naples, was a lexical answer to the problem of the Norman *militia*'s integration to the Neapolitan dukedom in the second third of the 11<sup>th</sup> century, seeking to give a public dimension to the service of the Norman cavalry. In the Latin *Vita* of Symeon of Mantova, Symeon's father, of Armenian origin, is said to be *magister militum*. This affirmation has to be contextualized and put against the desire of the hagiographer to display the aristocratic origins of his hero, a hagiographical stereotype. For a Western author, nothing was more apt to evoke the Byzantine aristocracy than the military function. Symeon's *life* is one of the numerous Byzantine monks' lives written in the 11<sup>th</sup> century for a Western public. They express a deep and sincere admiration for the Eastern holy man at the very time when the monastic reform put an end to this ancient paradigm. Last, the mention of a Norman *magister militum* among the Hauteville princes' companions during the first crusade may express the mixed military models of a peripheral region, between the feudal system and the Byzantine Empire.

The diversity of contexts and interpretations cannot hide the fact that the *magister militum* reflects, still in the 11<sup>th</sup> century, the long-lasting Western fascination for the powerful imperial model, under Byzantine guise, and its fabled military prowess.

Brigitte PITARAKIS, « *Et il y eut guerre dans le ciel* » (Ap 12,7) : à propos d'une amulette en or paléochrétienne au décor figuré de la collection Schlumberger au Cabinet des médailles p. 519

A gold amulet from the former Gustave Schlumberger Collection at the Cabinet des Médailles in Paris bears the engraved image of the Three Hebrews in the Fiery Furnace on the front, while an unusual version of a generic image of the Holy Rider and a cross bearing a cryptogram occupy the back. The unusual features in the decoration of the amulet, which dates to the sixth or early seventh century, allow an exploration of the link between the Seal of Solomon and the True Cross within the context of the development of pilgrimages and devotional patterns during the early Byzantine period. This approach sheds new light on Christian interpretations of the image of the Holy Rider attacking the female demon from the perspective of the fight against Satan in the Book of Revelation. It also leads to a better understanding of the link between the two Testaments in transferring symbolically the benefits of the old tradition of medical magic into the sacraments of the church and reveals the church as the sole supplier of true healing through the idea of salvation.

Mihailo St. POPOVIĆ, *The “medieval Serbian oecumene” and its borderzones in Byzantine Macedonia* p. 537

The present article focuses on the Byzantine Empire's frontiers in South-Eastern Europe, namely in Byzantine Macedonia. Far-reaching political changes occurred in the Southern Balkan Peninsula from the end of the 13<sup>th</sup> until the middle of the 14<sup>th</sup> century, when the Serbian medieval kingdom, under King Stefan Uroš II Milutin, expanded to the South at the expense of the Byzantine Empire (i.e. the “Byzantine oecumene”), and controlled the area until the death of tsar Stefan Uroš IV Dušan (1355). Although substantial publications exist on the borders, the population as well as migrations in Byzantine Macedonia, there is still an urgent need for further research on the “Byzantine oecumene” and the potential establishment of a “Serbian oecumene” in this very area. Building on a careful analysis of the descriptions of Serbian expansion in the area in medieval Serbian written sources, the study sheds new lights on the acquisition of new territories and their administrative incorporation to the Serbian polity on the macro-level, as well as on the localization and typology of conquered settlements and the impact of this process of integration on local elites at a micro-level.

Antonio RIGO, *Six anathèmes, l'ange Amen et une liste d'hérétiques « manichéens » du X<sup>e</sup> siècle* p. 553

The article deals with six anathemas inserted at the end of the formula of abjuration for the Paulicians preserved in the *Euchologion* Paris BnF Coisl 213 (year 1027), and more specifically with the first anathema on the Logos as Angel Amen and the list of names of the heretics contained in the sixth anathema. The anathemas can be dated to the 10<sup>th</sup> century, and are not related to the Paulicians but to an unknown group that supported archaic conceptions and themes, attested in the ancient Gnosticism and Manichaeism.

Guillaume SAINT-GUILLAIN & Vivien PRIGENT, *Sigillographia Veneto-Byzantina : les Vénitiens et Byzance d'après le témoignage des sceaux* p. 561

Modern historiography traditionally the use of the lead bulla by the Venetians limited to the sole doge. This position leans on the Venetian medieval historical tradition itself, chroniclers

identifying the origin of this exception in the delegation of a pontifical privilege in the wake of the mediation offered by the doge on the occasion of the peace of Venice (1177). Nevertheless, this tradition comes up against the conservation of a small corpus of lead bullae which can be attributed to members of seventeen families from the Venetian aristocracy or clergy (Badoer Noel, Baseggio, Dandolo, Doro, Falier, Gradenigo, Magno, Marcello, Maristeno, Martinacio, Michiel, Navigaioso, Nicola, Polani, Querini, Sagredo, Vidulo). This material, dating from the late 11<sup>th</sup> to the early 13<sup>th</sup> centuries, is collected and systematically studied here for the first time, highlighting the recurrent links of Venetian users of lead bullae with the Byzantine Empire and the reasons for their iconographic choices. The study also offers an identification of the owner of the famous seal of a Venetian podestà and imperial despot, previously published by Gustave Schlumberger.

Werner SEIBT, *Roman military presence on the Georgian coast from the third to the fifth century: with an appendix on the Ala Abasgorum* p. 637

The *Notitia dignitatum*, the most important source for the administrative history of the later Roman Empire, was probably initiated by Stilicho, the *magister peditum* of the Western Roman Empire AD 408, though in some cases there is the possibility that his office was not informed about all recent changes in the Eastern Roman Empire. In the chapter of the *dux Armeniae et Ponti Polemoniaci* are mentioned two Roman garrisons in Abchazia, the *ala prima felix Theodosiana* in Pityus, and the *cohors prima Theodosiana* in Sebastopolis / Suchumi, and the *cohors secunda Valentiana* in Ziganis / Gudava. These troops were drawn up by the emperors Valens resp. Theodosius I. Before this period there was no regular Roman garrisons on the Georgian coast for some time. Concerning the date of the end of the Roman military presence, well attested for the II and first half of the III century, the author prefers a date around 257, when Pityus was conquered by barbarians. The *Notitia dignitatum* mentions also the *ala prima Abasgorum* in Hibis, in the Egyptian *Oasis maior*. She was there already in the early IV century, as papyri document. Perhaps this *ala* was recruited by Successianus, the commander of Pityus, in 256, when he was promoted to *magister militum* after his victory against barbarians coming from Bosphoros.

Philippe SÉNAC & Tawfiq IBRAHIM, *Notes sur des sceaux de la conquête omeyyade (première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle)* p. 645

The paper offers the edition and the commentary of a small series of lead seals of remarkable historical importance found in 2005 in Ruscino near Perpignan. The seals, inscribed with Arabic legends in Kufic script, shed new light on the activity of the Muslim army in France at the beginning of the 8<sup>th</sup> century as they mirror the partition of the booty made during raids in Gaul. Comparisons are offered with similar material discovered in Umayyad Spain and mentioning the names of emirs, cities or various technical terms relating to taxation and provisioning.

Christian SETTIPANI & Jean-François VANNIER, *Généalogie et rhétorique à Byzance (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)* p. 657

The claim to be issued from ancestors who would have distinguished themselves by their military feats, their wealth, their authority, their prestige or any other gratifying criterion is a well-established phenomenon in ancient societies. Inherited from Greece and Rome, it flourished in Byzantium from the very start of the Empire. First of all, it relates primarily to the imperial family of the founder Constantin I, then it involves the genealogy of the emperors Anastasius, Maurice, Heraclius and Nicephorus I, before reaching an apogee in the 9<sup>th</sup> century under the Macedonian dynasty with the brilliant ascent ascribed to Basile I or the judiciously selected ancestors attributed to emperor Nicephorus II Phocas. From the 11<sup>th</sup> century, the genealogical claim extends to the aristocratic families closest to power, as well as the religious elites or soldiers

as the great civil servant of the State. At the time of the Doukas and the Comnenes, it is processed by polygraph authors for whom the recourse to rhetoric is a mandatory option, made easier by their thorough knowledge of the classical Hellenism. Thus, references to gods and mythological heroes become more and more frequent, at the expense of christian or ancient testament characters. Beside the two golden races of Comnene and Doukas, one will keep in mind the examples of the families Hagiotheodorites, Antiochos, Cerulaire, Serblias, Aristenos and Kourkouas.

Jonathan SHEPARD, *Power-seeking on the imperial fringes in the later 11<sup>th</sup> century: the uses of seals* p. 675

J.-C. Cheynet's valuable theses and observations include "le principe de territorialité" (co-formulated with C. Morrisson), whereby the find-spots of lead seals are far likelier than not to occur quite near where they had been struck; the probability that a plethora of seals issued over a short time by a powerful individual in the borderlands registers political turbulence or intensive diplomacy; and the ambivalence in border regions of the term *archōn*, denoting local hereditary dynasts and imperial command-holders alike. These insights have been applied by Cheynet to the power struggles of the later eleventh century, notably the bid of Philaretos for local dominion with imperial endorsement in Byzantium's south-eastern borderlands. Another such struggle is discernible around the same time at the Straits of Kerch, a region of high strategic and economic significance to the empire. The geopolitical situation differed markedly from that of Antioch. But comparable dynamics in pursuit of power and legitimacy in the eyes of local populations may be deduced from the apparent propensity to issue seals of the foremost figures in the contest for control of the lucrative stronghold of Tmutarakan'. These were the Rus prince Oleg-Michael Sviatoslavich and his wife, Theophano Mouzalonissa, along with Ratibor, the governor acting on behalf of Prince Vsevolod Iaroslavich. Lead seals with Greek legends could also be of utility to prospective figures of authority on Byzantium's western approaches in the later eleventh century.

Alessio SOPRACASA & Vivien PRIGENT, *Sceaux byzantins de la collection Sopracasa* p. 691

The authors, who were initiated to sigillography by Jean-Claude Cheynet, offer as a tribute to his teaching the edition and commentary of 40 Byzantine lead seals assembled by one of them. Of particular historical importance are a seal of Apsimar, *illoustrios* and *komes*, probably mirroring an early stage of the career of the future emperor Tiberios III, a seal of the famous Frankish mercenary Roussel of Bailleul who rebelled against the empire, styling himself *proedros* and *stratopedarches*. The commentary includes further seal editions, for instance the bulla of Alexios I's brother, Nikephoros Komnenos, *sebastos* and *mezas droungarios* of the Fleet.

Christos STAVRAKOS, *The Byzantine and post-Byzantine lead seals and minor objects from the Monastery of the Dormition of the Virgin (Zerbitsa) at Xerokampi of Lakonia* p. 759

The Monastery of the Dormition of the Virgin (at Xerokampi) is located 20 km south of Sparta. According to the donor inscription, the monastery in its present form is dated in 1639. The monastery, in this period, was owner of properties in the area of Lakedaimon and had intensive relations with the patriarchate, with wealthy Greeks in Constantinople and the local Ottoman authorities of Sparta.

In this paper are presented and discussed lead seals and minor objects from the small exhibition of the Monastery. They are a) an imperial lead seal of Michael VIII Palaiologos; b) a lead seal of Gregory Patriarch of Constantinople (1797–98, 1806–8 and 1818–21); c) Metal stamp of the Monastery of the Dormition of the Virgin of Zerbitsa (very probably 17<sup>th</sup> c.), and d) two other minor objects, probably bread stamps.

Elena STEPANOVA, *Le bullaire de l'église de la Néa*

p. 777

The New Church, one of the most well-known churches of Constantinople, founded in 876 by Emperor Basil I, was located in the precinct of the Great Palace. Literary sources call the building the New Church, the New Imperial Church or the New Great Church, while seals prefer ἡ Νέα Ἐκκλησία or, more often, just ἡ Νέα. No material sources document this monument but the seals, of which more than 20 are known, dating from the end of the 9<sup>th</sup> century to the 11<sup>th</sup> century. Their legends confirm the high status of the New Church and allow for various observations on the composition of its clergy, demonstrating its close relationship to the church of Saint Sophia, as well as its tight integration in the secular life of the court. Significant is the number of seals documenting the economic side of its administration. Six bullae from the Hermitage collection, some of which unpublished, are analysed in the article: the seals of Basile, rector and *oikonomos* of the New Church (10<sup>th</sup> c.); Theodoulos, monk, *synkellos* and *oikonomos* of the New Church (third quarter of the 11<sup>th</sup> c.); Soterichos, *ostiaros* and *chartularios* of the New Church (11<sup>th</sup> c.); Theophanes, imperial *protospatharios* and *chartularios* of the New Church (middle of the 11<sup>th</sup> c.); Constantine, *primikerios* of the New Church (11<sup>th</sup> c.); and Nicetas, *domesticos* and imperial cleric of the New Church.

Alexandra-Kyriaki WASSILIOU-SEIBT, *From magister militum to strategos: the evolution of the highest military commands in early Byzantium (5<sup>th</sup>–7<sup>th</sup> c.)*

p. 789

In the past scholars have interpreted *stratelates* as the Byzantine Greek equivalent of the Latin terminus technicus *magister militum*. But Byzantine sources of the 5<sup>th</sup> and 6<sup>th</sup> centuries prefer *strategos* to refer to the highest military commanders of the empire, *stratelates* being rarely used. At the beginning of the 7<sup>th</sup> century (at the latest), the supreme commanders of the main *magisteria militum* were called exclusively *strategoï*, whereas commanders of second rank in these units were designated as *stratelatai*. This differentiation was maintained when the new highest commands (*strategiai*) were established, as an avatar of the former *magisteria militum*; their commanders were *strategoï*—except for the *Opsikion*, headed by a *komes* to underline his proximity with the emperor. *Stratelatai* resp. *hypostrategoï* were the deputies of the *strategoï*. In the 7<sup>th</sup> century some former duchies were upgraded to minor *magisteria militum*, e.g. in Africa, where seals mention a *magister militum/stratelates* for Byzacena and for Numidia. The (new) high military commands of *Opsikion*, *Anatolikon* and *Armeniakon* stemmed from the division of Herakleios' field army after his final victory over the Persians (628). *Opsikion* became in some way the heir of the *magisterium praesentale*, with additional responsibilities on the Thracian border; only after the settlement of the Bulgars south of the Danube in the early 680s was an independent military command of Thrake re-established. The *strategia* of *Thraakesion* and the naval command of the *Karabisianoï* were founded to fend off the Arab attacks (670's) and oppose the occupation of territories in Asia Minor (from 695 on). *Sikelia* became a *strategia* before 700, and *Hellas* perhaps even before 695.

Mark WHITTOW, *Staying on top in Byzantium, 963–1210*

p. 807

*Pouvoir et contestations* (1990) brought a new sophistication to Byzantine political history. This paper builds on Cheynet's seminal work to offer an analysis of the challenges of staying on top in Byzantium as compared to five states across contemporary Eurasia, namely Fatimid Egypt, Song China, Norman England, Capetian France, and the Western Empire. The comparison shows that although Byzantium was a remarkably stable political system, the position of emperor was almost uniquely insecure. Examining politics in each of these states through the operations of devolved power, hereditary succession and dynastic right, sacrality, the part played by chief ministers, and the rôle of the military, shows Byzantium standing out as a highly centralised state, where the rewards of sovereign power were as great or greater than anywhere else, but where safeguards and

protection for the sovereign were fewer and less effective. The result was a stable system with extraordinary insecurity at the top. The paper offers an example of what a global approach can bring to Byzantine studies.

Constantin ZUCKERMAN, *Marinos* (PmbZ 4797),  
*count of the Opsikion and exarch of Italy*

p. 803

A late seventh-early ninth-century formulary in *Liber diurnus* and a seal from the same period attest an exarch of Italy, named Marinos on the seal, who carries the title of *comes of the Opsikion*, corresponding no doubt to his previous appointment.

Constantin ZUCKERMAN, *On generals of Armenian origin named Leo in the early 800's*,  
*or, The Continuer reads Theophanes*

p. 831

A hitherto obscure passage in the *Scriptor incertus* fosters the identification of the *strategos* in the Peloponnese ca. 805, from the “fratrie” τῶν ἐπονομαζομένων Σκληρῶν, as well as of Leo, the *strategos* of the Armeniacs early in 811, and of Leo nicknamed *tou Sklerou*, sent to the Peloponnese with the rank of *strategos* by Michael I later in the year, as one and the same person. The distinction between two Armenian couples, each composed of a wife named Eirene and a husband, *patrikios* and *strategos*, becomes obsolete. Eirene’s proposed filiation as Bardanes Tourkos’ daughter is shown to be wrong, but her husband’s identification as Leo, nicknamed *tou Sklerou*, appears plausible. Last but not least, the singular case of leniency on the part of Theodore Studites toward this secular couple in communion with the State Church finds a human explanation. This study’s other topic is the treatment inflicted by the Continuer of Theophanes on both Leo, the *strategos* of the Armeniacs, falsely identified as the future emperor Leo V, and on the latter Leo, unfairly accused of high treason.



## TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Hélène AHRWEILER .....	v
<i>Tabula gratulatoria</i> .....	vii
Abréviations .....	xi
Bibliographie de Jean-Claude Cheynet .....	xxi
Luisa ANDRIOLLO, Le charme du rebelle malheureux : Georges Maniakès dans les sources grecques du XI <sup>e</sup> siècle .....	1
Dominique BARTHÉLEMY, Le sire de Coucy à la bataille de Bouvines (1214-1274) .....	13
Marie-Hélène BLANCHET, L'usage de la censure dans l'exercice du pouvoir impérial à l'époque paléologue : la politique ecclésiastique .....	21
Béatrice CASEAU, L'exercice de la charité à Byzance d'après les sceaux et les tessères (v <sup>e</sup> -xii <sup>e</sup> siècle) .....	31
John COTSONIS, Choired saints on Byzantine lead seals & their significance (sixth–twelfth centuries): a preliminary study .....	53
Olivier DELOUIS, La Collection canonique du hiéromoine Macaire retrouvée à Orléans (olim Mikulov I 136, nunc Parisinus Suppl. gr. 1394) .....	67
Vincent DÉROCHE, Des miracles pour la bonne société : la <i>Vie de saint Sampson</i> par Syméon Métaphraste .....	109
Marina DETORAKI, Portraits des saints dans l'hagiographie byzantine : du portrait théologique à l'exaltation de la beauté physique .....	123
Stéphanos EFTHYMIADÈS, Déclasser pour édifier ? Remarques et réflexions à propos de la métaphore de l'Alexiade d'Anne Comnène .....	139
Bernard FLUSIN, Remarques sur la date de rédaction du <i>De cerimoniis</i> .....	151
Thierry GANCHOU, « La tour d'Irène » (Eirene Kulesi) à Istanbul : le palais de Loukas Notaras ? .....	169
Maria GEROLYMATOU, Vivre avec les pirates aux XII <sup>e</sup> -XIII <sup>e</sup> siècles : l'exemple de Patmos .....	257

Andreas GKOUTZIOUKOSTAS, Administration of justice in the geographical area of Byzantine Macedonia (10 <sup>th</sup> –11 <sup>th</sup> c.): was there a continuation or survival of the Roman <i>conventus</i> ? .....	267
Lucile HERMAY, Les moines révoltés à Byzance (843-1204) .....	277
James HOWARD-JOHNSTON, Military and provincial reform in the East in the tenth century .....	285
Michel KAPLAN, Pouvoir des fondateurs et pouvoir des higoumènes dans les monastères byzantins, x <sup>e</sup> -xii <sup>e</sup> siècle .....	311
Ioanna KOLTSIDA-MAKRE, Philaretos Brachamios, portrait of a Byzantine official: an unpublished lead seal in the Byzantine museum of Phthiotis (Greece) .....	325
Marina LOUKAKI, Quand l'empereur byzantin nomme son successeur (vi <sup>e</sup> -xii <sup>e</sup> s.) : le discours d'investiture .....	333
Paul MAGDALINO, Deux précisions sur la terminologie juridique relative aux « pauvres » au x <sup>e</sup> -xii <sup>e</sup> siècle .....	343
Jean-Pierre MAHÉ, La sainte lance des princes Prochiantz .....	349
Smilja MARJANOVIĆ-DUŠANIĆ, Les conceptions du corps dans l'hagiographie serbe .....	363
Athanasios MARKOPOULOS, L'assassinat de Nicéphore Phokas et « la mort des persécuteurs » chez Léon le Diacre .....	375
Jean-Marie MARTIN, À propos des chrysobulles, argyrobulles et autres usages byzantins dans l'Italie normande .....	385
Bernadette MARTIN-HISARD, Regards croisés du xi <sup>e</sup> siècle, byzantin et géorgien, sur Lip'arit' et sa famille .....	399
Sophie MÉTIVIER, Michel Maléinos, un saint des Phocas? .....	451
Brigitte MONDRAIN, Le monogramme d'un certain Abramios dans les manuscrits .....	459
Cécile MORRISSON, <i>Anglo-Byzantina</i> : monnaies et sceaux outre-Manche (ix <sup>e</sup> -xiii <sup>e</sup> siècle) .....	471
John NESBITT, Blachernites the enthusiast .....	487
Paolo ODORICO, Eustathe de Thessalonique et le difficile exercice du pouvoir .....	493
Annick PETERS-CUSTOT, Petite note sur un revival aux multiples facettes : le <i>magister militum</i> dans les sources latines du xi <sup>e</sup> siècle .....	507
Brigitte PITARAKIS, « Et il y eut guerre dans le ciel » (Ap 12,7) : à propos d'une amulette en or paléochrétienne au décor figuré de la collection Schlumberger au Cabinet des médailles .....	519

Mihailo St. POPOVIĆ, The “medieval Serbian oecumene” and its borderzones in Byzantine Macedonia .....	537
Antonio RIGO, Six anathèmes, l’ange Amen et une liste d’hérétiques « manichéens » du x <sup>e</sup> siècle .....	553
Guillaume SAINT-GUILLAIN & Vivien PRIGENT, <i>Sigillographia Veneto-Byzantina</i> : les Vénitiens et Byzance d’après le témoignage des sceaux .....	561
Werner SEIBT, Roman military presence on the Georgian coast from the third to the fifth century: with an appendix on the <i>Ala Abasgorum</i> .....	637
Philippe SÉNAC & Tawfiq IBRAHIM, Notes sur des sceaux de la conquête omeyyade (première moitié du VIII <sup>e</sup> siècle) .....	645
Christian SETTIPANI & Jean-François VANNIER, Généalogie et rhétorique à Byzance (XI <sup>e</sup> -XII <sup>e</sup> siècle) .....	657
Jonathan SHEPARD, Power-seeking on the imperial fringes in the later 11 <sup>th</sup> century: the uses of seals .....	675
Alessio SOPRACASA & Vivien PRIGENT, Sceaux byzantins de la collection Sopracasa .....	691
Christos STAVRAKOS, The Byzantine and post-Byzantine lead seals and minor objects from the Monastery of the Dormition of the Virgin (Zerbitsa) at Xerokampi of Lakonia .....	759
Elena STEPANOVA, Le bullaire de l’église de la Néa .....	777
Alexandra-Kyriaki WASSILIOU-SEIBT, From <i>magister militum</i> to <i>strategos</i> : the evolution of the highest military commands in early Byzantium (5 <sup>th</sup> -7 <sup>th</sup> c.) .....	789
<i>Appendix</i> : Constantin ZUCKERMAN, Marinos ( <i>PmbZ</i> 4797), count of the Opsikion and exarch of Italy .....	803
Mark WHITTOW, Staying on top in Byzantium, 963–1210 .....	807
Constantin ZUCKERMAN, On generals of Armenian origin named Leo in the early 800’s, or, The Continuer reads Theophanes .....	831
Abstracts/Résumés en anglais .....	851
Table des matières .....	865